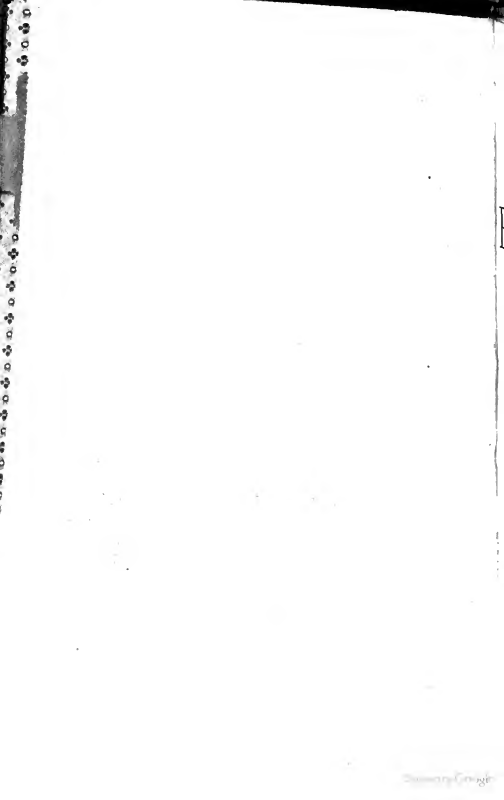

ESI - PALLI
A



· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



III 22 VI 18



LA

FLEUR DE THYM

PAR

Mme MARIE SÉBRAN



PARIS

SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS

33, RUE DE SEINE ET RUE DES SAINTS-PÈRES, 33

—

1874



AVANT-PROPOS

On trouvera peut-être invraisemblable et singulier ce roman bâti sur une superstition? A cela je répondrai que si le fond de cette histoire n'eût été parfaitement vrai, je n'aurais point moi-même choisi une base aussi fragile pour y établir mon œuvre, quelque petite qu'elle soit.

Mais, comme je n'invente pas, et que dans ce récit, entendu il y a plusieurs années, tout m'avait frappée, aussi bien l'étrangeté du sujet, qu'une certaine teinte de poésie pri-

mitive, fort agréable à voir dans ce temps d'excessif réalisme, — je résolus de l'écrire.

Les événements terribles de la guerre et du siége de Paris retardèrent seuls mon projet. J'y reviens donc aujourd'hui, comptant que la véracité des faits suffira pour faire excuser leur bizarrerie.

Qui ne connaît, d'ailleurs, ces antiques superstitions de quelques contrées de la France, sentant le paganisme et approchant de l'idolâtrie? Ces croyances souvent absurdes, ont un tel empire sur l'imagination naïve des habitants des campagnes, que beaucoup y ajoutent plus de foi qu'aux grandes vérités religieuses, et que, dans plus d'une circonstance, elles ont décidé d'une vie entière ou d'une partie de son avenir.

Encore une fois, ce n'est donc pas la fantaisie qu'a suivie ma plume, mais la relation exacte d'une existence simple, obscure et

étrange en même temps, dont le récit a laissé en moi un de ces reflets doux et purs, qu'on est heureux de retrouver aux heures fatiguées de la vie, comme après les journées brûlantes, on aime à se reposer aux clartés voilées du soir.

A MON PÈRE

MARIE SÉBRAN

LA

FLEUR DE THYM

I

LE RÉVEIL.

Si l'on observait attentivement toute créature et toutes choses, la plus infime comme la plus grande, en descendant de la plus splendide à la plus obscure, de l'éblouissement de leur beauté au dégoût de leur laideur : à cet examen minutieux, on n'en trouverait peut-être pas une qui ne découvrît à nos yeux d'incomparables merveilles. La science ne nous le prouve-t-elle pas

chaque jour? Dieu a semé ses richesses aussi bien sur le plus humble de ses ouvrages que sur le plus magnifique; et, qui sait si l'atôme nageant dans un rayon d'or, ne renferme point autant de prodiges et de sagesse divine que l'astre éclatant qui l'attire et l'éclaire? Quel est celui qui, dans un beau jour, assis sur l'herbe, ne s'est quelquefois penché pour en regarder de près chaque brin, chaque fleurette, et n'est resté en contemplation devant une touffe de mousse, tout comme il l'eût été en face des forêts grandioses du nouveau monde?

En passant à la nature animée, vivante, depuis ces infiniments petits que l'œil simple ne peut voir, mais sur lesquels le savant a pourtant fait de merveilleuses découvertes; en allant par la gradation des êtres jusqu'à l'homme, ne tombe-t-on pas de prodige en prodige? Arrivé là, à cette créature par excellence, peut-être éprouvons-nous une admiration moins étendue en l'observant sous le côté moral, car lui-même a souvent défiguré et souillé l'œuvre du grand

maître.... et dans plus d'une circonstance aurons-nous renoncé à notre examen en détournant la tête......

Mais, si cet *intime* de l'homme ne peut être sondé chez quelques-uns, que sous peine de dégoût et d'amertume, chez quelques autres aussi, on ne peut l'interroger, l'écouter ou le deviner, sans un vif sentiment de consolation, de douceur et même d'admiration!

Sans aller à ces suprêmes exceptions de l'humanité, soit dans sa hideur, soit dans sa beauté, restons dans ses conditions ordinaires, et nous pourrons voir qu'il y a peu de natures humaines, alors même qu'elles seraient défectueuses sur beaucoup de points, qui n'aient leur bon côté : n'y eût-il qu'une clarté dans ces ombres, qu'une fleur sous ces ronces, qu'un rayon de poésie au milieu de cette matière. Clarté, fleur et poésie y vivent, cachées il est vrai, inconnues souvent, mais cherchez bien, et viendra un jour, une heure d'émotion, où elles s'échapperont par un cri, par un mot, par un élan

comme une de ces flammes qu'un tourbillon fait jaillir des cendres envolées.

Dieu ne peut, sans une terrible et juste malédiction, laisser effacer son empreinte divine dans l'âme immortelle qu'il a créée; et ne fût-ce que dans une vertu, dans une pensée généreuse, dans un noble sentiment, elle surgira triomphante de cet enfouissement où vous l'aviez crue étouffée.

Ce que je dis ici, je l'ai vu, et expérimenté moi-même plus d'une fois : dans une circonstance surtout, d'une manière frappante.

J'avais à mon service une femme jeune encore, mais qui était bien ce qu'il y a de plus laid sur la terre.

Petite, enterrée sous une masse de vêtements qui rendaient sa taille disgracieuse, elle avait une tête qui couronnait le plus ridiculement du monde ce pauvre corps gauche et mal tourné, et avec lequel cependant, elle était en parfaite harmonie.

Des cheveux déjà grisonnants, crépus et tom-

bant sans soin sur un front qu'ils faisaient paraître bas; de gros traits déformés par une affreuse variole qui avait rendu la peau terreuse et trouée; une bouche petite, mais blême et édentée; un cou disparu sous les flanelles et les fichus, où venait se cacher, été comme hiver, un petit menton marqué de vingt fossettes.

Pour éclairer tout cela : des yeux très-grands, très-noirs il est vrai, mais si endormis et si ternes qu'on eût dit qu'il faisait toujours nuit sur ce visage et dans cette pensée.

Du côté intellectuel, la nature ne semblait pas l'avoir favorisée davantage. Bonne cependant, mais passivement, elle avait à l'égard de tous la douceur apathique du mouton; avec son mari l'attachement d'un chien pour son maître; et envers ses enfants, les soins et la tendresse de la poule pour ses poussins.

Très-honnête, parce qu'elle n'avait reçu de la providence que de bons instincts, elle ne possédait pour les guider et les élever, aucune intelligence au moins visible et comme pour

faire l'ouvrage que je demandais, je n'avais besoin que de ses bras, il ne m'était jamais venu à l'idée d'aller chez elle à la recherche de l'inconnu. Je m'arrangeais donc bien de Germaine, et en la voyant le regard plongé dans ses grossiers ouvrages, je faisais cette réflexion : « Est-elle heureuse de borner là ses pensées ! »

Quelquefois, lorsqu'elle travaillait à la fenêtre, je la surprenais bien levant au ciel ses grands yeux endormis, les y laisser pensifs, mais comme je ne lui voyais pas faire un mouvement, et que bientôt sa tête retombait avec somnolence sur sa couture, je me disais : « Bah ! ce que j'ai pris pour le rêve n'était que le sommeil. »

Et j'oubliais Germaine.

Un jour je lui avais donné commission de me rapporter du marché quelques fleurs en pot — et ne revint-elle pas avec un énorme pied de thym fleuri ? — « Mais, ma pauvre Germaine, cela n'est bon qu'à mettre dans le panier aux

légumes! » lui dis-je en souriant, et j'allais joindre en effet l'acte aux paroles, quand elle me saisit le bras d'un mouvement violent.

— « Ah madame ! qu'alliez-vous faire ! » me dit-elle avec une voix indignée, et couvrant la plante de son autre main.

Étonnée, je l'examinai : une flamme passait dans ses yeux. Je ne la reconnus plus, tant son visage était changé. Ne nous comprenant pas, nous nous regardâmes un moment en silence, — elle, toujours me tenant le bras, et protégeant le thym tout à la fois.

Cela était si étrange que je n'eus point envie de rire!

Devinant une souffrance et un mystère en elle, je lui dis sérieusement :

— « Germaine, je vois que vous aimez beaucoup cette fleur, gardez-là, je vous la donne. »

— « Oh oui, je l'aime !.. merci, madame! »

Ces mots furent dits avec exaltation. De pâle qu'elle était, elle avait rougi, mais d'une rougeur qu'on devinait couvrir tout son buste

et qui perçait à travers les racines de ses cheveux. Elle prit la plante, la mit sur la fenêtre, l'arrosa avec des mouvements caressants, et quand elle se retourna vers moi, attentive à l'observer, son visage était livide et palpitait.

— « Qu'y a-t-il donc sous cette écorce? me demandais-je en revenant dans ma chambre. »

Là, un livre était ouvert, celui que je venais de quitter.

Les études de la nature, par Bernardin de Saint-Pierre, et je repris ma lecture où je l'avais laissée.

Par un hasard extraordinaire, j'en étais à ces lignes : « Un jour, ayant examiné au « microscope des fleurs de thym, j'y distin« guai, avec la plus grande surprise, de « superbes amphores à long col, d'une ma« tière semblable à l'améthyste, du goulot « desquelles semblaient sortir des lingots d'or « fondu. »

Ce passage me fit rêver.

— « Moi aussi, me dis-je, j'examinerai au

microscope cette fleur de thym qui s'appelle Germaine, et qui sait si je n'y trouverai pas quelques parcelles d'or? »

En effet, j'étudiai chaque jour cette humble femme; mais son placide visage restait toujours si endormi, ses yeux si ternes, sa voix si dolente, que je m'arrêtai là, n'osant aborder le souvenir du thym, tant une grande émotion nous inspire de respect.

Une fois cependant, je tournai autour de la question.

— « Votre fleur vient très-bien, Germaine, — lui dis-je, en examinant la plante, — vous en avez si grand soin! »

Elle ne leva pas les yeux de son aiguille, et d'une voix un peu plus brève que de coutume, mais tranquille :

— « Oui, madame, elle vient bien. Elle a le soleil, ça lui convient. »

Et montrant son ouvrage, elle me demanda mon avis sur une chose à y faire.

Plusieurs fois j'essayai de la ramener à mon

sujet, mais sans résultat, et elle me parut si calme que je finis par me persuader m'être exagéré sa première émotion, ou bien la mettant sur le compte d'un enfantillage, je me dis : « Il n'y a rien là. »

Pourtant, j'avais déjà observé en elle une certaine délicatesse de sentiments et de langage même. Elle m'était fort attachée, et sur sa demande, pour ne point abandonner ma maison où le travail lui devenait fatigant à cause de sa grossesse avancée, son mari venait chaque jour lui aider un peu.

C'était un homme de bonnes façons, bien tourné, à la figure franche et belle. Il était aussi bien que sa femme était mal, et nous nous étonnions souvent dans ma famille qu'il eût pu l'épouser. Il était très-bon pour elle.

Je la surpris un jour le regardant s'en aller, avec une sorte d'attendrissement.

— « Germaine, vous devez bien aimer votre mari? — lui demandai-je en saisissant cette émotion au passage, — il est si attentif pour

vous! Puis, c'est un bel homme, et vous devez, je suis sûre, être fière quand vous êtes à son bras. »

— « Mais, oui, madame! et c'est surtout un bien bon mari! » — me répondit-elle avec le ton dolent qu'elle avait toujours.

— « Aussi, vous l'aimez bien, n'est-ce pas? »

— « Oui, je l'aime bien, » répéta-t-elle, — et son impassible figure me semblait momifiée. — Elle me disait cela, non comme elle m'avait dit du thym : « Oh! je l'aime! » mais comme elle m'eût dit d'une robe neuve : « Oui, je l'aime bien, elle est belle. »

Impatientée de ne trouver aucune vie dans ce cœur, je la poussai à bout pour tâcher d'y trouver un mouvement quelconque.

— « Ma pauvre femme! voilà encore un enfant dont vous allez être obligée de vous séparer, lui dis-je, cela doit vous coûter de les mettre tous en nourrice? »

— « Oui, madame, c'est bien vrai, que c'est

coûteux! Mais, chez la mère de mon mari, ils sont bien soignés, et plus heureux qu'ils ne le seraient chez nous. Comme cela, je me console d'être seule. J'aime mieux leur bonheur que le mien, — dit-elle, avec une résignation calme. »

— « Quand on a un mari comme le vôtre, Germaine, on ne peut se dire seule et malheureuse? »

— « Ah! vous avez bien raison! Je ne suis point malheureuse. »

— « Tenez, Germaine, laissez-moi vous dire que vous cachez votre jeu, et que vous n'êtes point au fond aussi indifférente que vous voulez le paraître, car il n'est pas naturel que vous n'ayiez jamais eu de tendresse vive pour votre mari, qui le mérite bien, avouez-le. »

Elle me regarda avec une certaine expres sion de peine et me dit : — « Oh! je vous assure, madame, que je l'aime bien! »

— « Vous ne me persuaderez pas, Germaine,

que vous avez toujours été aussi endormie qu'aujourd'hui? »

— « O mon Dieu! dit-elle un peu émue, — est-ce que je laisserais croire que je n'aime point mon mari! bien vrai, oh bien vrai que si! mais... voyez-vous madame... on n'aime qu'une fois comme vous voulez dire... et...

Sa parole tremblait un peu. — Embarrassée, elle se tut.

— Ah! m'y voilà, — pensai-je avec un geste de triomphe que je réprimai pour ne point l'effaroucher.

— « Vous avez peut-être été déjà mariée? lui demandai-je doucement.

— « Non, madame, bien sûr que non! mais... dans ma jeunesse... j'ai eu... une idée... une amitié... »

Son intonation était sourde, hésitante.

— « Mais, reprit-elle tout à coup, si madame allait penser du mal de moi? »

— « Penser du mal de vous, ma pauvre Germaine, certes non! Je sais que vous êtes la

plus honnête des femmes ! Allons... confiez-moi cela?... Vous savez?... la fleur de thym? »

Elle devint écarlate et regarda ses mains. Son cœur soulevait son corsage.

— « Il faut donc tout vous dire? reprit-elle ingénuement; mais ce n'était pas de ma faute, allez!... C'était la destinée!... D'ailleurs c'est fini, je n'y pense plus. »

— « Quelle émotion, pour n'y plus penser! me dis-je tout bas, — qu'était-ce quand elle y pensait? » Et tout haut :

— « Oui, ma bonne Germaine, racontez-moi votre jeunesse, je sais d'avance qu'elle est pure, et vous n'êtes point cause si Dieu y a fait passer une joie ou une douleur. »

— « L'une et l'autre, » interrompit-elle, d'un air intelligent.

La corde vibrante était trouvée, tout allait parler et résonner sous elle, et dans cette âme entr'ouverte, je commençais à voir la fleur de thym au microscope.

— « Écoutez, lui dis-je, voilà toute une longue soirée devant nous, je suis seule, dites-moi votre cœur. »

Et, lui ôtant son ouvrage :

— « Ne vous occupez plus de cela, et regardez en vous-même, n'est-ce pas qu'il y a bien des choses? »

— « Il n'y a pas moyen de résister à madame! » dit-elle avec une sorte de grâce.

Entre elle et moi, la distance se comblait. Sans rien savoir de cette nature, autrement que par intuition, il me semblait voir grandir cette femme et s'effacer peu à peu cette pauvre et niaise servante, sous le souvenir ou la flamme d'un sentiment.

Dans ma vie, quand j'ai eu la joie de sonder un cœur aimant et pur, je l'ai toujours fait avec une tendresse respectueuse; et lorsque quelquefois, j'ai eu le bonheur d'y trouver ma place, je ne m'y suis jamais établie qu'avec ce sentiment profond qui rend sainte et grande l'affection vraie.

Ici, c'était l'âme simple d'une humble créature qui voulait bien se découvrir à moi, et je me recueillis devant elle comme je l'aurais fait devant l'âme d'une reine.

II

LE DÉPART.

Germaine s'était croisé les bras, et regardant dans le vague, elle resta un moment dans un silence que je ne troublai point.

— « Je suis de la Touraine, commença-t-elle enfin, et l'aînée de deux autres filles qui n'existent plus aujourd'hui. Ma famille avait, dit-on, été riche autrefois, avant ce qu'on appelle la Révolution. On disait aussi que mon père avait changé de nom, — et je ne sais pourquoi on le respectait plus que les autres paysans, quoi qu'il fût le plus pauvre de tous. A peine avions-

nous du pain, car mon père, le seul qui eût pu travailler pour le gagner, était plus souvent malade que dispos, et sans la charité des maîtres du château voisin, nous serions certainement morts de faim.

— « Aussitôt que tu auras fait ta première communion, me dit un jour ma mère, — tu iras en service, ça nous fera toujours une bouche de moins sur la tourte. »

C'est dur, allez madame, de s'entendre dire cela!... Enfin, c'était la misère qui rendait si rude ma mère, et je sentais bien qu'elle avait raison, d'autant plus que mon père alité depuis quelque temps, ne pouvait plus rien rapporter à la maison. C'était bien cela que je pensais quand ma mère me grondait tout le long du jour, malgré mon soin à lui obéir; et lorsque mon père si bon et si doux, de son lit me regardant tristement, disait :

— « Femme, pourquoi toujours chagriner la petite, elle ne le mérite pas?... » Et, quand la colère retombait à son tour sur lui, je ne

pouvais m'empêcher de m'accuser de torts que je n'avais point, afin d'apaiser ma mère et qu'elle le laissât au moins souffrir en paix.

Je ne sortais jamais de la maison que pour aller au catéchisme, et comme l'église était près de chez nous, je ne voyais point les champs et la campagne, si bien que le manque d'air m'avait rendue pâle comme une cire et faible comme une fille des villes. J'entrais en ce moment dans ma quatorzième année : j'avais encore trois mois avant ma première communion.

Cette cérémonie avait été remise d'année en année, à cause de maladies que j'avais eues, et notre pauvre intérieur en avait souffert.

Je prenais soin de mes deux petites sœurs, berçant l'une et l'endormant, — habillant l'autre, l'amusant comme je pouvais, car elle n'était pas facile, et essayant de lui apprendre à aimer le bon Dieu, à le prier, afin qu'il la rendît meilleure. Lorsqu'elle criait, ma mère se fâchait contre moi, et l'enfant qui voyait cela

me battait. — Cette vue apaisait ma mère, alors je ne disais rien et laissais faire.

Ma seule joie était d'être à côté de mon père, mais je n'osais me mettre près de son lit que quand j'étais seule, ma mère le querellant parce qu'il m'aimait et me gâtait, disait-elle.

Ah! c'est vrai qu'il m'aimait et que je l'aimais aussi!

Comme nous attendions l'un et l'autre l'instant où la mère irait au bois ou à l'eau!

— « Germaine? appelait alors mon père, mets-toi, là ma fille. »

Et il approchait tout contre son lit la chaise qui en était peu loin, il m'attirait sur sa poitrine, m'embrassait et pleurait souvent. Sans savoir pourquoi, — sans doute parce que je souffrais avec lui, — je pleurais aussi, tout en essayant de le consoler :

— « Mon pauvre père chéri! lui disais-je, — ne t'affliges pas, tu guériras va! Le bon Dieu est trop juste pour te laisser dans la peine, toi si bon! »

Et je baisais sa tête brûlante, lui écartant ses cheveux déjà tout gris et le regardant avec tout mon cœur.

Heureuse d'être près de lui, mes larmes ne duraient pas longtemps; la gaieté me venait et je le faisais sourire aussi.

« Tu es ma consolation, ma Germaine, » disait-il, — et quelquefois il s'endormait doucement sur ma petite épaule.

Sa consolation! pauvre père!... ah! que tu ne l'auras plus guère longtemps! Et cette pensée me faisait remonter les larmes aux yeux.

Lorsque ma mère revenait, elle me trouvait autour de mes sœurs, et les voyant tranquilles, ne disait rien. Par malheur, elles étaient laides et rechignées, les pauvres petites! Ah! que j'ai désiré souvent qu'elles fussent belles, et changer de visage avec elles! Car je n'aurais point eu à supporter la jalousie et les reproches de ma mère à ce sujet. »

A ce moment de son récit, je ne pus m'em-



pêcher de regarder Germaine avec un certain étonnement.

Elle me devina et dit naïvement :

« Malheureusement, madame, je n'ai point toujours été aussi vilaine que je le suis aujourd'hui ! La maladie est venue bien trop tard me défigurer ainsi ! »

Pendant la durée d'une pensée, je reconstituai ce visage que la maladie avait rendu si laid. Ces yeux devaient être beaux, candides et doux ; ce nez déformé avait pu être fin ; cette bouche pâle, mais bien modelée, était certainement alors rouge et souriante ; ce front que je croyais si bas (Germaine en avait un moment écarté les mèches grises), il était d'une jolie forme ; et je voyais clairement que c'était la hideuse variole qui avait blanchi, crépu, grossi ces cheveux noirs et terni cette peau qui, semblable à celle des épaules que j'avais entrevues, avait dû être blanche et fine.

Pauvre beauté humaine qu'il suffit d'un souf-

fle empesté pour flétrir ou transformer en chose horrible!

— Je comprends, dis-je à Germaine, votre mère vous en voulait de la laideur de ses autres filles?

— « Oui, reprit Germaine, — quand je les lavais ou les peignais, elle me disait que je le faisais sans soin et qu'elles seraient plus gentilles si je les arrangeais mieux.

— « Toi, ajoutait-elle, — avec tes grands cheveux noirs et luisants comme les ailes d'un laid corbeau, et qui ne peuvent jamais être lisses et droits tant ils s'en vont de tous côtés! Avec ta figure aussi blanche qu'une coiffe des dimanches; tes yeux longs et si noirs qu'on n'en voit point la couleur, — tes petites dents de lait si minces! qu'on a quasiment peur de te donner une croûte, — ta taille sans force et ployante comme un roseau, — tu te crois gentille sans doute? Tu te trompes bien, pauvre orgueilleuse!

— « Je vous assure, ma mère, que je sais bien

que je ne suis pas belle, lui disais-je doucement — et c'était vrai. — Je redoublais de soin pour tresser les cheveux roux de mes petites sœurs, et pour apaiser ma mère, je laissais encore plus aller les miens en désordre.

Ah! madame, que j'ai pleuré de fois quand une voisine malencontreuse, voulant flatter mon père dont on connaissait la tendresse pour moi, — lui disait devant ma mère en me désignant :

— « Ce sera un joli brin de fille, allez, père Mathieu! Elle ne sera pas haute en taille et en couleur, mais gentille et rosée comme l'aubépine en mai! »

— Je puis bien dire cela aujourd'hui que je suis si vilaine! — ajouta Germaine avec simplicité.

Les jours d'avant ma première communion furent bien agités pour moi; tantôt, je pensais au bonheur de cette belle fête! Tantôt, je me disais que j'allais quitter mon père!... et

alors je ne pouvais arrêter mes sanglots...

Je ne fus un peu calme que lorsque je reçus le bon Dieu. Il avait sans doute eu pitié de moi, car ce fut d'un cœur apaisé que je lui dis :

« Mon Dieu, faites de moi ce que vous voudrez, mais consolez mon père, guérissez-le et gardez-le moi ! »

En revenant de l'église, j'allai l'embrasser, il avait encore son chapelet dans les mains.

— « Père, comme j'ai prié pour toi! le bon Dieu te rendra la santé et la joie, j'en suis sûre!

— « Pauvre chère enfant! me répondit-il en couvrant mon front de baisers, je ne tenais à la vie que pour toi... Maintenant... » — il branla la tête, — le devinant :

— « Je reviendrai,... lui dis-je la gorge serrée,... » — et silencieusement nous restâmes un moment ainsi, moi la tête sur sa poitrine, et lui, son visage brûlant sur mes cheveux.

Le soir, ma mère me dit, quand j'allai timidement l'embrasser : « Germaine, tu partiras

demain dans l'après-dîner pour aller en service. Je t'ai louée chez maître Guéret comme pâtoure, il te donne en gages ta nourriture, ton vêtement et deux paires de sabots. Plie tes hardes les plus mauvaises pour emporter, ce sera assez bon pour aller aux champs; les meilleures resteront pour tes sœurs. »

Mon cœur se gonfla et j'allais pleurer, quand j'entendis un gémissement venir du lit de mon père.

Je retins mes larmes et ne répondis point à ma mère.

— « Je croyais qu'il dormait, dit-elle à moitié bas. — Y a-t-il du bon sens à un homme d'être faible comme ça?

Elle haussa les épaules; puis, comme une réflexion :

« Il n'est pas trop tôt qu'elle s'en aille! le père n'aime qu'elle!... »

En moi-même je me dis :

« Germaine, il faut être forte, toi, pour ton pauvre père malade... Il souffrirait trop de te

voir partir; tu t'en iras quand il dormira. Il s'assoupit d'ordinaire vers le milieu du jour quand il a mangé sa soupe; ce sera le moment. »

— Ah! quelle nuit, madame, que cette dernière! Je criais: Mon père! mon père!

Le lendemain, je n'osai le regarder que de loin; mais je fis ma prière au pied de son lit, tenant une de ses mains et lui me couvrant de ses yeux si tristes.

Que la matinée fut longue et silencieuse! Ma mère avait redoublé d'activité pour laver et repasser ce qui me restait de vieilles hardes.

Quand le soleil fut haut, elle me dit à voix basse : — « Il est temps, tu as quatre heures de route à faire et il ne faut point arriver sur le tard. »

— « Mère, répondis-je, mon père sommeille trop légèrement, attendez un peu qu'il dorme tout à fait, ça ne tardera pas. »

Elle eut comme une impatience. Cependant elle s'assit sans bruit; les deux petites filles faisaient leur somme de midi, et l'on n'entendait

que leur respiration calme et celle plus haletante de mon père.

Quelques minutes se passèrent ainsi. Enfin, croyant remarquer son souffle plus régulier, je me dis : il est temps, il dort. Je m'approchai doucement de son lit... Une douleur aiguë me passa au cœur... le reverrai-je, mon Dieu ?... Oh ! que je voudrais l'embrasser une dernière fois !...

Et léger comme un duvet que le vent envoie sur notre visage, mon baiser se posa sur le sien...

Hélas ! il ne dormait pas ; et sans dire un mot, il saisit ma tête et la baisa à plusieurs reprises.

— « Que Dieu te conduise et te protége, ma Germaine ! » — murmura-t-il à la fin d'une voix éteinte.

N'ayant plus de force et craignant pour mon pauvre père cette peine prolongée, je pris mon paquet à la hâte, j'embrassai ma mère et je sortis.

Elle vint avec moi un bout de chemin, elle était de bonne humeur : — « Conduis-toi bien, petite, me dit-elle, tu vas avoir de bons maîtres, tu ne seras pas malheureuse, mais il ne faudra jamais te déranger de ta besogne, entends-tu ? Tu auras chez eux tout ce qu'il te faudra, l'habillement, le pain, rien ne te manquera... Allons, adieu ! »

Elle m'embrassa gaiement, et s'en retourna d'un pas alerte.

« Rien ne me manquera, répétai-je... oh ! mon père ! »

Elle n'était pourtant pas méchante au fond, ma mère, mais la misère l'avait rendue acariâtre, et comme un de ces vents arides qui dessèchent tout, le malheur avait séché son cœur. Elle avait raison de me renvoyer de chez nous, maintenant je pouvais gagner ma vie, mon père et toute ma famille en seraient mieux, — je le savais bien, — mais sa froideur seule m'était dure.

Quand elle fut éloignée, je m'assis sur un

tertre pour regarder encore de loin notre pauvre chaumière... et je pleurai amèrement. Ah! madame, que j'avais raison! Celui qui seul m'aimait sur la terre, mon père bien-aimé! je ne devais pas le revoir!

III

LA VIE SOUS LE CIEL

« Il était bientôt nuit quand j'arrivai à la ferme du Colombier, chez maître Guéret. Il rentrait des champs. C'était en avril. — « Enfin, te voilà donc Germaine! me dit-il d'une voix gaie, — voyant la nuit venir, j'étais quasiment inquiet de toi, » — et me prenant par la main :

« Tiens, femme, dit-il à la maîtresse qui trempait la soupe, — c'est la fille à ce brave homme de Mathieu, tu sais... la petite pâtoure que j'ai louée? »

— « C'est bien, ma fille, assieds-toi auprès

du feu en attendant le souper; tu dois être fatiguée? tu es palotte, » me dit-elle avec bonté.

Puis, me regardant attentivement, et s'adressant à son mari : — « Mais cette pauvre petite fille aura-t-elle la force d'aller tous les jours aux champs, qu'il pleuve ou qu'il vente? Elle est si blanche, si mince, et a l'air si peu *resoud!* » Elle semblait contrariée.

— « Je me porte bien, allez, maîtresse Guéret, lui dis-je. D'ailleurs j'ai du courage et je vous promets que je ferai bien mon ouvrage! Les champs et les bêtes, ça me plaît! »

C'étaient des meilleurs gens du pays et j'aimais mieux être là qu'autre part.

— « Tant mieux, ma fille! dit la fermière. Dès l'aurore, demain, tu partiras avec le troupeau, car le vieux Bastien n'en peut plus, et il s'en est allé depuis hier matin. »

Et comme j'étais assise et qu'elle travaillait :

— « Voulez-vous me donner quelque chose à faire pour vous aider? lui demandai-je.

— « Tu sembles travaillante et douce, Ger-

maine, me répondit-elle d'un air content. — Je crois que nous nous arrangerons bien, mais pour le moment, repose-toi. »

Remarquant mes yeux encore rougis de mes larmes :

— « Pauvre petite fille! » — se dit-elle comme à elle-même, et au bout d'un moment :

— « Ton père va-t-il mieux?

— « Vous êtes bien honnête! il est toujours arrêté, et la peine de me voir partir... »

Je ne pus continuer et mis ma tête dans mes mains.

— « Pleure, Germaine! pleure, pauvre bonne fille! n'aies pas honte va! nous savons ce que c'est que le cœur! »

Et allant et venant, la fermière ne me regarda plus.

Qu'elle était bonne cette femme!

Les gens de la ferme arrivèrent bientôt et l'on soupa.

Il y avait une grande tablée. D'abord les

maîtres au haut bout, puis le fils qu'on nommait Tranquille, un gentil garçon de vingt ans. Ensuite la fille Pélagie, une belle brune aux joues rouges comme un bouquet de coquelicots, et enfin deux domestiques.

Je me plaçai à côté du dernier, mais je ne pus manger.

— « La petite est fatiguée, dit maîtresse Guéret, — Pélagie, va lui montrer son lit. »

Pélagie, vive et gaie comme une jeune chèvre, me prit par la main et me conduisit dans une belle et grande bergerie où une centaine de moutons étaient couchés sur une épaisse fougère.

Dans une soupente élevée et bien propre, il y avait un bon lit de plume.

— « C'est là ton nid, Germaine! me dit Pélagie. — Tu verras comme on y est bien! le vieux Bastien n'étant plus là, nous avons mis une couëtte neuve, de beaux draps blancs, de bonnes couvertures, et j'ai voulu étrenner tout cela la nuit dernière, et je me suis trouvée là comme

une reine! Allons, dors bien, ma fille, et égaie-toi un peu.

— « Ça viendra, lui dis-je. »

Et Pélagie s'en alla en chantant.

« Mon Dieu, vous êtes là aussi? » demandai-je au Seigneur, — et je pensai à l'étable de Bethléem.

J'étais si lasse que je dormis jusqu'à l'aube.

« Paresseuse! » m'écriai-je en voyant un rayon de grand jour éclairer mon lit, — et je sautai sur la fougère.

Les moutons bêlaient et semblaient demander les champs.

La porte de l'étable s'ouvrit, c'était Pélagie.

— « Tu as bien dormi! dit-elle en riant. Tant mieux, ma pauvre petite! Allons, ne sois point honteuse, et viens vite manger la soupe. Après, François te montrera où conduire le troupeau. »

J'eus bien vite fini.

— « Tiens, Germaine, me dit la maîtresse, voilà un sac de toile renfermant du pain, du fromage et un peu de lard pour ta journée. —

J'y ai ajouté un gobelet pour boire à la fontaine. — Mais il fait froid ce matin et tu n'as rien pour te garantir? » — ajouta-t-elle en examinant mon mauvais habillement.

Elle fut chercher une chaude limousine et la mit sur mes épaules. Je ne savais comment la remercier. J'aurais voulu lui dire toute l'amitié que j'avais déjà pour elle.

Elle la vit sans doute dans mes yeux, car elle sourit. Quelques minutes après, j'étais en route avec le troupeau et le chien, Rabot, qui venait joyeusement tourner autour de moi.

François me fit arrêter dans une vallée étroite et longue, de tous côtés entourée de hauts bois qui commençaient à verdoyer.

— « C'est là, dit-il, » — et il partit.

Le soleil montait petit à petit et, chassant le vent froid, attiédissait l'air. — Tout me sembla si beau, éclairé par ces premiers rayons roses du printemps, que je restai en admiration à contempler chaque chose, moi, qui n'avais presque jamais rien vu de la nature.

« Mon père, mon père! » appelais-je souvent comme pour lui faire partager ce que j'éprouvais.

En même temps que la joie de vivre sous le ciel ainsi que l'oiseau, je sentis bientôt les forces me venir, et je faisais mon service avec un soin et une activité très-grande. Les maîtres étaient satisfaits, aucun accident n'arrivait à leur troupeau, les petits agneaux venaient à plaisir et ce m'était une grande joie de les voir bondir au soleil sur l'herbe fraîche, si gentils et si bien portants!

Tout le monde à la ferme était doux et bon pour moi.

Un jour la maîtresse me dit :

— « Germaine, tu es une très-bonne pâtoure, une brave et honnête fille, il est juste que je te récompense; je te donne la laine d'un mouton pour te faire des jupes, des bas et des chaussons. »

Quel contentement j'éprouvai! je ne pourrais l'exprimer! En gardant mon troupeau,

— me dis-je, — je tricoterai des bas pour mon pauvre père qui n'en avait bientôt plus, puis pour ma mère et mes petites sœurs. Comme cela je leur serai un peu utile, quoique loin.

Ce qui avait été promis fut tenu. Maîtresse Guéret, un soir que je revenais des champs, me présenta de belle laine et un rouet. C'était l'hiver; j'en passai les soirées à filer cette laine. On se réunissait tout un village dans une étable pour avoir chaud; les uns contaient des histoires, les autres travaillaient à la même chandelle; et moi, plus éloignée un peu, tout en écoutant ces beaux récits, je filais, filais de tout mon courage en pensant à mon père.

« Comme cela il sera content! me répétais-je souvent, — lui si délicat au froid. »

Cet hiver-là, j'eus plusieurs fois des nouvelles de lui par les voisines qui passaient.

Une fois même, maître Guéret fut le voir par bonté pour moi :

— « Ton père est toujours de même, — me rapporta-t-il, — il ne se lève guère, mais

il a été content de ce que je lui ai dit de toi, et je lui ai promis de t'envoyer le voir vers Pâques. »

Quel cri m'échappa à ce mot de mon maître. — « Oh! merci, merci! que vous êtes bon! »

Si j'avais osé j'aurais bien embrassé ses genoux. La maîtresse vint sur le moment.

— « Eh bien! ma fille, tu es contente, n'est-ce pas? »

Je me jetai à son cou et la couvris de gros baisers, puis je fus honteuse... moi, une pauvre bergère, embrasser ma maîtresse!

Elle le vit, — « allons, allons petite! tu as bien fait, tu m'as causé du plaisir aussi : j'aime les bons cœurs. »

Pâques vint. La fermière me donna un habillement neuf. — « Tu le mettras pour aller voir tes parents, » me dit-elle.

J'avais fait deux paires de bas, et deux jupons de tricot pour mes sœurs.

Quand je fus prête à partir, maîtresse Guéret me regarda d'un air tout content de me

voir si cossûment mise : — « Quelle mine tu as ! s'écria-t-elle, — d'une cire que tu étais, te voilà rosée comme une églantine, en attendant que tu deviennes aussi vermeille que ma Pélagie. Tiens, fit-elle en me mettant au bras un petit panier, — c'est pour fêter chez vous la Pâques. » — Et doucement elle me poussa dehors, ne voulant point de remercîments.

Quand je fus hors de sa vue, je regardai dans le panier : Je vis un lapin, des œufs, du beurre et des fruits ! Ne pouvant contenir ma joie, je posai le panier à terre et sautai comme un biquet en criant :

« Est-elle bonne, mon Dieu ! est-elle bonne ! Pauvre cher père, comme cela va vous faire du bien ! ah, je la servirais pour rien, cette femme ! »

J'étais partie vers six heures, et quand j'arrivai chez nous, il était près de dix heures, — c'était le mercredi de Pâques.

Comme le cœur me battait ! il y avait un an que je n'avais vu mon père ! je n'osais entrer... la porte était fermée... je frappai doucement.

— « Qui est là? » demanda la voix de ma mère.

— « Moi » — dis-je, plus doucement encore, pour ne point saisir mon père. La porte s'ouvrit subitement, ma mère parut en désordre, l'œil égaré, et d'une voix sombre et brève :

— « Ton père est mort, — dit-elle, — il n'y a « plus rien ici..... nous mourons de faim. »

Je ne me souviens plus que du cri que je poussai et d'une horrible secousse que je ressentis en tombant.

Quand je repris mes sens, je me trouvai dans notre maison sur mon petit lit; mes sœurs dormaient, et une voisine était près de moi.

Je regardai le lit vide de mon pauvre père, et je crus que j'allais mourir...

— « Ma mère! où est-elle? » demandai-je à la voisine.

— « Écoute, Germaine... écoute... tu le sauras. »

Les cloches des morts tintaient.

— « Je sais, répondis-je, — elle y est... »

— « Oui. »

— Oh! madame, je ne puis plus parler de cela, — dit Germaine en essuyant de grosses gouttes de sueur qui se mêlaient à ses larmes...

. . . .

Après un long silence, elle reprit :

« Dès ce jour même, la maîtresse du château voisin vint voir ma mère et lui apporta des secours.

La belle jeune femme s'approcha de moi, me regarda avec attendrissement, et prenant ma main, écouta mon pouls.

— « Pauvre petite! dit-elle, quel saisissement elle a éprouvé! »

— « Elle est si nerveuse! » fit ma mère.

— « Elle l'aimait tant! » reprit la dame en tenant toujours ses doigts blancs sur mon poignet, — et le quittant : — « Il ne faut pas qu'elle reparte avant quelques jours, elle a besoin de soins, mère Mathieu. »

Ma mère plissa son front sans rien répondre, — et parla de mes petites sœurs à qui la

châtelaine venait de donner deux robes noires. Ce ne fut donc que trois jours après que je revins à la ferme du Colombier, où je les trouvai tous bien inquiets de moi. Pélagie et sa mère pleurèrent en apprenant mon malheur.

Longtemps, je ne pus m'en consoler, puis, peu à peu, le temps et Dieu qui est si bon, adoucirent mon chagrin.

Une consolation pour moi était de prier (on prie si bien sous le ciel bleu et dans les champs!), de redire souvent : « Notre père qui êtes aux cieux. » Tous les jours je creusais cette pensée; et mon père et Dieu étaient si bien mêlés dans mon cœur, que je ne savais si c'était à mon père du ciel que je parlais, ou à mon père de la terre...

Puis, madame, je vous assure qu'il n'y a rien qui apaise et console comme la solitude et la vue des campagnes! Vous allez peut-être dire que je suis comme ces innocents qui entendent et perçoivent mille choses inconnues à tous? Mais je ne sais quelles voix ont les collines et

les forêts, les bruyères désertes et les champs solitaires; je ne sais ce que chantent les ruisseaux en courant, les vents dans les arbres, dans les feuilles ou les herbes, mais tout cela me parlait, me pénétrait, et dans mon malheur me faisait frissonner de je ne sais quelles joies! Quelquefois il me semblait n'avoir jamais vécu et que la vie m'arrivait en regardant le ciel pur et la terre fleurie! Combien souvent je me suis grondée, quand assise sous un bouleau, ma quenouille s'échappait de mes mains, et que je m'oubliais à examiner au travers du feuillage léger comme des plumes, les nuages blancs courir, le soleil s'y jouer et le vent le mutiner! Mais rien n'y faisait et il me fallait regarder encore... regarder toujours!... Et les heures s'en allaient bercées comme par un chant!

J'ignore si c'était le bonheur ou la tristesse qui attendrissait mon âme, mais souvent des larmes coulaient sur mon visage, douces et fraîches, ainsi que la rosée sur les plantes.

Croyez-vous, madame, que quelquefois je

ne pouvais rester en place? Poussant mon troupeau devant moi, j'allais du vallon au coteau, et là, tandis que mes moutons paissaient, je me tenais debout, contemplant les forêts, les prairies, les eaux courantes, les maisons éparses des villages, et tout là-bas, le ciel s'abaisser, se joindre à la terre, et je me demandais : Est-ce là où finit le monde?

Je n'ai guère d'esprit, ajouta Germaine, mais sûrement que quelque chose de grand passait alors dans ma pensée, car il me semblait que le bon Dieu soufflait dans mon âme son haleine bienfaisante, qui la fleurissait comme la terre et l'embaumait de parfums, comme le chèvrefeuille embaumait les haies.

Je suis honteuse de le dire, mais je me sentais alors élevée et belle comme une souveraine, fière comme elle, et mon cœur allait à Dieu dans un cri d'amour!...

J'ai souvent eu l'idée dans ces instants que j'étais un peu insensée, et toute confuse je me couchais sur la mousse; je la regardais en me

me disant : « Tiens, ma fille, c'est cela qui est toi ! »

Eh bien, voyez ce que c'est! Je l'admirais encore cette mousse où se cachaient, comme dans un bois touffu, les fourmis et les grillons ; mon œil les suivait à travers ces brins si verts, si frais, dont les petites têtes rouges, souvent enveloppées d'une goutte d'eau, me faisaient songer au bouquet de noces de ma mère, sous son globe de verre.

Enfin, ne comprenant rien à toutes ces contemplations, craignant quelquefois de perdre l'esprit tout à fait, — car je voyais bien que je n'étais point comme les autres filles, — je demandais au bon Dieu de m'ôter ces imaginations et je lui disais : « Je ne suis rien, Seigneur, et je ne sais rien qu'une chose ; c'est que je suis votre enfant, que vous êtes bon, que je vous aime, et que je suis heureuse. »

La providence était si bonne que ce qui faisait la souffrance des autres, était pour moi un plaisir : aux jours tristes et froids de l'hiver,

je trouvais encore du bonheur. J'aimais l'air vif des belles gelées, les campagnes séchées par la glace, ou blanches et muettes, couvertes par la neige et le givre!

Quand chacun grelottait et n'osait mettre l'œil sur les champs, vous figurez-vous, madame, que je ne me lassais point de voir les grands arbres nus, couverts de ces petites aiguilles éblouissantes, aux mille formes, chaque branche, chaque feuille morte, chaque herbe semée de cette poussière brillante que le bon Dieu secoue de ses diamants sans doute.

Alors même que des torrents d'eau tombaient des nuages, je ne les craignais point, s'il me fallait être dehors. — Cachée sous une roche basse, j'y allumais un feu de bois sec, et là me réchauffant à sa flamme claire, je regardais la pluie battre les chemins, faire reluire les cailloux, et rouler sur les pentes, les branchages et les pierres.

Et quel plaisir aussi, madame, d'écouter les

grands vents passer sur votre tête sans vous toucher !

On savait à la ferme combien j'aimais cela, entendre le vent ! et quand une tempête grondait, on me disait en se riant de moi : — « Germaine, entends-tu comme c'est beau, le vent qui hurle ? Tiens, maintenant il se plaint et gémit, il pleure, il crie comme des voix qui expirent ou menacent. »

Et pénétrée d'une sorte de crainte, je pensais aux pauvres âmes en peine et je priais pour les trépassés, — mais jamais alors pour mon père, lui, en possession du bonheur !

Au contraire, l'été, les vents passaient-ils doux et odorants, j'écoutais immobile et heureuse leurs murmures, et comme sous une voix qui vous appelle tout bas et vous bénit, je leur tendais mon âme, pensant que c'était l'âme de mon père qui venait m'entourer de ses caresses et de ses bénédictions.

Ainsi donc que je vous le disais tout à l'heure, madame, je n'avais point au dedans de mauvais

jours ni de souffrances par la dureté du temps et de la froidure.

Souvent, il est vrai, je rentrai l'hiver bien mouillée et engourdie, mais quelle bonne chose que de s'asseoir au coin du feu sur l'escabeau qu'on avait mis pour moi près des languets.

— « Reste-là, Germaine, me disait Pélagie, je vais t'apporter ta soupe. »

Et je la mangeais en écoutant les joyeux propos de l'honnête famille de mes maîtres.

C'était bon aussi d'aller se coucher dans la chaude bergerie, de s'y reposer en pensant et de s'y assoupir aux bruits calmes des bêlements des agneaux, en disant les *ave maria* de mon chapelet que je ne pouvais jamais finir.

Quand je songe à ce temps, ajouta Germaine, toutes mes idées endormies depuis si longtemps sortent de ma tête comme les pousses du blé aux premiers soleils. »

— Ah ! fleur de thym, je vois déjà tes parcelles d'or ! —

IV

LA PREMIÈRE NUIT DE MARS.

« Un matin, ma maîtresse vient me trouver aux champs.

— « Germaine, me dit-elle, je vais te parler dans ton intérêt, quelque peine que ça me fasse : tu es bien grande à présent pour être pâtoure, c'est un métier où l'on ne gagne pas assez pour une fille de ton âge, et il faut penser à te faire un autre sort. Si j'avais eu besoin d'une servante, je t'aurais gardée en t'en donnant les gages, mais Pélagie et moi, nous suffisons à notre ouvrage. Il faut donc, ma fille, réfléchir à te placer ailleurs. »

Je me sentais trembler, — les quitter!...

— « Oh! je ne vous demande rien de plus, lui dis-je les larmes aux yeux. Je voudrais être votre pâtoure toute la vie; gardez-moi, je vous en conjure. »

— « Je le voudrais bien, ma Germaine, mais il y a conscience à cela en vérité! Toi qui as tant besoin de gagner pour aider ta mère. »

Elle avait grandement raison!

— « Écoutez, la maîtresse, lui dis-je après avoir réfléchi, il y a un moyen de tout arranger; c'est vous qui me fournissez mon habillement, et bien sûr que vous n'êtes pas regardante, car je suis la plus cossue des bergères du pays; eh bien! l'argent que vous mettez à acheter mes vêtements, donnez-le moi. Je m'habillerai avec plus d'économie, je n'ai pas besoin d'aussi bonnes étoffes de laine, de plusieurs tricots; l'été, je n'ai que faire de chaussons, comme vous m'en donnez en tout temps, de petits sabots fins pour aller à la messe le dimanche, — le bon Dieu n'entendra point son-

ner mes gros. — Tout cet argent de trop, je le donnerai à ma mère, de cette manière ce sera pour elle la même chose que si j'étais servante. »

— « Embrasse-moi, Germaine, dit la fermière attendrie, — tu es un trésor de fille ! et, ma foi ! je ne puis te refuser ce que tu demandes... »

Oh ! que je l'embrassai de bon cœur, cette chère femme !

— « Tu nous aimes donc bien ? me demanda-t-elle en s'en allant.

— « Si je vous aime ! »

Et, pauvre ignorante, je ne pus lui dire cela autrement !

Le temps étant arrivé de recevoir mes gages, je fus les porter à ma mère.

— « Tu es une brave enfant tout de même ! » me dit-elle.

Et je m'en retournai heureuse, mais bien vite, car depuis que mon père n'était plus dans notre maison, je n'y pouvais rester.

Deux années se passèrent ainsi.

Un soir, qu'après une journée de neige, j'étais rentrée mouillée et frissonnante, Pélagie me fit un grand feu, et m'asseyant sur mon escabeau, elle me dit avec un air mystérieux et enjoué :

— « Germaine, sèche-toi bien, il ne faut pas attraper un rhume pour la fête qui se prépare. Je veux que tu y sois, ma fille. »

Je lui souris.

— « Comment, tu sais?... Qui te l'a dit? »

— « Personne, assurément ; mais je l'ai deviné, votre mariage. »

— « Petite rusée ! Elle semble ne rien voir parce qu'elle se tait toujours, mais elle est comme son fidèle Rabot, rien ne lui échappe du troupeau. »

Et elle rit à plein gosier, laissant voir ses belles dents blanches. — « Comme elle est heureuse, pensai-je, — et qu'elle le mérite bien ! »

Au même moment entra un beau garçon à l'air bon et souriant, je l'avais souvent vu venir, tout me disait qu'ils s'aimaient.

— « C'est ce soir, lui dit-il un peu bas, — qu'on m'a promis de décider le jour, tiendra-t-on parole?

— « Ne vous en flattez pas trop, maître Hilaire, » répondit-elle avec malice.

— « Méchante! qui commence déjà à me faire *endêver?* » — reprit le jeune homme en la contemplant.

Quand la famille fut réunie, depuis l'aïeule et les cousins, cousines, jusqu'aux tantes, — vieilles filles qui idolâtraient les enfants de leur frère, on agita la grande question, et l'on résolut de marier les jeunes gens dans la semaine de Pâques.

Ils devaient habiter la ferme avec leurs parents.

On fêta gaiement ces accords en mangeant une grosse galette, en chantant d'honnêtes couplets et en racontant des histoires merveilleuses.

Tout le monde était heureux.

— « A propos, dit une tante, c'est aujour-

d'hui le dernier de février; n'oubliez pas, jeunes filles, de suivre la coutume des temps anciens qui est de saluer Mars à minuit, sans cela vous ne vous marieriez point.

— « Vous ne l'avez donc jamais fait, ma tante? » dit Pélagie avec son air malicieux.

— « Non, jamais, répondit la vieille. — Je ne voulais point me marier; mais ici, qui est-ce qui y renonce? » — fit-elle en interrogeant les jeunes gens de la famille.

— « Nous saluerons Mars, » dirent-ils unanimement, jusqu'à Pélagie.

— « Tu ne dis rien, petite pâtoure? me dit la tante, — il faut faire comme les autres, sous peine de coiffer sainte Catherine. »

— « Me marier? moi! » dis-je en riant.

— « Mais, ma fille, toi comme les autres, dit maîtresse Guéret, — d'ailleurs, tu n'es point à dédaigner. »

— « La mère a raison, fit Tranquille, — Germaine, faites comme les autres, saluez Mars. »

— « Oui, oui, Germaine, promets-le, » dirent les jeunes filles.

— « Mais je ne sais ce que vous voulez dire, leur répondis-je, ni ce qu'il faut faire?

— « Eh bien ! on va te l'expliquer : quand minuit sonnera à l'église, tu ouvriras ta petite fenêtre, et regardant la lune, tu diras tout haut : « Bonjour Mars, que Dieu bénisse! Mars, fais-moi voir dans mon *dormant* qui je dois aimer dans mon *vivant.* » — Puis, tu retourneras te coucher, après avoir placé un miroir sous ton traversin ; et alors dans ton sommeil, tu verras apparaître celui que tu dois aimer toujours. »

Je ne pus m'empêcher de rire bien fort.

— « Germaine, je t'en prie, fais cela pour me faire plaisir, me dit l'espiègle Pélagie, et demain matin tu me diras ce que tu auras vu. En retour, je te promets de te nommer mon apparition. »

Elle regarda gentiment son fiancé.

— « Si ce n'était pas moi que vous alliez voir? » lui dit-il un peu hésitant.

— « Vraiment, — il a peur! s'exclama-t-elle avec son rire franc, et s'adressant à moi :

— « N'est-ce pas que tu vas saluer Mars, ma petite fille? »

— « Je le veux bien, puisque cela vous fait plaisir, Pélagie, mais vrai, ça ne me plaît guère. »

Enfin je l'avais promis... et pour ne point manquer à ma parole, je me tins éveillée jusqu'à ce que l'horloge du village sonnât minuit... je me levai et ouvris ma fenêtre.

La nuit était humide, la lune courait sous les nuages, et le vent du couchant se plaignait dans les arbres.

Les chiens aboyaient sans doute après les passants, car je vis sous un rayon de lune, un homme traverser rapidement la cour.

J'eus un frisson de peur, et j'allais refermer ma fenêtre, quand je vis celle de Pélagie s'ouvrir, et sa forme blanche me faire des signes pour me montrer le ciel.

— « Oui, oui! lui répondit ma tête... tandis

que je me disais en moi-même : Suis-je donc sotte d'avoir peur!... » et en me rappelant les paroles de l'invocation, je dis :

— « Bonjour Mars, que Dieu bénisse! Mars, fais-moi voir dans mon dormant ce que je dois aimer dans mon vivant. »

Et vitement j'allai me recoucher, après avoir mis un petit miroir sous mon traversin.

— « Est-ce bête! » me dis-je en m'endormant.

Vous le dirais-je, madame, ce que je vis dans mon sommeil? »

Et Germaine hésitante, le regard troublé, sembla parler comme à elle-même, et reculer devant la vision.

— « Non, fit-elle, je n'en dirai pas davantage... c'est trop déjà! »

— « Si cela doit vous faire de la peine, lui dis-je, je ne vous interrogerai plus, ma pauvre Germaine, je ne veux pas réveiller en vous une douleur. »

— « Une douleur et une joie, » répéta-t-elle comme au début de son récit.

Je ne lui dis rien; et, comme il est dans notre nature, une fois l'épanchement commencé, de le laisser aller jusqu'au bout; que d'ailleurs, dans ces confidences, il y avait pour elle un charme dont elle ne se rendait compte que vaguement, — elle continua :

« Ce que je vis, madame? (je l'ai toujours devant les yeux)... C'est un homme tout noir d'habits et de figure... j'eus une grande frayeur, car il me sembla que c'était le diable, et je me cachai la tête dans mes mains, ne voulant pas regarder. Cependant je ne pus m'en empêcher toujours... et à travers mes doigts, j'aperçus que malgré sa noirceur, il était beau. Mes mains tombèrent et je sentis son regard se fixer sur moi; mais si doux, qu'en ayant encore frayeur, il me charmait et me réchauffait, comme si le soleil luisait dans mon cœur!

Il me dit des mots que je ne compris pas,

mais c'était une musique plus douce encore que celle que m'avait chanté le printemps, et sa voix ainsi que son visage, me parurent si beaux, que je me dis :

« Tous les anges ne sont peut-être pas blancs? »

En me réveillant je tremblais, mais je ne pense pas que ce fût de crainte; au contraire, je m'étais sentie si heureuse que je regrettais mon rêve, et j'en restai si éclairée, que je crus n'avoir vécu jusque-là que dans la nuit.

Pour qu'on ne m'interrogeât pas, je partis avant le jour; d'ailleurs, j'étais agitée comme la flamme d'un foyer, et je ne trouvai d'apaisement que dans l'air froid du matin.

L'image noire me suivait toujours et ne me quitta plus désormais.

« Mon rêve continue, » me dis-je.

De crainte de le perdre, je rentrai plus tard que de coutume.

Tranquille sortait de la maison, il vint à moi, et tout bas me demanda : « Germaine, qu'as-tu vu cette nuit? »

Je le regardai; il avait comme une ombre d'émotion en me disant cela.

— « Rien, maître, » lui répondis-je.

— « Tu ne veux donc pas souper, Germaine? » appela la fermière.

Quand je fus assise à la table, avec eux tous, Pélagie me regardant bien en face et souriant :

— « Ma mère, regardez-la donc! est-elle gentille ce soir, la petite pâtoure! Dis-moi, Germaine, est-ce l'apparition de cette nuit qui a ainsi allumé tes yeux noirs?... Allons, dis vite, tu as vu quelque chose, j'en suis sûre! »

— Vous dire, madame, que j'aurais voulu rentrer sous terre, ce n'est pas de trop, allez!

Mais je ne sais comment j'étais devenue tout à coup avisée, et ne voulant pas dire mon secret :

— « Ce que j'ai vu? mais sans doute ce

que vous avez vu vous-même, Pélagie! la lune qui avait l'air tout chagriné, les nuages qui couraient, les arbres que le vent ployait et l'ombre d'un passant qui traver sait la cour. »

— « C'est tout? reprit Pélagie, avec sa malicieuse gaieté, — je ne le crois pas... tu dis que tu as vu ce que j'ai vu... eh bien! écoute ce qui m'est apparu! »

— « Si c'en était un autre que moi? » interrompit son fiancé avec inquiétude.

— « Eh bien, il n'y aurait pas tant de mal! répondit l'espiègle fille, — n'aurai-je pas assez de vous voir, dans mon *vivant*, sans vous voir encore dans mon *dormant*? »

— « Que tu es folle? » dit sa mère.

— « Pauvre mari! » fit Hilaire, avec une expression qui semblait dire tout le contraire.

— « Mais, ce n'est pas de vous dont il est question, mon maître Hilaire, c'est à Germaine que je parle. — Écoute bien, ma fille :

Et prenant un ton très-sérieux et très-drôle :

— « Ce que j'ai vu... c'est le diable!... et c'était vous, Hilaire! » ajouta-t-elle en lançant à son fiancé un coquet sourire.

— « Il faut même la remercier de ses malices! » fit-il avec admiration.

Pour moi, un cri m'était échappé.

Tout mon cœur avait bondi... de quoi? je n'en sais rien..,

— « Le diable!... le diable!... » répétai-je plusieurs fois. J'étais confondue...

— « Est-elle étonnée la petite! » firent plusieurs voix.

— « Tiens! c'est qu'elle l'a vu aussi, le diable! » dit la terrible Pélagie.

— « Non, lui dis-je plus tranquillement, — pas le diable... un ange... mais...

— « Achève donc...

— « Mais il était noir! »

Un tonnerre d'éclats de rire partit de toutes les bouches.

Tranquille, seul, ne riait pas.

— « Vous n'avez sans doute pas fait et dit ce qu'il fallait à minuit? me dit-il tout sérieusement, sans cela vous n'auriez point vu ce mensonge, Germaine. »

Moi non plus, je n'avais point envie de rire et je ne répondis pas.

La soirée étant passée, je m'en fus à mon étable, toute songeuse.

— « Je t'ai peut-être fait de la peine? » me dit une voix quand je m'en allais. — C'était la bonne Pélagie.

— « Oh! assurément non! lui dis-je, — je n'ai point de peine, bien au contraire. »

— « Tant mieux! ma fille, je le crois, il y a dans tes yeux quelque chose qui le dit aussi.... » et reprenant son sourire espiègle :

— « Est-elle heureuse, cette Germaine! un ange!... »

— « Je crois, lui dis-je en riant, que vous ne changeriez pas votre diable contre mon ange?...

— « Ah! petite avisée! qui dirait que tu l'es

autant! Tiens, tu es trop gentille, il faut que je t'embrasse!... »

Et en effet, elle m'embrassa d'un cœur qui me mit tout en joie.

Maintenant, comment pourrais-je raconter la vie que j'eus! C'était comme un rêve sans fin. — L'image noire ne me quittait pas, c'était comme un second moi-même à qui je parlais et qui me répondait. — Je ne puis en dire les paroles, je les sentais seulement.

Comme autrefois, je m'étais crue insensée dans mes contemplations du ciel et de la terre, je me le crus bien davantage encore depuis que cette vision constante avait pris possession de moi-même. C'était elle qui me parlait à présent dans les souffles de l'air, dans le murmure des feuilles naissantes, dans l'écho qui me répondait, dans le chant des oiseaux, dans tous les bruits de la terre. — Bien plus, Elle encore dans l'entière solitude, dans le silence des nuits et dans la voix des songes. C'était comme qui eût dit un amour dans mon cœur!

Pensant quelquefois aux imaginations des fous, je me disais : « Germaine, tu es en démence. » Mais j'aimais cette démence et j'en remerciais Dieu, lui demandant de me la garder toujours, et de ne point changer ma vie.

Le jour des noces de Pélagie arriva. J'étais allée aux champs comme de coutume : — deux heures après, elle arriva près de moi.

— « Je viens te chercher, ma Germaine, afin que tu ailles t'apprêter dans tes beaux atours pour venir avec nous à la messe. Je veux ta prière devant le bon Dieu, elle me portera bonheur. »

Contre son habitude, Pélagie était sérieuse, et pourtant il y avait sur son visage une joie si religieuse, qu'elle me parut éclatante de beauté et je lui dis toute charmée :

— « Que vous êtes belle, Pélagie !

— « C'est le bonheur ! » me répondit-elle avec élan ; et en se recueillant, elle ajouta plus bas :

— « Et l'amour. »

— « Si moi aussi j'allais être belle? » pensai-je avec effroi en m'habillant.

Et je n'avais pas tort, car lorsque maîtresse Guéret me vit attifée dans la belle robe que m'avait donnée sa fille, elle me dit dans sa joie, après avoir admiré Pélagie :

— « Toi aussi, ma Germaine, tu es gentille à croquer!... »

Prise de peur, je devins couleur de pourpre.

— « Ne rougis pas, ma petite, ajouta-t-elle; vois-tu, lorsqu'on a le cœur pur et innocent, ça pare un visage : c'est le bon Dieu qui orne la vertu. »

Je n'eus plus frayeur, au contraire, je remerciai sans embarras ma bonne maîtresse de son honnêteté.

Tranquille, qui était là comme toute la famille, alla embrasser sa mère sans rien lui dire.

Au moment de partir pour la messe, il vint à moi.

— « Germaine, veux-tu me donner le bras? me demanda-t-il d'un air joyeux.

— « Vous me faites bien de l'honneur! » lui dis-je un peu honteuse.

Je n'avais jamais donné le bras à personne... Puis, c'était mon maître!...

— « Allons, prends le bras de notre fils, » fit la maîtresse en s'accrochant elle-même à celui d'Hilaire, tandis que Pélagie marchait devant au bras de son père.

Chemin faisant, Tranquille me dit:

— « Quel beau soleil, Germaine! ne t'est-il pas avis qu'il rit aussi en toi? »

— « Vous dites vrai, Tranquille, c'est une si belle fête! Écoutez donc comme tout chante. »

Et je l'arrêtai pour mieux entendre les oiseaux qui s'ébattaient dans les broussis.

— « C'est tout de même beau le printemps! fit-il en reprenant la marche, — ne te semble-t-il pas, Germaine, comme qui dirait sortir de terre, ainsi que le font nos graines, pour grandir et mûrir sous le soleil chaud plus tard? Et l'on se sent tout content d'exister et de voir devant soi la vie si belle! Toi qui n'es

pas sotte, Germaine, tu dois me comprendre?

— « Je vous comprends tout à fait, Tranquille.

— « Tu es donc heureuse?... heureuse surtout à présent?

— « Mais bien certainement que je suis heureuse, à présent comme toujours.

— « Comme toujours? pas plus? fit-il avec un air un peu contrarié, — allons, reprit-il, tu ne me comprends pas... Moi je suis plus heureux maintenant.

— « Mais, moi aussi, Tranquille, à cause du bonheur de Pélagie et de vous tous.

— « Tu n'en as donc point à toi toute seule, de bonheur?...

— « Oh! que si! j'en ai un bien grand! »

Et sans m'en apercevoir, je pressai ma poitrine comme pour l'y enfermer.

Une brise printanière agitait en ce moment les sapins du sentier. Je ralentis le pas pour l'écouter.

— « C'est vrai, dit Tranquille en riant doucement, — voilà le vent qui passe, il te parle sans

doute ?... Écoute... oh! écoute ce qu'il te dit! et que les parfums des séves t'apportent ses paroles. »

Et se penchant vers moi, tout bas :

— « Je t'aime, Germaine. »

Je crus que c'était mon rêve :

— « Je t'aime! » répétai-je, plus bas encore.

Un cri de joie et une forte pression sur mon bras me réveillèrent...

— « Mon Dieu! mais que dites-vous, que faites-vous, qu'avez-vous, Tranquille? »

Et sans comprendre encore entièrement, j'avais retiré mon bras.

— « Toi aussi, tu m'aimes, ma Germaine! quel bonheur!

— « Vraiment, je ne vous comprends, pas, Tranquille, — lui dis-je toute troublée, et devinant enfin la vérité...

— « Je te dis, Germaine, que je t'aime, que je n'aime que toi... et tu m'as répondu...

— « Seigneur Jésus! mais je ne vous ai pas dit cela...

— « A qui donc le disiez-vous, Germaine ?... »

Ne sachant que répondre :

— « A mon rêve... sans doute..., — m'échappa-t-il.

— « A l'ange noir? — fit-il avec une raillerie un peu amère.

— « Peut-être !... »

Et nous marchâmes séparés et silencieux.

Au bout de quelques minutes, Tranquille se rapprocha de moi.

— « Donne-moi ton bras, Germaine, me dit-il d'une voix triste, on ne saurait que penser de nous... D'ailleurs, je ne t'ai point voulu offenser en te disant mon amour, car je ne te le donne qu'en t'offrant mon nom, ma Germaine. »

Il était devenu tout humble et tremblant.

Je repris son bras.

— « Vous m'honorez bien trop, Tranquille, et je ne sais comment vous dire ma reconnaissance, comment vous remercier... Mais, vous me faites une grande peine, car je ne puis vous épouser.

— « Pourquoi, ma petite Germaine?... Oh! ne me dis point que tu ne veux pas... Je t'aime tant!... depuis si longtemps!... sans te l'avoir dit une fois!... j'ai tant souffert pour garder mon secret jusqu'à ce jour... Dis-moi que tu seras ma femme!... »

Il pressa ma main comme pour me supplier.

— « Vous n'y pensez pas, mon pauvre Tranquille, lui dis-je bien doucement, — moi votre pâtoure! vous, mon maître!

— « Je t'aime! — me répondit-il d'un ton pénétrant.

— « Hélas! il ne le faut point... Que diraient vos bons parents, quel chagrin vous leur feriez!

— « Ils consentiront à tout, j'en suis sûr, dit Tranquille. — Le bonheur de leurs enfants avant tout...

— « Mais, moi, Tranquille, je ne veux pas me marier, je ne me marierai jamais...

— « Quelle douleur tu me causes, Germaine! Mais laisse-moi espérer que ce n'est point ton

dernier mot... En tout cas, j'en parlerai dès demain à ma mère... elle saura peut-être lever tes scrupules.

— « Je vous répète, Tranquille, que jamais je ne me marierai... »

Nous étions arrivés à l'église, et je quittai le bras de Tranquille; il eut comme un gémissement. — Je le regardai. — Il était blanc comme la nappe d'autel... et quand il s'agenouilla près de sa sœur, il mit la tête dans ses mains.

Une ombre s'était étendue sur ma joie, et en même temps que je priais pour le bonheur de ma jeune maîtresse, je demandai aussi à Dieu qu'il ôtât du cœur de Tranquille l'amour qu'il avait pris pour moi.

Le soir on dansa. Il vint me prendre par la main, mais il n'était pas gai et ne me dit rien.

A la fin, il me conduisit dans un endroit écarté de la foule; dans ce moment les gens de la noce chantaient la ronde de l'*Orage* et disaient ce couplet:

Bonsoir, bonsoir, ma mère;
Ma sœür Anne, bonsoir;
J'amène ma bergère
Près de vous pour ce soir.

— « Près de vous pour *toujours!* Oh! le veux-tu, Germaine? — me dit Tranquille.

— « Ne me parlez plus ainsi, je vous en prie, mon maître! cela est impossible, » répliquai-je toute chagrine.

— « Écoute, me dit-il, — j'ai voulu te dire une fois encore, la dernière, que je désire t'épouser, que si tu ne veux pas m'aimer, je serai toujours malheureux, mais que je ne changerai jamais d'idée... Oh! Germaine, ma Germaine, aime-moi!... »

Et comme s'il priait, il joignit les mains.

Je m'en voulais de la peine que je lui faisais et je le regardai avec compassion.

— Pourquoi donc ne puis-je pas aimer ce beau et bon garçon? me demandai-je tout bas, — et mon cœur se révoltant, disait: Non.

— « Non! » répétai-je tout haut.

— « Pourquoi me détestes-tu, Germaine? me demanda-t-il tristement, — t'ai-je été déplaisant en quelque chose?

— « Oh! certes que non! mon maître, vous avez été toujours bien bon et bien honnête pour moi, et loin de vous détester, je vous aime, comme j'aime votre mère, votre père, votre sœur.

— « Eh bien?

— « Eh bien, je ne veux pas me marier, voilà tout!

— « Que tu es dure, Germaine! et que tu me fais de mal!... »

Son regard me fit tant souffrir que je me mis à pleurer.

— « Suis-je malheureuse de vous rendre malheureux! » — lui dis-je en essuyant mes larmes.

Il ne me dit plus rien, et l'œil fixe, il sembla écouter douloureusement ce couplet qu'on chantait :

Soupons, prends cette chaise.
Tu seras près de moi;
Ce flambeau de mélèze
Brûlera devant toi.
Goûte donc ce laitage.
Mais tu ne manges pas?
Tu te sens de l'orage,
Il a lassé tes pas!

— « Ah! qu'est l'orage du ciel auprès de celui qui est là!... » dit-il en portant la main à sa poitrine, d'où s'échappa un soupir violent.

Il se leva subitement.

— « Tranquille? Tranquille? » — appelaient les gens de la noce; il alla vers eux. — « Viens donc prendre ta place et chanter à ton tour, vilain endormi que tu es!... Et la bergère, où est-elle? — La voilà! la voilà! dit quelqu'un en m'apercevant. — Germaine, viens aussi, ma fille... mets-toi là... bien!... donne la main à Tranquille. »

Je pris sa main froide. Il se laissait faire comme un mort.

— « Voyons, notre jeune maître, chantez

donc ? à vous le dernier couplet, lui dit-on. »

Pour le mettre en voix une jeune fille commença :

> Eh bien ! voilà ta couche,
> Dors-y jusques au jour ;

— « Continuez, continuez donc, Tranquille, suivez au moins :

> Laisse-moi sur ta bouche
> Prendre un baiser d'amour.

— « Je ne puis chanter ! » dit-il, comme dans un cri, — et il sortit précipitamment.

La jeune fille acheva le couplet :

> Ne rougis pas, bergère,
> Ma mère et moi demain
> Nous irons chez ton père
> Lui demander ta main.

Et j'entendis la voix de maîtresse Guéret répéter seule ces derniers mots de la ronde :

> Nous irons chez ton père
> Lui demander ta main.

V

L'HOMME NOIR.

Plusieurs jours s'étaient passés. Le bonheur des nouveaux mariés remplissait la maison de gaîté, mais moi, je remarquais bien la tristesse de Tranquille et l'air plus songeur de sa mère.

Je me disais alors : « Est-il possible que ce dont Tranquille m'a parlé soit vrai ? Lui, m'épouser ! Je ne puis le croire ! Et pourtant il est trop honnête homme pour vouloir me tromper. D'ailleurs, il a du chagrin, on le voit. Pauvre garçon ! Mais ça passera vite ! se marier avec

moi! en voilà une idée! une folie! Mais moi-même ne suis-je pas folle aussi? »

Un mois s'était écoulé, et pendant ce temps j'avais toujours fui l'occasion de parler à Tranquille qui devenait de plus en plus triste.

« Mon Dieu, qu'est-ce donc qu'une démence comme cela? » me disais-je désolée.

Une après-dînée, la maîtresse vint aux champs où j'étais:

— « Germaine, me dit-elle gravement, j'ai à te parler de choses sérieuses. »

Le devinant, je me sentis trembler.

— « C'est à l'occasion de notre fils, — continua-t-elle, — il nous a parlé de ce qu'il t'avait dit. Tout d'abord cela a un peu contrarié le père qui avait pour lui d'autres vues... Mais je lui ai fait entendre que Tranquille ayant un grand attachement pour une fille sage, laborieuse, honnête et douce, il ne fallait pas le rendre malheureux pour quelques morceaux de terre en moins; que d'ailleurs, la fille qu'il a choisie étant d'une famille bien considérée,

quoique pauvre, et de sa personne plaisante et accorte, il n'y avait point lieu de se refuser aux désirs de Tranquille, et nous lui avons donné notre consentement. A présent, il faut le tien, Germaine, car tu le sais, c'est de toi qu'il s'agit. Tranquille croit que tu ne l'aimes pas, et il prend de ton caprice un grand chagrin, — mais moi, j'ai pensé, qu'en honnête fille, tu ne voulais pas lui montrer ton amitié, avant de savoir si nous l'approuvions; cela n'est-il pas vrai, Germaine? »

La sueur me montait au front, et n'osant répondre, je baissais la tête.

— « N'aie pas honte, ma fille, — ajouta doucement ma maîtresse, — et avoue que tu aimes notre Tranquille, c'est un bon garçon et un beau garçon, sans me flatter.

— « C'est vrai, répondis-je enfin, — le jeune maître est tout ce que vous dites, et la femme qu'il prendra sera bien heureuse, je le sais, mais...

— « Mais... mais quoi? — reprit un peu du-

rement maîtresse Guéret. — Toi? toi! Tu ne voudrais pas être cette femme?...

— « Ah! ma bonne maîtresse, quel honneur vous me faites de me l'offrir, et quelle ingrate fille je suis en vous faisant de la peine! Mais je ne puis l'être, cette femme!... Que je voudrais donc mourir, mon Dieu!... »

Et les larmes inondèrent mon visage.

Elle sembla stupéfaite, et d'un ton amer :

— « En vérité, tu es une étrange fille, dit-elle, — tu es aimée d'un des meilleurs et des plus gentils garçons du pays, qui veut faire de toi sa femme; son amour lui fait oublier qu'il est ton maître et que tu es sa servante; de notre côté, la tendresse que nous avons pour lui nous fait sacrifier des projets avantageux qui d'avance avaient fait notre joie, — pour consentir à son désir; moi-même je viens t'offrir la main de notre fils, une place dans notre famille... et tu refuses tout cela! Ce n'est pas possible! »

Debout devant moi, les bras croisés, elle m'écrasait de son regard.

— « Ma chère maîtresse, je ne veux pas me marier, je ne puis pas me marier... »

Et je sanglotais.

— « Pourquoi?... pourquoi?... » — dit-elle avec emportement.

Sa colère me fit peur. Je crus que j'allais tomber, et je m'appuyai à un arbre.

Elle regarda le ciel, puis un moment après, elle vint à moi, et me prenant bien doucement la main, me dit:

— « Ma Germaine, je t'ai effrayée, j'ai eu tort, mais je suis emportée, tu le sais, pardonne-moi!... Causons tranquillement. — Voyons, tu ne nous aimes donc plus, que tu ne veux pas vivre avec nous? Tu veux donc faire le malheur d'un homme qui t'aime plus que sa vie et qui te rendrait la plus heureuse des femmes? qui, outre son aisance, t'apporterait tous les bonheurs; car c'est bon, va, Germaine, d'être l'épouse bien-aimée d'un

honnête homme! On coule bien doucement sa vie au milieu de toutes les tendresses de la famille, et tu les aurais toutes, ma fille! Allons, je t'ai troublée tout à l'heure, tu ne savais ce que tu disais, et moi-même je t'ai mal comprise. »

Et elle mettait sa main qui tremblait sur mon front brûlant.

— « Donnez-moi du temps, chère maîtresse, lui dis-je, ébranlée par sa bonté. — Je suis si jeune! Je n'avais jamais songé à me marier... Cette pensée subitement présentée m'a fait peur... mais ne croyez pas que je sois une ingrate, oh! bien assurément non. Ah! que je vous aime, vous tous si bons pour moi!... que je vous remercie! mais...

— « Eh bien, ma fille, réfléchis, interrompit la fermière, — je te donne une semaine pour te préparer à accepter le bonheur qu'on t'offre, — elle me souriait, — et d'aujourd'hui en huit, tu viendras me dire : Je veux être votre fille. »

Elle partit, et quand elle fut détournée, il me sembla l'entendre dire avec un geste de colère :

— « Moi, prier ma servante!... Oh! Tranquille!... »

Une fois seule, j'eus une grande peine à ressaisir mes idées; enfin, je me raisonnai et me dis :

— Comment, Germaine, tu vas refuser toujours de faire le bonheur de cette chère famille, le tien, peut-être... et cela pour un rêve, pour un mensonge? Tu es donc vraiment une insensée?

Et sentant dans mon cœur une puissance qui me criait : « Non, non, ne te marie pas, » je crus que j'étais possédée du démon, et me jetant à genoux sur l'herbe : « Mon Dieu, mon Dieu! vous m'avez donc abandonnée? » répétai-je avec désespoir...

Nous étions alors au mercredi, et je passai ainsi dans le chagrin et les combats tous les jours, jusqu'au mardi suivant.

Je ne pouvais dormir ni manger, et sans le dire, je me sentis devenir malade et faible.

Arrivée à la veille de la réponse que je de-

vais faire, ne me trouvant pas assez de courage devant cette épreuve, je songeais à je ne sais quelles folies pour y échapper, quand ma maîtresse revenant du marché me dit :

— « Germaine, j'ai fait une commission pour Mme Maréchal, la maîtresse de l'auberge du Bornous. Je n'ai pas le temps d'aller la lui remettre : toi, vas-y de suite ; le chemin n'est pas long, et tu seras revenue avant la nuit. »

Je pris la commission et partis.

Au moment où j'arrivais au Bornous, un train de chemin de fer était arrêté à la station, et je dus attendre, appuyée à la palissade, que la barrière fut ouverte. Très-fatiguée d'esprit et de corps, je regardais nonchalamment la ronflante machine et les hommes qui la conduisaient. Un d'eux sauta à terre, cria : « A demain ! » et le sifflet aigu retentit à mes oreilles ; — la barrière s'ouvrit, l'homme qui avait sauté à terre passa en me frôlant.... Ah ! madame !... c'était l'homme noir de mon rêve... je l'avais reconnu !

Je jetai un cri, et ne sentis plus qu'une chose :

c'est que je mourais, et que lui, Lui, me prenait dans ses bras et m'emportait.

Peu après sans doute, je me trouvai sur un des lits de l'auberge, Mme Maréchal frottait mon front avec du vinaigre, et lui, l'homme noir, me tenait la main... Je crus m'évanouir encore...

— « Je rêve? demandai-je.

— « Pauvre enfant! dit l'homme noir,—quelle frayeur a-t-elle eue! J'ai cru l'avoir fait tomber en passant, mais c'est plutôt le bruit de la machine ou du sifflet qui l'aura ainsi saisie. »

Et ses grands yeux doux que je reconnaissais ne me quittaient pas... c'était bien aussi sa voix...

— « C'est donc vous? lui dis-je en souriant.

— « Quelle demande! fit-il,—est-ce que vous me connaissez?

— « Si je vous connais!... ah!... »

Je parlais comme dans un rêve, mais je me souviens bien de tout.

— « La frayeur qu'elle a éprouvée la fait divaguer, — dit l'homme noir à Mme Maréchal.

— « C'est un peu de délire nerveux, répondit-elle.

— « Vous ne me reconnaissez donc pas? » dis-je en le regardant avec chagrin.

La maîtresse de l'auberge lui fit un signe qu'il comprit.

— « Si, mon enfant, je vous reconnais;... mais où m'avez-vous vu?

— « La nuit du premier mars; ah! moi, je ne l'ai pas oublié! et vous ne m'avez pas quittée depuis... »

Et je sentais je ne sais quoi de doux déborder de mon cœur...

L'homme noir jeta un regard extraordinaire à l'hôtesse, celle-ci secoua la tête.

— « Non, dit-elle, — c'est la plus honnête fille du pays; mais elle tient de son père qui était sujet à des délires pour la moindre impression.

— « Pauvre petite! Elle me prend peut-être pour un autre?

— « Oh! non, c'est bien toi!... toi qui es là!... »

Et je pressai mon cœur.

— « Quelle étrange chose! » dit l'homme noir en se levant subitement.

Ce mouvement fit cesser mon rêve, et je me souvins...

Voyant près de moi mon petit panier, je sautai vivement au bas du lit, je dis à l'hôtesse:

— « Tenez, madame Maréchal, voilà une commission que j'avais à vous faire de la part de maîtresse Guéret. Maintenant je m'en retourne, le soleil est déjà bas; merci de tous vos soins, et vous aussi, monsieur, » dis-je à l'homme noir sans le regarder.

Et j'allais me remettre en route quand je sentis mes jambes chanceler.

— « Tu ne t'en iras pas seule, Germaine, me dit l'hôtesse, — tu es trop faible, je vais t'accompagner, attends que j'avertisse ma fille?

— « Ursule! cria-t-elle. — Je sors pour une demi-heure, l'ouvrage d'en bas est fait; le souper de M. André est prêt, tu le lui serviras. Je pars. »

Et nous nous mîmes en route.

C'était une brave femme que Mme Maréchal, mais elle passait pour être esclave de sa fille.

Je n'avais encore guère la tête à moi, et je ne parlais pas, je pensais seulement :

« Je ne me marierai pas ; je m'en irai de chez mes chers maîtres. » Et cette idée me serrait le cœur.

— « Germaine ? me dit tout à coup Mme Maréchal en manière de plaisanterie, — où as-tu donc connu ce monsieur qui t'a rapportée dans ses bras évanouie, tu lui as dit que tu le reconnaissais ?

— « J'étais en délire, sans doute, lui répondis-je toute honteuse.

— « Je m'en suis bien doutée, fit-elle, car je suis sûre que tu ne sais seulement pas quel est cet homme ?

— « Non !

— « Eh bien ! c'est un chauffeur du chemin de fer qui prend sa pension ici depuis tantôt deux mois. Un bien brave jeune homme, c'est-à-dire un veuf, à ce que j'ai su entre les branches ;

car il a bien au moins trente ans, M. André.

— « Monsieur André! répétai-je tout bas.

— « Sais-tu, continua-t-elle, — qu'il semblait tout étonné de ce que tu lui disais... Ah vrai! c'était drôle tout de même, de voir avec quelle expression tu lui assurais que tu l'avais vu je ne sais plus quelle nuit!... Pauvre innocente! tu avais quasiment l'air de... de...

— « De quoi, mon Dieu! avais-je l'air?

— « Eh! de l'aimer, pardi!... »

Une bouffée de sang me brûla le visage.

— « Et lui... mais j'ai tort de dire ça à une enfant comme toi..., continua-t-elle.

— « Dites, dites... et lui?... — Il me sembla que ma vie s'arrêtait.

— « Est-ce curieux, ces jeunesses d'aujourd'hui! Eh bien! lui, il semblait avoir tant de compassion de toi que je me demandais si c'était bien la pitié qui rendait si doux ses yeux? »

Je me tenais à peine, et je m'arrêtai pour respirer; elle me regarda.

— « Comme tu es pâle, Germaine! Mais assez

de sornettes comme ça! Je fais des contes en l'air pour t'amuser, et voilà que tu les prends au sérieux! Tu as donc l'amour en tête, toi, une si brave fille?

— « Ah! madame Maréchal, est-ce que vous allez avoir de mauvaises idées sur moi? — lui demandai-je suffoquant de honte.

— « Oh! bien sûr que non, ma petite fille! Seulement tu as peut-être fait comme Ursule: elle s'est amusée à lire des contes de fées et, dans tous les voyageurs qui passent, elle ne voit plus que des princes déguisés; je ne serais même point surprise qu'elle en découvrît un sous la peau noire du beau chauffeur!

— « Cela ne serait guère fin!... Pour moi je n'ai point lu de contes de fées, et je ne pense pas aux princes, je vous assure, madame Maréchal!

— « Non, fit-elle en riant, toi, tu penses à l'homme noir!

— « Je vous en prie, oubliez tout ce que j'ai dit comme en rêvant, et ne parlons

plus de tout cela, jamais,..... voulez-vous?

— « Tu as plus de raison que moi, ma petite! J'aime trop à jaser quelquefois... Toi, te voilà redevenue la sage Germaine, comme devant!... Ce que c'est que la frayeur et le saisissement!... »

Nous étions arrivées à la ferme.

— « Voilà votre pâtoure que je vous ramène, dit l'hôtesse à maîtresse Guéret. — Elle a eu une peur qui l'a fait tomber en faiblesse, et je n'ai pas voulu la laisser revenir seule.

— « Qu'a-t-elle donc vu?

— « Elle arrivait chez nous quand le train du chemin de fer s'arrêtait. Elle vit descendre un chauffeur qui la heurta un peu en passant, en même temps que le sifflet aigu la saisissait, et comme elle n'avait jamais entendu cela et que, d'autre part, elle ne savait ce que c'était que cet homme tout noir qui passait, elle est tombée évanouie... et voyez l'effet que ça lui fait encore, elle devient blanche, rien qu'au souvenir. »

Les deux femmes rirent de moi.

— « Ma Germaine, dit ma maîtresse, — viens avec moi au fournil chercher une miche de pain et le fromage, afin que Mme Maréchal et toi, vous mangiez un peu. »

Je suivis ma maîtresse.

— Hélas! quel chagrin je lui ferai demain! — pensai-je, et malgré moi les larmes roulaient sur mes joues.

— « Que tu as l'air triste, ma fille! me dit-elle, — demain, demain seras-tu plus gaie?

— « Oh! ma maîtresse! ma bonne maîtresse! dis-je en sanglotant.

— « Tu as jusqu'à demain! répondit-elle durement, — je te défends de rien dire aujourd'hui.

— « Ce sera demain la même chose, » — dis-je presque bas.

Maîtresse Guéret jeta avec emportement une bouteille qu'elle tenait à la main.

— « Cette fille est une folle et une ingrate!

Allez devant! » — fit-elle, en me poussant brusquement.

Revenue près de Mme Maréchal, ma maîtresse ne put entièrement se contenir. Elle était bonne au fond, mais violente comme un vent de tempête.

Elle jetait sur moi des regards terribles.

Ayant fait asseoir à table Mme Maréchal, et me voyant écartée;

— « Toi, mange aussi, bergère! fit-elle avec colère.

— « Qu'avez-vous donc contre la petite, maîtresse Guéret? Vous, si bonne d'habitude avec vos gens!

— « C'est une folle et une ingrate! — répéta la fermière, ayant peine à retenir l'explosion de sa fureur.

— « Elle vous a donc répondu?

— « C'est une insensée et un mauvais cœur... Je ne puis en dire d'autres... Elle partira demain... »

Je m'étais réfugiée dans un coin et je pleurais en me disant :

-'Hélas! c'est vrai, la maîtresse a raison, je suis folle!... mais pour un mauvais cœur, je n'en suis pas un; car je les aime tous plus que moi-même.

— « Si tu es coupable de fautes à l'égard de ta maîtresse, me dit Mme Maréchal, — cela est bien mal, Germaine, et je ne t'en croyais pas capable!... de si braves gens! »

La première colère de ma maîtresse un peu dissipée, elle dit avec plus de calme à Mme Maréchal :

— « Non, Germaine n'a point fait de faute, c'est une difficulté que nous avons eue ensemble, voilà tout! D'ailleurs elle est trop grande à présent pour rester pâtoure, il faut qu'elle se place.

— « J'aurais bien besoin d'une servante, répondit l'hôtesse, car je veux avoir des pensionnaires à présent et je cherche une bonne fille; mais la voir partir de chez vous comme

ça, ne m'engage point à la prendre. D'ailleurs, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, j'ai... remarqué que... son esprit se dérangeait, et je craindrais, maîtresse Guéret, d'après votre grand mécontentement, qu'elle ne se dérangeât autrement encore...

— « Je suis très-fâchée de vous avoir donné cela à penser d'elle, reprit vivement ma bonne maîtresse, — c'est une des plus braves et des plus honnêtes filles qui soient sur terre, et vous aurez en elle la meilleure servante du monde, fiez-vous-en à moi! Ce que nous avons eu ensemble ne regarde ni sa conduite, ni son caractère; voilà : j'ai voulu l'établir avantageusement, et l'enfant s'y refuse, c'est une sotte! mais c'est tout!

— « S'il n'y a que cela, chacun a son idée, dit Mme Maréchal. — Ah! elle ne veut pas se marier, la petite! fit-elle en songeant, — il est vrai qu'elle est bien jeune!... dix-huit ans?... c'est trop tôt!

— « Si vous voulez m'en croire, reprit ma

maîtresse, vous allez l'emmener avec vous, ne manquez pas l'occasion; soyez-lui bonne, pas trop regardante, l'enfant aide sa mère... »

L'aubergiste réfléchit un moment :

— « Il faut que j'aie diantrement confiance en vous, maîtresse Guéret, pour prendre de suite cette petite dans les circonstances présentes... mais je vous crois... Allons, Germaine, ça te va-t-il d'être ma servante?

— « Il faudrait que cela aussi ne lui allât point! dit ma maîtresse, avec une sourde irritation. — Voyons, tout de même, ça te convient-il?

— « Je vous obéirai, ma chère maîtresse, — lui dis-je en allant me mettre à genoux devant elle; — mais que je n'emporte pas la pensée de votre colère... pardonnez-moi.

— « Relève-toi, me dit-elle avec émotion en me tendant la main, — va faire ton paquet, car la nuit est venue. »

Il ne fut pas long à faire, mon petit paquet! Quel chagrin m'étreignait en pliant mes vête-

ments ! Quitter cette chère maîtresse ! Cette vie si douce ! Eux tous que j'aimais tant !

Et pourtant quel ciel sous ces larmes ! Le voir tous les jours ! le servir, lui !... Dieu le voulait donc ?

— « Ton paquet est bien petit ! » me dit maîtresse Guéret, quand elle me vit revenir.

Elle l'ouvrit.

— « Tu as d'autres hardes que cela, ajouta-t-elle, pourquoi ne les as-tu pas prises ?

— « J'ai laissé les neuves, puisque je pars, lui dis-je tout bas, — je n'ai pris que mon nécessaire...

— « Tout est à toi, » reprit-elle vivement, et elle-même alla rechercher ce que j'avais laissé.

Puis en me mettant dans la main un morceau de linge noué :

— « Voilà tes gages, dit-elle.

— « Vous ne me devez rien, chère maîtresse ! lui dis-je, la gorge serrée... c'est bien moi qui vous dois !... »

Elle mit cela dans ma poche.

Au moment de partir, n'osant m'approcher d'elle :

— « Adieu maîtresse! adieu! — lui dis-je, en baissant la voix et aveuglée par les pleurs, — je ne vous oublierai jamais! »

Madame Maréchal était déjà partie.

— « Moi, j'espère qu'on t'oubliera vite! me dit à l'oreille maîtresse Guéret, — on ne regrette pas longtemps une ingrate... D'ailleurs, Dieu fait bien ce qu'il fait! » ajouta-t-elle presque gaiement, comme si un autre espoir lui était revenu.

Puis d'un ton adouci : — « Adieu, Germaine! »

Et elle posa sa main sur mon épaule.

Je rejoignis vite madame Maréchal. Une voix nous rappela, c'était celle de maîtresse Guéret.

— « Ne passez pas par la Guenardière, dit-elle à l'hôtesse, les hommes y sont, et ça leur paraîtrait étrange de voir la petite s'en

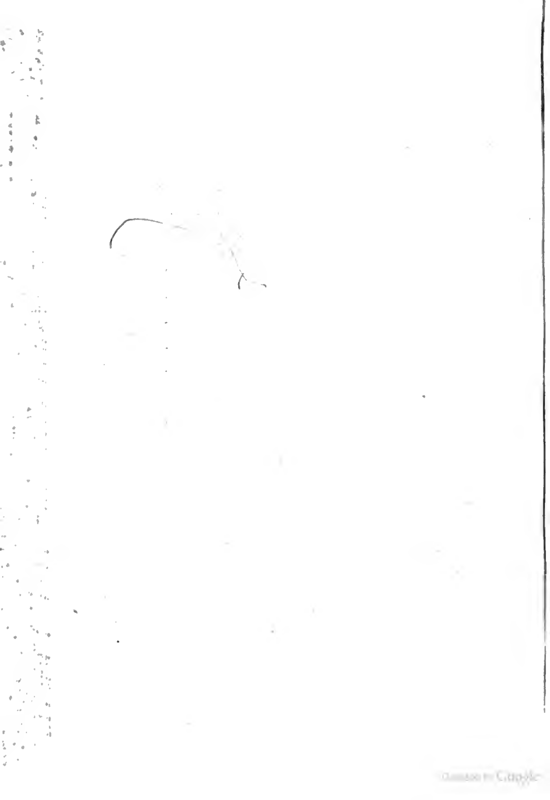
retourner avec vous, sans savoir pourquoi. »

— Pauvre mère, me dis-je tout bas, c'est son fils qui travaille là-bas!... et il m'aurait vue partir...

La nuit était déjà sombre, la lune seule éclairait par place. Je me détournai une fois encore pour regarder la toiture de chaume de l'étable où tant d'années j'avais dormi heureuse. J'entendis longtemps les bêlements toujours affaiblis de mes petits agneaux, les joyeux jappements de mon fidèle Rabot, saluant le retour de ses maîtres, l'appel prolongé de François le laboureur, hêlant son compagnon pour le souper.

Puis, plus rien, que le bruit des sabots de ma nouvelle maîtresse, frappant sur les cailloux et heurtant la terre sèche.

De la vie passée il ne me restait plus rien.



VI

LA BRANCHE DE THYM.

— « Voilà une petite servante que je t'amène, Ursule, » — dit en arrivant Mme Maréchal à sa fille.

Ursule me jeta un mauvais regard en m'examinant des pieds à la tête.

— « C'est une enfant! fit-elle d'un ton de mauvaise humeur, — elle est petite, pas forte, et ne nous aidera guère à l'ouvrage. Mais qui vous a donc pris, ma mère, sans nous être concertées là-dessus, de ramener si subitement une servante? Et qui vous l'a procurée?

— « C'est maîtresse Guéret, qui ne pouvant

plus garder une bergère de cet âge (car elle a dix-huit ans sonnés), me l'a donnée de confiance. »

J'étais debout, ne sachant que faire, hors examiner Ursule. C'était une fille déjà vieille, vingt-huit ans, je crois, à l'air dur et déplaisant. Elle avait, dit-on, été belle autrefois, mais au retour d'un voyage de plusieurs mois, elle était rentrée changée à faire peur, autant de caractère que de visage; ses yeux, gris et pâles comme une faïence, vous glaçaient de froid ou de crainte; et sa physionomie aux grands traits coupants et secs, ressemblait à une campagne desséchée, pierreuse et brûlée du soleil, dont l'aspect seul vous désole ou vous repousse.

Sa mère l'aimait extrêmement, racontait-on également, et était si aveugle à son égard, qu'elle ne s'était jamais aperçue d'aucun de ses défauts.

— « Il y a du monde dans la salle, dit Ursule, — qu'elle aille servir les voyageurs !

— « Laisse-la reposer, ma fille, dit la bonne hôtesse, — elle est fatiguée de ses routes d'aujourd'hui. »

Elle me fit asseoir en me donnant à souper, et s'en fut. Que ce pain me parut amer, mon Dieu !... Et je me rappelai la ferme du Colombier où on me le donnait avec le cœur.

Je ne pouvais manger, tant le chagrin m'étouffait ! Sur la table était une chandelle qui n'éclairait qu'une partie de la pièce.

— « Eh bien, mon enfant, êtes-vous bien remise de votre frayeur de tantôt ? » — dit doucement une voix que je reconnus...

J'eus un si grand saisissement que je ne pus répondre...

— « Vous la connaissez donc, monsieur André ? » — fit Ursule vivement en se détournant vers le coin de la cheminée, où dans l'ombre je vis assis l'homme noir.

— « Mais oui, dit-il, c'est moi qui ai reçu cette pauvre jeune fille, lorsqu'elle est tombée de peur au départ du dernier train, et qui l'ai

portée à votre mère à qui elle venait faire une commission.

— « Quelle sotte ! c'était donc elle ? — s'exclama Ursule d'un air méprisant.

— « Pourquoi injuriez-vous cette enfant ? » dit-il à Ursule avec sévérité, — et il se tut.

Je frissonnais de tous mes membres sous le coup d'œil méchant d'Ursule qui disait je ne sais quelles paroles entre ses dents.

— « Vous devez être brisée de fatigue, après cette secousse ? — me demanda-t-il encore de son ton si doux.

— « Vous êtes bien honnête, monsieur, cela va bien à présent.

— « Mais, vous pleuriez tout à l'hèure ?

— « C'est que je viens de quitter mes bons maitres, Mme Maréchal m'ayant louée pour être sa servante.

— « Pauvre enfant ! » fit-il en soupirant.

Je le regardai ; il avait les yeux attachés sur moi avec tant de pitié, que j'en fus toute troublée...

— « Cette petite paraît craintive et très-douce, il ne faudrait pas la brusquer, mademoiselle Ursule.

— « Comme vous vous intéressez à cette bergère! — fit-elle en ricanant.

— « Pourquoi non, mademoiselle? Ce qui est bon et malheureux nous attire toujours, » lui dit-il sèchement.

Il se leva, prit son flambeau qu'il alluma.

— « Bonsoir, mademoiselle Ursule, fit-il en s'en allant. — Et vous, mon enfant, quel est votre nom?

— « Germaine, dis-je bien bas.

— « Bonsoir, Germaine! » ajouta-t-il, — et il sortit.

Germaine! mon nom est beau... Je ne l'avais jamais remarqué... Germaine! et je le répétais en moi-même comme il l'avait prononcé.

Mme Maréchal me conduisit dans un cabinet noir, sans autre ouverture que la porte; il y avait là un lit de sangle défoncé.

— « C'est ici que tu vas coucher cette nuit,

Germaine, mais demain je te trouverai un autre gîte. »

Oh! ma bergerie, que je te regrettai!

Enfin le bon Dieu me donna du courage... et puis je voyais en moi comme une grande clarté qui éclairait tout...

Le lendemain, à peine faisait-il jour que Mme Maréchal vint me prendre pour me mettre en possession d'une petite chambre située dans une vieille masure un peu écartée de la maison principale; elle était bien délabrée et couverte de lierre: ce qui me fit songer aux nids des oiseaux.

— « Comme ce n'est pas sûr pour une jeune fille seule, d'être si éloignée de tous, me dit l'hôtesse, voilà une clef avec laquelle tu t'enfermeras chaque soir, et en voilà une pareille qui ne quittera pas l'armoire toujours fermée d'Ursule, de cette façon tu seras en sûreté. »

Et elle me fit remarquer cette double clef où était attachée une petite ficelle rouge.

Quand elle fut partie, j'examinai mon do-

maine. Que je fus contente d'apercevoir, cachée sous les feuilles, une petite fenêtre regardant les bois ! J'y fis un peu de place pour le soleil, pour l'air, pour que la lune pût venir me trouver la nuit. Non, jamais dans mes rêves je n'avais vu si gentil réduit. Je l'ornai de mon mieux en y mettant une petite croix de bois que j'avais faite avec des branches.

— Voilà mon père du ciel! me dis-je. Mais mon autre père?...

Depuis le jour de mon départ de chez nous, j'avais toujours porté sur moi un cordon noir qui s'était arraché de son tricot, quand mon pauvre père s'était soulevé pour me prendre la tête et me dire adieu...

Je pris ce pauvre souvenir, j'en liai les traverses de ma croix, et je baisai le tout avec amour.

— C'est là tout ce que j'aime, pensai-je. Oh! non, pas encore!... et mes chers maîtres?

Le petit morceau de linge enveloppant en-

core l'argent, était là sur une chaise; je le déliai et le suspendis à mon crucifix, comme l'on fait dans les églises pendant la semaine sainte.

— Est-ce là tout ce que j'aime cette fois?

Je sentis un sourire m'arriver; mais, pressant mon cœur, je me dis :

— Toi, c'est là où tu dois te cacher!

Et devant le bon Dieu, devant mon père, devant le ciel, je me mis à sauter de joie.

Comment donc avec tant de peine avais-je tant de bonheur? Ma maîtresse m'avait donné une heure pour arranger mon petit ménage. Que tout était donc gentil là dedans! Une toute petite couchette de bois bien blanc, une table pareille, deux chaises de grosse paille verte encore et qui sentait bon (mais pourquoi deux?), et dans le fond un noir bahut qui avait de drôles et laides figures, où j'avais mis mes hardes. Il n'y avait là que ceci de vilain. Je m'assis dessus pour regarder tout, et ne point le voir, lui.

Le soleil montait tout rose au-dessus des bois et venait à travers le feuillage du lierre agité par le vent du matin, danser sur les pavés rouges, sur la muraille grise et jusque sur mon lit auquel il faisait une courte-pointe brodée de taches d'or. Ma croix de bois en était toute brillante et ressemblait à celles que dans les belles images on représente entourées d'un rayon de feu.

Croyez-vous, madame, que je me figurais être dans un palais ou dans le ciel même!... Enfin, on le trouve sans doute partout quand lui-même est dans notre cœur?

L'heure s'avançait, il fallait s'habiller: je dénouai mes cheveux pour les arranger; ils étaient si longs que je ne savais comment les faire tenir, et si lourds que j'eusse voulu ne jamais les lier; aussi les laissai-je un moment me couvrir tout entière, et encore une fois, j'allai à ma fenêtre regarder la campagne. Pour mieux la voir, j'écartai les racines du lierre qui pendaient du toit en balançant leurs feuilles;

mais je me retirai promptement et toute rouge. Monsieur André se promenait là devant, et il me sembla qu'il souriait!... Ce ne fut donc plus qu'à travers mon rideau de verdure que je glissai mon regard sur les prés, les sentiers des bois et le ciel qui n'avait pas un nuage, et je m'écriai toute charmée :

— Est-il beau ce pays!

J'apercevais toujours monsieur André, avec ses habits noirs; quand il se retournait, j'entrevoyais son visage brun comme le soir, sa barbe touffue et sombre, et je me disais :

— C'est drôle, tout de même! pour une jeune et gentille fille, bien blanche et bien vermeille, d'aimer un homme si noir que ça! si vieux, et de l'aimer, pourquoi? car il ne se marierait pas avec une pauvre servante, lui si au-dessus de moi! Et cependant j'ai refusé pour lui un jeune et beau garçon bien frais, dont le visage est net et coloré comme une pomme d'api en septembre. J'ai fait son malheur, celui de mes bons maîtres, et qui sait, peut-être

le mien?... Ah! il faut qu'on m'ait jeté un sort! Voilà sans doute pourquoi ses yeux, à lui, si noirs et si doux, me donnent frayeur et joie?... Pourquoi ils me suivent toujours et pourquoi je ne puis aimer qu'eux?...

Enfin, je descendis.

— « Tu viens bien tard, petite fille! — me dit Ursule quand je lui souhaitai le bonjour, ainsi qu'à sa mère.

— « Non, ma fille, dit celle-ci, je lui avais donné une heure, elle ne l'a pas dépassée.

— « Ma mère, vous gâtez toutes vos servantes! reprit sa fille avec aigreur.

— « Ne gronde pas, Ursule, fit humblement madame Maréchal. — Maintenant Germaine descendra plus tôt. Il fallait bien qu'elle arrangeât son ménage. — Et s'adressant à moi :

— « Ecoute, voilà ton ouvrage : Tu feras les chambres des pensionnaires et des voyageurs, tu les serviras, et le reste du temps tu nous aideras à n'importe quelles choses. »

Chaque jour, je m'acquittai donc le mieux

que je pus de ma tâche, mais Ursule n'était jamais contente; quand sa mère n'était pas là, elle me donnait à faire des travaux au-dessus de mes forces, me brusquant toujours et m'injuriant fréquemment, mais jamais devant monsieur André! Malheureusement il s'absentait souvent pour son service, et lorsqu'il revenait, il était si las qu'il mangeait sans adresser la parole à personne. Un « merci » seulement, au moindre service que je lui rendais, c'était là ma seule joie!

Toujours sérieux et triste, il semblait même ne pas s'apercevoir des agaceries d'Ursule, que son indifférence irritait jusqu'à la rage.

A moi non plus, il ne parlait que peu, mais souvent il me suivait de ses grands yeux pensifs et s'y oubliait quelquefois tellement, que je me sentais trembler et pâlir sous ce regard... alors il détournait la tête.

Un soir, on l'attendait pour souper, il ne paraissait pas :

— « Il faut pourtant me servir de suite, » dit

un commis-voyageur, qui venait d'arriver et d'entrer dans la salle.

Il n'y avait pas encore de lumière.

— « Je vais vous en aller chercher, » lui dis-je.

Mais il m'arrêta au passage, dans une embrasure de fenêtre; je jetai un cri en voulant me sauver.

Au même instant la porte s'ouvrit avec violence, et un soufflet retentit sur la joue du voyageur.

— « Vous êtes un lâche! » — dit une voix terrible que je reconnus...

Et au jour tombant, je vis monsieur André, un bras encore levé, et de l'autre m'approchant de lui.

— « De quel droit vous mêlez-vous de mes affaires avec cette petite fille? » dit le voyageur d'un ton injurieux.

— « Du droit de tout honnête homme qui voit insulter une femme, et n'importe celle que vous attaqueriez devant moi, je la défendrais! A plus forte raison une enfant innocente et sans pro-

tection!... Dites un mot à celle-ci, et c'est moi qui vous répondrai, monsieur. »

— Ah! madame, je me souviendrai éternellement de ces paroles, interrompit Germaine, — de cette voix imposante qui tremblait de colère, de l'éclat de ses yeux qui jetaient des flammes!

L'autre n'osa répliquer, et s'en fut.

— « Comment vous remercierais-je, monsieur André? — dis-je à mon défenseur en portant sa main à mes lèvres.

— « Pauvre Germaine! me répondit-il d'un ton redevenu doux, — que vous avez eu peur!... Vous en frissonnez encore... »

Il pressa ma main de ses deux mains.

— « Rassurez-vous, vous n'aurez rien à craindre tant que je serai là... »

Et il s'en alla quand Ursule arriva, portant une chandelle. Elle était rouge de fureur.

— « En vérité! s'écria-t-elle, c'est bien la peine de prendre aussi chaudement la défense de cette petite hypocrite!... Si le jeu ne lui

eût pas convenu, on ne l'aurait pas attaquée, sans doute?... Ah oui! une innocente enfant! qui cherche à attirer tous les regards! »

J'étais saisie, mais si indignée que je lui répondis comme jamais je n'avais parlé :

— « Ce que vous dites-là est bien mal, mademoiselle Ursule! Je ne saurais répondre des injures à vos injures, mais du fond de moi-même, je vous crie que vous avez menti! »

Ma conscience se révoltait si fort que je sentais ma voix vibrer comme une cloche à toute volée, et des éclairs jaillir de mes yeux.

Ursule me regarda stupéfaite.

— « Mademoiselle, dit monsieur André, qui jusque-là avait gardé le silence, si je n'eusse voulu que la voix indignée de la vérité parlât par la bouche de cette enfant, je n'aurais point attendu la fin de vos outrages pour vous dire que votre conduite envers elle est affreuse! Vous savez combien est pure cette pauvre fille, et vous la flétrissez!... Vous savez qu'elle est malheureuse et vous l'accablez! Cela n'est

ni d'une femme de cœur ni même d'une honnête femme, mademoiselle Ursule!... »

Et il la regardait d'un air qui était pire que le soufflet donné tout à l'heure à l'homme.

— « Il n'est pas difficile, allez, monsieur André! reprit Ursule redoublant de fureur, — de savoir pourquoi vous prenez un parti si chaud pour ma servante! — Elle ricanait.

— « Ne dites pas un mot de plus! » — interrompit sourdement M. André en lui prenant le bras, et la regardant comme s'il eût voulu l'écraser.

Il y eut un moment de silence... Moi, je tremblais de tous mes membres... Elle, baissa la tête et se mit à pleurer.

— « Pardon, monsieur André, reprit-elle d'un ton saccadé, je n'avais pas l'intention de vous offenser, croyez-moi... C'est le voyageur qui m'a rapporté votre... et... je... n'ai pu apprendre cela avec calme... Je suis vive... point indifférente... Je ne sais ce que je dis... pardonnez-moi...

— « Ce n'est pas à moi, mais à Germaine, que vous devez demander cela, mademoiselle. »

Elle me fit un geste d'orgueil.

— « Je m'arrangerai avec la petite, reprit-elle, en me jetant un coup d'œil fauve, — maintenant tout est fini, n'est-ce pas, monsieur André?

— « Je l'espère! » répondit-il froidement, — et il s'éloigna.

Après cette scène qui m'avait secouée, comme une herbe est secouée par le vent d'orage, — je ne sais comment je fis mon service, mais le soir, quand je montai à ma chambre, je pleurai de joie... oui, de joie! madame... quand je dis que j'étais folle dans ce temps-là!

Le lendemain était le 28 mai, et le jour anniversaire de la naissance d'Ursule. Sa mère avait fait un festin pour que tout le monde célébrât les vingt-neuf années de sa fille; et chacun lui apporta son bouquet.

M. André, lui-même, lui présenta un gros paquet de pivoines. Je ne sais pourquoi ces fleurs ont l'air d'orgueilleuses, mais Ursule les trouva belles et fut de bonne humeur.

M. André ne m'avait ni parlé, ni regardée tout ce jour, et comme un nuage s'était mis sur ma joie de la veille.

Presque au moment de se retirer pour aller se coucher, et tandis que, seule dans un coin, je pensais tristement, M. André dit tout à coup :

— « Aujourd'hui, 28 mai, c'est la saint Germain?

— « Oui, même que c'est la grande foire de Saint-Germain-les-Bois, où je suis allé acheter une paire de bœufs, » — dit un bouvier qui venait de s'arrêter pour souper à l'auberge.

— « Et vous, Germaine, savez-vous que c'est votre fête? — me demanda doucement M. André.

— « Je le sais, monsieur, — lui répondis-

je, un peu honteuse qu'on parlât de ma fête à moi!

— « Ce jour-là, chez vous, mon enfant, y pensait-on? —continua-t-il.

— « Oui, monsieur, mon père me donnait souvent un bouquet d'églantines, dont il avait eu soin d'ôter les épines... Pauvre père!.. »

Ce souvenir me mouilla les yeux.

— « Vous lui aurez bien manqué cette année?

— « Hélas, monsieur, il est mort!.. »

Ma voix pouvait à peine répondre.

— « Pauvre enfant!.. mais vous avez votre mère?.. et elle aura pensé à vous aujourd'hui?..

— « Ma mère!.. oui, monsieur, je l'ai encore... mais je n'ai plus personne qui pense à moi et qui m'aime sur la terre. » — J'eus regret bien vite d'avoir laissé échapper cette plainte, à laquelle M. André ne répondit pas.

Il sortit presque aussitôt, et un moment après il était revenu.

Il vint alors près de moi, et me présenta un petit rameau odorant, — c'était du thym fleuri.

— « Germaine, me dit-il, voilà tout ce que j'ai pu trouver dans le jardin à la clarté des étoiles : c'est une pauvre fleur, mais en ce jour elle vous parlera de votre père, et vous dira surtout que quelqu'un encore sur la terre vous aime et pense à vous. »

Le cœur me battait trop fort pour trouver un remercîment ou un mot, mais je ne pus empêcher une larme de tomber sur la main de M. André, qui tenait encore la petite branche.

— « Pauvre abandonnée ! » — fit-il d'un air attendri, et il alla se rasseoir.

Chacun s'était tu; quand il parlait, il était si respecté qu'on ne trouvait rien à redire à ses paroles.

— « Monsieur André, vous êtes un bon cœur ! dit Mme Maréchal, — vous avez bien fait de penser à la petite, elle n'est quasi point assez heureuse pour...

— « Oh si, mon Dieu, je suis heureuse! » dis-je dans un cri de joie.

Ursule se leva brusquement en jetant sa chaise à terre.

— « N'allons-nous pas nous coucher ce soir? demanda-t-elle. — En vérité on la gâte, cette bergère! Allons, apporte-moi mon bouquet... Bien! En voilà un au moins qui mérite un beau vase! reprit-elle comme consolée dans son orgueil. — Ma mère, veux-tu atteindre la grande urne dorée que tu as gagnée à la loterie dernière? »

Et lorsque triomphante, elle arrangeait sa gerbe écarlate, elle se retourna, et avec un rire moqueur, me présentant un verre fêlé.

— « Petite, voilà pour ton bouquet à toi. »

Et elle emporta en chantant ses larges fleurs s'étalant toutes fières sur l'or du grand vase.

— « Fleurs sans parfums et femme sans cœur... » murmura M. André, que j'entendis seule.

— « Bonsoir, Germaine, me dit-il avec une sorte d'émotion! » — Puis, se penchant un peu vers ma main qui pressait le petit rameau odorant, il le respira une seconde... et s'enfuit subitement comme s'il eût regretté de l'avoir fait.

. . . .

Maintenant, comprenez-vous, madame, interrompit Germaine en s'adressant à moi, pourquoi j'aime la fleur de thym? »

Je lui fis un signe ému.

Elle garda un moment le silence, puis se parlant comme à elle-même :

— « Que c'est beau, l'amour!... »

Ses grands yeux noirs illuminés avaient une incomparable beauté et regardaient avec des lueurs veloutées, dans je ne sais quel lointain.

Elle était transfigurée.

— Que c'est beau!... répétai-je en rêvant.

VII

PERSÉCUTION.

Quelques jours après, un voyageur s'arrêta à l'hôtellerie et y demanda une chambre pour plusieurs semaines, voulant, dit-il, dessiner notre pays.

En effet, il partait le matin muni de toute espèce d'ustensiles et revenait le soir : c'était un peintre.

Un matin, pendant que je lui servais son déjeuner, il dit à madame Maréchal :

— « Si vous voulez me laisser faire le portrait de cette petite, je ferai le vôtre pardessus le marché?

— « Puisque vous voulez faire un portrait, répondit-elle, — faites celui d'Ursule. Elle sera plus belle à représenter que Germaine.

— « C'est Germaine que je vous demande, fit le peintre en souriant. — Eh bien, après je commencerai celui de votre fille. Est-ce entendu?

— « Marché conclu! s'exclama Mme Maréchal toute contente. — Cependant, monsieur, si vous vouliez m'être agréable, vous ne prendriez la petite qu'après Ursule, car j'ai tant d'ouvrage à la maison, encore pour deux ou trois jours, que Germaine ne sera libre qu'après ce temps.

— « Eh bien soit! répondit le peintre; mais ce délai passé, ne me manquez pas de parole?

— « Soyez-en sûr, monsieur! vous me faites trop de plaisir en dessinant mon Ursule! »

— Est-il drôle cet homme, de vouloir me représenter? pensai-je en l'écoutant.

Le lendemain, Ursule qui était de bonne humeur, se mit dans ses plus beaux atours; elle s'orna de bijoux, de grands pendants d'oreilles, des épingles d'or à son bonnet et à son

corsage, et une grosse bague verte à sa main sèche et rouge.

Je ne l'avais jamais vue si richement habillée.

Le peintre retint cependant un sourire quand elle parut.

— « A la bonne heure! *mamzelle* Ursule, lui dit-il épanoui, vous voilà dans tout votre éclat. Vous êtes superbe! magnifique! »

Je devinais si bien sa moquerie que je me dis en moi-même : — Je resterai bien sûr dans mes vieilles hardes quand il me dessinera, ce monsieur.

Mais Ursule était fière de ces compliments et reluisait de plaisir.

— Tant mieux! elle sera moins méchante! pensai-je.

Trois jours après, le portrait était presque achevé.

— « Monsieur le peintre, dit la mère d'Ursule en l'examinant, — c'est très-beau! c'est parlant! Mais il me semble que si vous enluminiez un

peu plus les joues, ce serait mieux encore, n'est-ce pas, ma fille ?

— « Vous avez raison ma mère, car vous savez bien que la couleur que j'ai aujourd'hui (elle était jaune) n'est point celle que j'avais d'habitude. Vous devez vous souvenir comme j'étais vermeille ?

— « Quelle drôle de chose, ajouta la mère, que tu aies perdu si vite ton incarnat.

— « Il est facile de le faire renaître sur cette peinture, dit le peintre en riant ; — voilà du vermillon à vos ordres. »

La mère, enchantée, s'en fut pour laisser achever le tableau.

Le facteur arrivait en ce moment.

— « Voici une lettre pour M. Dupuy, peintre, dit-il, et un petit paquet pour votre sœur, madame Maréchal. Si vous deviez la voir bientôt, je vous le laisserais, cela m'épargnerait de la route.

— « Laissez-le, » dit-elle.

Lorsqu'elle fut seule avec moi, elle me dit :

— « Tu sais, Germaine, qu'Ursule est fâchée avec sa tante, et qu'il ne m'est plus possible de la voir qu'en secret. Je ne puis y aller aujourd'hui, mais comme j'ai à lui envoyer certaines provisions (la pauvre femme est malade), tu vas y courir, ma Germaine, et les lui porter ainsi que le petit paquet du facteur. Va d'abord donner cette lettre au peintre, mais ne dis pas surtout à Ursule où tu vas. Tandis qu'elle est occupée de l'achèvement de son portrait, elle ne s'inquiétera pas où tu seras. »

Je fis ce que ma maîtresse m'avait commandé.

Lorsque je montai, le peintre examinait un vieux et laid bahut qu'il voulait acheter, autant que je pus comprendre.

— « Puisque vous admirez ces vétustés, lui disait Ursule, j'en ai une bien autrement compliquée que celle-ci. Je vous donnerai la clef ; je suis sûre que ces horribles figures vous plairont. »

Je fis peu attention à ces paroles, et redes-

cendis lestement pour aller faire la commission de ma maîtresse.

Lorsque je revins, il faisait nuit, et comme j'avais été fort vite, oppressée par la course, je m'assis sur un banc adossé à la maison.

Deux personnes y parlaient assez fort. — C'étaient M. André et Ursule.

— « Qui donc était ce soir dans la masure? demandait-il presque impérieusement.

— « Ah! vous y avez vu quelqu'un? lui répondit l'autre d'un ton hypocrite, — en effet, il m'avait semblé apercevoir...

— « Comment cela se fait-il? interrompit M. André, — cet endroit n'est-il point toujours fermé à clef?

— « Oui, lorsque Germaine n'y est pas.

— « Comment, lorsqu'elle n'y est pas?... Elle y était donc?

— « Apparemment, fit Ursule avec tranquillité.

— « Ce que vous dites ne peut être, » dit durement M. André. — Ursule eut un rire sec.

— « Je ne vous assure rien, monsieur, fit elle, — croyez ce que vous voudrez, moi je n'y étais pas. »

Ne voulant pas surprendre davantage cet entretien et désirant me défendre, s'il y avait lieu, car je ne comprenais pas... j'entrai.

— « Vous parlez de moi, Ursule? lui demandai-je inquiète.

— « Oui, dit Ursule, M. André prétend avoir vu quelqu'un ce soir dans ta chambre?

— « Quelqu'un dans ma chambre? fis-je étonnée; — mais je n'ai vu personne.

— « C'est que vous n'y étiez pas, Germaine! me dit M. André.

— « Je n'y étais pas en effet ce soir, répondis-je.

— « Où donc étais-tu, Germaine? demanda Ursule avec une voix éclatante, je t'ai cherchée et je ne t'ai pas trouvée, j'ai pensé alors que tu étais dans ta chambre, dans ta chambre où M. André est sûr d'avoir vu quelqu'un.

— « Vous vous serez trompé, monsieur An-

dré, lui dis-je un peu troublée, car je venais de me souvenir du secret de ma maîtresse.

— « Non, Germaine, je ne me suis pas trompé, — mais vous avez peut-être oublié votre clef, et l'on sera entré chez vous. »

Je retirai la clef de ma poche.

— « C'est inexplicable ! fit-il.

— « Tu ne m'as pas répondu, Germaine, où étais-tu ce soir ? interrogea Ursule triomphante.

— « J'étais sortie pour faire une commission.

— « Laquelle ? et en quel endroit ? insista-t-elle.

Ne voulant pas trahir ma maîtresse, et ne sachant mentir, je ne pus cacher mon trouble et regardai M. André comme pour le supplier de venir à mon secours.

Il était pâle et dit à Ursule d'une voix un peu tremblante :

— « Pourquoi faire subir un pareil interrogatoire à cette pauvre enfant ? Votre mère

l'aura envoyée faire une commission, seulement votre ton dur lui aura fait oublier laquelle. »

Je fis un signe affirmatif.

— « Mais qui peut être entré chez elle? continua M. André, — car enfin j'ai vu un homme? Il faut éclaircir cela, mademoiselle Ursule, cette jeune fille est sous votre protection. »

Ursule ricana.

— « Demandez-lui d'éclaircir ce mystère, repondit-elle, elle le connaît mieux que moi.

— « En vérité, je ne sais ce que tout cela veut dire, fis-je révoltée.

— « Eh bien, pourquoi caches-tu où tu as été ce soir? me dit Ursule.

— « Je suis allée porter quelques provisions à une malade de la part de votre mère, — dis-je en reprenant un peu d'assurance.

— « Ma mère? appela Ursule, la voyant passer, — avez-vous envoyé ce soir Germaine en commission?

— « Moi?... mais... non, ma fille.

— « Vous le voyez, monsieur André? que dites-vous de ce mensonge? — reprit Ursule en le regardant.

— « Madame Maréchal, vous vous souvenez bien que vous m'avez envoyée porter quelque chose à une malade? » lui dis-je, — ne voulant ni la trahir ni me laisser accuser.

L'hôtesse était devenue toute rouge.

— « Mais qu'as-tu donc contre Germaine, dit-elle à sa fille, — que lui demandes-tu?... En effet... je me souviens,.. je crois l'avoir fait sortir pour aller porter du bouillon à une malade.

— « C'est bien, ma mère! » et s'adressant moitié bas à M. André, sachant que sa mère qui était un peu sourde ne l'entendrait pas : — « Elle dit cela pour couvrir Germaine. »

Monsieur André, silencieux et sombre, murmura sourdement : — « C'est étrange! »

Il attendait le train pour partir, le sifflet se fit entendre. — Il endossa son vêtement de service et sortit avec vivacité.

— « Je vous dirai tout, à vous, » lui dis-je tout bas, rapidement, lorsqu'il passa près de moi.

Il me regarda une seconde, son visage sombre s'éclaircit soudain.

— « J'ai foi en vous, Germaine, » me répondit-il sur le même ton bas, et il disparut, laissant dans mon cœur le reflet du rayon qui venait d'illuminer ses yeux, comme le long convoi qui fuyait laissait sur sa route les nuages de sa fumée blanche.

Le lendemain, le peintre commença mon portrait. Pendant une semaine, je dus aller chez lui poser, comme il appelait cela. Tout en subissant ces heures ennuyeuses, je me demandais pourquoi ce petit dessin, tout au plus grand comme un œuf, tout pauvre et tout gris, était plus long à faire que le grand tableau d'Ursule, qui déjà s'étalait rouge et brillant dans la salle des voyageurs.

L'absence de M. André dura la semaine entière, et le dernier jour, lorsque assise encore

sur la chaise d'ennui, j'écoutais au loin retentir le ronflement d'un train qui approchait, qui s'arrêtait, je reconnus bientôt son pas, sa voix!...

— « Germaine, restez ainsi? et regardez-moi, me dit subitement le peintre, — la vie, la pensée vous ont animée tout à coup : laissez-moi les saisir! Si je pouvais rendre cette émotion!... » — continua-t-il, comme se parlant à lui-même.

Je fus distraite de ma confusion par les paroles que M. André échangeait avec mes deux maîtresses; conversation que j'entendais distinctement à travers la trappe qui, à presque toutes les auberges, existe dans la chambre au-dessus de la cuisine.

— « Vous cherchez Germaine de l'œil? lui disait Ursule, — elle est en ce moment dans la chambre du peintre qui fait son portrait. »

J'entendis une chaise craquer violemment sur le pavé.

— « Comment! son portrait? et pourquoi? » répondit sa voix qui vibrait.

— « Pourquoi?... Mais, parce que cet ouvrage plaisait sans doute à M. Dupuy, et que d'un autre côté, nous n'avons pas voulu priver Germaine de ce plaisir et de cet orgueil tout naturel, monsieur André.

— « Monsieur André, continua Ursule, — jugez! Un artiste habile qui la trouve assez jolie, la pauvre créature! A qui elle plaît assez pour occuper sa... ses pinceaux!.. Seulement, j'avoue qu'il est un peu long à terminer ce petit portrait! depuis huit jours!.. Le mien a été plus promptement fait!.. Au surplus, cela repose Germaine, et... sous tous les rapports elle ne s'en plaint pas! »

Une exclamation m'échappa... Le peintre n'avait point quitté ses pinceaux, mais de temps en temps il haussait les épaules.

— « Elle ne vous aime pas, celle-là... et pour quelle raison? » fit-il en réfléchissant.

— « Madame Maréchal, dit sévèrement M. André, vous ne remplissez pas votre devoir envers une enfant confiée à vos soins, en la

livrant à la fantaisie, au caprice d'un artiste qui passe, et qui peut aussi bien être un malhonnête homme qu'un homme d'honneur. En tout cas, il n'est pas convenable que Germaine serve de modèle, et puisque personne ici ne la protége, ce sera moi; je m'oppose donc à la continuation de cet état de choses.

— « Je vous assure, balbutia Mme Maréchal... — mais sa fille l'interrompit.

— « A quel titre parlez-vous, monsieur André? fit-elle mielleusement.

— « Je parle comme son père parlerait, répondit-il.

— « A titre de mari, peut-être? » — murmura le peintre travaillant toujours.

— « Très-bien! monsieur, reprit Ursule, ne maîtrisant plus son amertume. — Mais votre intervention paternelle arrive trop tard, — tout doit être terminé à cette heure. »

Je ne sais ce qu'on sentait dans les intonations de cette voix aigre, mais elle me fit fris-

sonner, et le peintre hocha la tête en disant : — « Je comprends ! »

Le silence se rétablit en bas, et j'entendis M. André s'enfermer dans sa chambre, et les femmes se disperser.

— « Merci, mon enfant, me dit bientôt le peintre avec une expression douce et presque respectueuse. — Vous êtres libre, mon travail est fini. »

Au soir, quand tous furent réunis pour souper, le peintre et M. André se saluèrent en s'observant mutuellement.

Au moment de se retirer, M. Dupuy s'adressant à Ursule, lui demanda sa note, devant, dit-il, partir le lendemain matin.

— « Ah ! j'oubliais, continua-t-il en se souvenant, — cette clef que vous m'aviez donnée pour aller voir votre vieux bahut... dans la masure... cette clef, que je vous disais avoir remise chez vous, la voilà, car par mégarde, c'est une des miennes que je vous ai laissée. »

Et il lui remit la double clef de ma chambre, reconnaissable à sa ficelle rouge.

Ursule devint pâle, rouge, livide.

Monsieur André s'approcha d'elle, ne lui dit rien, mais la foudroya d'un regard.

Venant à moi : — « Pauvre chère victime! fit-il en pressant ma main.

— « J'étais chez sa tante, lui dis-je en me haussant jusqu'à son oreille.

— « Ne dites rien, ne dites rien, Germaine? Est-ce que je n'ai pas confiance en vous comme en Dieu? »

Ursule était sortie. Le peintre qui nous avait observés vint près de nous : Je me retirai; mais parlant haut et s'adressant à M. André :

— « Aujourd'hui, lors de votre retour, lui dit-il, j'ai entendu de ma chambre votre conversation avec vos hôtesses. Je vous ai approuvé, monsieur, car vous parliez en honnête homme. Mais, moi aussi, je suis un honnête homme, et je viens vous dire que j'en ai toujours tenu la conduite envers la candide enfant

dont je retraçais les traits. Ce que je viens vous dire encore, c'est que dans le peu de temps passé ici, j'ai vu bien des choses, deviné plus encore... J'ai vu l'ange et le démon l'un près de l'autre, l'âme vile persécutant la vertu... J'ai deviné un noble et pur amour, des sentiments honnêtes et dignes qui seront consacrés un jour... Tenez, monsieur, laissez-moi vous laisser ce témoignage du respect et de la sympathie que j'ai pour Elle et pour vous? »

M. André avait les yeux humides et semblait en proie à une forte émotion.

Le peintre lui tendit un tout petit paquet enveloppé dans un papier de soie... M. André le déplia, et regardant le peintre d'un air attendri :

— « Merci! dit-il... » Et il regardait encore cet objet que je reconnus pour être mon portrait... que le peintre avait disparu.

Quelques minutes après, M. André s'approcha de moi.

— « Germaine, me dit-il avec une grande tristesse, « — vous ne pouvez plus rester

ici, Ursule vous ferait trop souffrir, c'est une indigne femme!

— « Où aller, mon Dieu! où aller? répétai-je avec douleur,— car je pensais : le quitter! Lui! oh! non, la souffrance ne me fait rien, mais le voir; qui donc d'ailleurs m'aimerait comme lui? »

Il devina ma pensée et y répondant :

— « Il y a par le monde d'honnêtes gens, Germaine. Moi qui voyage, je chercherai pour vous des maîtres bons qui vous protégeront, vous aimeront et vous serez plus heureuse qu'ici.

— « Oh! non, lui répondis-je, je ne serai plus jamais heureuse!...

— « Pourquoi, pauvre petite? » — me demanda-t-il avec cette intonation douce qui me pénétrait.

Je ne sus comment lui répondre... mais je le regardai avec toute mon âme!.. Ses yeux se mouillèrent et il sortit subitement.

VIII

LA MALADIE.

« Nous étions arrivés en juillet, j'avais passé un mois assez triste, mais tranquille, car Ursule avait fait un long séjour chez une de ses cousines de Tours, et M. André avait presque toujours été absent. J'étais donc restée seule chez Mme Maréchal, à qui, sous un prétexte quelconque, j'avais dit mon intention de me placer à la ville.

Un soir que M. André me vit seule, il me dit :

— « Germaine, je vous ai trouvé une place avantageuse à Tours, une bonne famille où

vous ne trouverez que de bons exemples et de bons procédés. »

Mon cœur se serra.

— « Il faut donc s'en aller?... C'est donc fini ?

— « Il le faut, Germaine, il le faut! — me répondit M. André d'un ton ferme, presque de commandement.

— « Je vous obéirai, monsieur... — Il me sembla qu'un glaçon était tombé sur mon cœur... — Quel jour faut-il partir ? »

— « Oh! ce n'est pas prêt encore : à la Saint-Michel. »

— « Oui, c'est bien loin! »

Je ne sais quel sentiment me poussa à répondre cette parole menteuse avec amertume.

— « Que la vie est dure! » fit tout à coup M. André en sortant.

Le soir, dans mon lit, je réfléchis à tout cela.

C'est bien fini! pensai-je... J'avais cru

qu'il m'aimait..... maintenant je n'y crois plus... et moi aussi je ne veux plus l'aimer... Pourquoi d'ailleurs? Il ne voudrait pas m'épouser, lui, un homme de sa classe, moi une servante!... C'est bien pour cela sans doute qu'il veut me faire partir... il a vu mon attachement, et comme il est honnête, il veut m'éloigner... Peut-être aussi va-t-il se marier?...

Quoiqu'il fît chaud, j'étais grelottante de froid.

Le lendemain matin, je rencontrai M. André.

— « Bonjour, Germaine, » me dit-il doucement.

— « Bonjour, monsieur, » lui répondis-je... et je mis le couvert en chantant.

— « Vous êtes bien gaie aujourd'hui? reprit-il, et cependant vous avez les yeux rouges et le visage un peu pâle, êtes-vous malade, mon enfant!

— « Oh bien sûr que non, monsieur André, seulement cette nuit j'ai pensé au plaisir que

j'aurais à être placée dans une grande ville, moi, qui ne connais que la campagne, et cela m'a empêchée de dormir, voilà tout. »

Il me regarda attentivement, et passa sa main sur son front, sans me répondre.

Je le servis avec la vivacité d'un oiseau. La fièvre me donnait des ailes, je crois... et l'orgueil, peut-être aussi!..

— « Je suis bien aise que cette place vous convienne, répéta-t-il au bout de quelques minutes. Je vous assure que j'ai pris toutes les sûretés possibles pour que vous y soyez bien vue, bien traitée; avec des gens pareils c'est presque un sort que vous trouverez chez eux.

— « Je vous ai bien de la reconnaissance, monsieur André, de prendre tant d'intérêt à une pauvre fille comme moi.

— « Est-ce que je ne remplace pas un peu votre père, pour vous, mon enfant? Vous souvenez-vous de votre fête? » — ajouta-t-il avec un sourire bon.

Je retins mon cœur, et me contentai de lui sourire aussi.

— « Dans toutes les occasions, continua-t-il, n'ai-je pas fait comme il eût fait lui-même? Ne vous ai-je pas montré presque son affection? Dans la séparation même, votre cœur ne se dira-t-il pas que de loin ma pensée vous suivra encore? Et ne serait-ce point alors le même souvenir qui réunirait le père et l'ami absents. »

J'avais le cœur si gros, la gorge si serrée, que je ne pus dire que quelques mots convulsifs.

— « Que vous êtes bon, monsieur!... Oh je ne l'oublierai jamais... l'affec..., la pitié que vous m'avez montrée!

— « La pitié! » répéta-t-il amèrement.

Son visage devint sombre et il se tut.

Après un long silence, voulant revenir à sa première conversation, il reprit gravement :

— « La famille chez laquelle vous allez entrer, Germaine, est depuis longtemps connue de

moi. Etant enfant, j'allais à l'école avec votre maître futur, qui a épousé une de mes parentes éloignées; celle-ci est une douce et bonne femme. Dans ce ménage, il y a encore leur fille, charmante enfant de vingt ans, un caractère angélique auquel, je suis sûr, vous vous attacherez, Germaine. Et un jour vous me direz, car je vais souvent dans cette famille... vous m'avouerez que vous êtes heureuse ! »

Si un démon ne m'eût mordu le cœur, je lui eusse répondu avec reconnaissance, mais je pensais : il va là très-souvent, peut-être épousera-t-il cette belle jeune fille? Enfin, je serai leur servante... Je ne le quitterai pas.

— « Vous ne dites rien, mon enfant, cela ne vous contente-t-il pas? Dites-moi ce que vous avez sur le cœur... ce que vous désireriez?

— « Cela me convient bien, monsieur André, fis-je avec effort; — car ce que je désirerais, ce serait d'être votre servante, quand vous serez marié... et je le serais sans doute là? »

La voix me tremblait.

— « Marié ! marié ! que dites-vous ? »

Et, comme s'il était pris d'une grande douleur, il cacha sa tête dans ses deux mains... et à travers ses doigts je vis une larme tomber.

Lui ! pleurer !... mon cœur se fendit à cette vue, et ne sachant comment le consoler de la peine que je lui avais faite sans le vouloir, ainsi qu'autrefois je le faisais à mon père quand il était chagrin, j'allai à lui et appuyai doucement sa tête sur moi, mon visage touchant presque le sien... J'eusse voulu être sa fille pour l'embrasser de toute mon âme !

Lui, revenant comme d'un songe bondit de sa chaise, et sortit en me regardant d'un air bouleversé.

— « Mon Dieu! qu'a-t-il ? et que lui ai-je fait? » — me dis-je terrifiée.

Bien des jours se passèrent sans qu'il revînt, et bien des jours je fus dans cette peine.

Pendant cette absence, Ursule revint. Presque en même temps arriva à l'hôtellerie, pour s'y installer quelques jours, un voyageur, qui venait,

disait-il, terminer des affaires qu'il avait dans le pays. Il était jeune, habillé comme à la ville, et avait un langage plein de bruit et d'importance; il se disait riche et ne parlait que d'argent.

Il s'occupa d'Ursule d'une manière visible, affectée, et bientôt elle-même flattée de la recherche de ce beau monsieur, sembla tout autre que je l'avais jamais vue; sa méchanceté se bornait maintenant à me regarder d'un air fier et radieux; elle faisait remarquer les attentions et les louanges que lui prodiguait le voyageur, et surtout les paroles mauvaises ou moqueuses qu'il m'adressait souvent. Elle ne se cacha bientôt plus pour sa part, du goût qu'elle avait pris pour lui, et l'on pensa dans le pays que tout cela finirait par un mariage.

A ces suppositions, la mère et la fille souriaient.

Mme Maréchal était riche, et malgré tout, l'union d'Ursule et de ce monsieur, leur semblait inespérée.

Je commençai donc à jouir d'un peu plus

de tranquillité, lorsqu'un soir, M. André revint malade.

Le lendemain il ne se leva pas.

— « Je vous prie de faire venir le docteur, je me sens mal, » — dit-il à l'hôtesse.

Le docteur, après un court examen, dit à Mme Maréchal :

— « Votre pensionnaire va avoir une variole très-grave; prenez une garde-malade, et ne laissez pas approcher ceux pour qui vous craignez. »

On eut peine à trouver une garde.

Oh! si j'avais osé demander à le soigner!...

Au bout de quelques jours, cette garde-malade dut s'en retourner, elle avait gagné la contagion.

On parcourut en vain tout le village pour en trouver une autre. Madame Maréchal, qui était humaine, tâcha elle-même de la remplacer de tout son pouvoir, mais il ne lui était possible d'aller près du malade que de temps en temps.

Ursule, qui maintenant s'occupait peu de

M. André, s'en tenait prudemment éloignée.

— « Il faut cependant que tu y voies quelquefois, ma fille, lui dit sa mère — ce pauvre malade ne peut rester seul si longtemps! ce serait pitié en vérité! Tu as eu cette maladie étant enfant, tu n'aurais donc rien à craindre.

— « Ne vous exposez pas, mademoiselle Ursule, recommanda le galant voyageur dont j'ai parlé, — à la veille de notre mariage, ce serait vraiment agréable de tomber malade, ou de risquer de perdre votre beauté qui m'est si précieuse! » ajouta-t-il d'un air tellement fat que je ne pus m'empêcher de dire :

— Est-il possible qu'elle soit dupe de cet homme!

— « Ne craignez rien, Monsieur, lui répondit-elle en minaudant, je n'irais pas me mettre dans cet air empesté pour en revenir peut-être défigurée ou infirme!... Ah bien oui!... et pour lui? non, non, ma mère.

— « Si vous voulez que j'y aille quelque-

fois? » — demandai-je timidement à ma maîtresse

— » Vas-y, si tu ne crains pas, petite; mais bien sûr, ça ne te fera-t-il rien?

— « Ça ne me fera qu'un contentement, — lui dis-je.

— « Au fait, reprit Ursule, — que Germaine y aille; ils seront contents tous deux, ces deux bons amis! »

Et elle se mit à rire en regardant son futur qui en fit autant.

Je me sentis rougir sous leur gaîté insolente, mais je ne dis rien.

— « Eh bien, me dit l'hôtesse, — tu resteras auprès du malade lorsque je ne pourrai y être moi-même; si tu n'as pas peur tu ne gagneras rien, ainsi n'aie pas frayeur, Germaine.

— « Cela me serait bien égal quand même, d'être défigurée, » assurai-je à Mme Maréchal.

Ursule ricana.

— « Elle a ma foi raison, la petite!... qui s'en apercevrait d'ailleurs? » dit-elle.

Ah! madame! comment vous redire cette peine et cette joie! de le voir là, abattu, en proie à la souffrance, couvert de mal, et de le soigner!... Quand il me vit :

— « Comment vous êtes venue là, pauvre enfant? — s'écria-t-il avec frayeur. Sauvez-vous, je ne veux pas vous voir ici.

— « On ne peut trouver personne, dis-je en m'excusant, la maîtresse est occupée, et sa fille... »

Je n'osai achever, ne voulant pas lui faire tort.

— « Oui, sa fille a peur, — ajouta monsieur André, sans amertume, — et cela se comprend... mais vous, Germaine, vous ne craignez donc pas ?

— « Je n'ai peur de rien avec vous, monsieur André, — lui répondis-je dans un élan de joie... — et je suis bien contente, allez ! qu'il me soit permis de vous soigner ! oh ! laissez-moi le faire !

— « Comment refuser cette consolation?...

Pauvre enfant qui se dévoue! — fit-il en attachant sur moi un regard plein d'émotion.

— « Me dévouer? ne le croyez pas! Si vous saviez au contraire le bonheur que j'ai! »

Il soupira et dit tout bas :

— « Quel cœur! »

Il devint plus malade, ses yeux furent atteints par la maladie et restèrent fermés.

La nuit, Mme Maréchal couchait dans un cabinet près de lui, et le jour c'était presque constamment moi qui étais à son chevet.

Je restais à côté de son lit en causant, et ainsi qu'étant bergère, je m'oubliais à regarder la campagne, ainsi près de lui je m'oubliais à contempler son pauvre visage défiguré, à écouter sa respiration haletante et les paroles qui lui échappaient dans la souffrance.

Ah! que de fois j'ai prié Dieu de souffrir à sa place! Souvent je retournais ses oreillers et doucement j'y posais sa tête, laissant mes yeux sans crainte tomber sur elle comme une caresse, puisqu'il ne me voyait point.

Étant petite et pas très-forte, j'avais peur quelquefois de ne pas bien m'y prendre :

— « Madame Maréchal vous mettrait peut-être mieux? — lui disais-je alors.

— « Non, Germaine, rien ne m'est si doux que votre main et si bon que vos soins, » — me répondait-il.

Quelle récompense que ces mots!

Peu à peu le mal céda, ses yeux s'ouvrirent, il se trouva mieux, quoique encore d'une extrême faiblesse. Quand il ne m'entendait pas, il m'appelait :

— « Germaine, êtes-vous là?

— « Oui, monsieur André, je travaille près de la croisée, je ne faisais pas de bruit pour vous laisser dormir.

— « J'aime mieux vous entendre, Germaine. »

Alors, comme pour un enfant qu'on veut distraire et amuser dans sa maladie, j'approchais ma chaise de son lit, et je lui contais des histoires.

— « Dites-moi la vôtre, me disait-il, je l'aimerai mieux que toutes. »

Je lui parlais donc de mon enfance, de mon père, de ma vie heureuse à la ferme.

— « Pourquoi l'avez-vous quittée? » — me demanda-t-il un jour.

— « Parce que la maîtresse voulait me marier.

— « Déjà!... — fit-il. — Celui qu'elle vous offrait était-il désagréable, vieux ou méchant, que vous l'avez refusé?

— « Non, au contraire, il était bon, plaisant, jeune et riche.

— « Alors, quel était le motif de votre refus? »

Je ne sus que répondre et balbutiai :

— « Je ne sais... J'étais trop jeune...

— « Germaine, il y avait autre chose? — fit-il en se levant sur ses coudes pour me regarder, en aimiez-vous un autre? »

Je devins fort rouge et baissai la tête.

— « C'est cela! — dit-il, sa voix avait changé...

— « Confiez-vous à moi, comme à votre père... qui sait, peut-être pourrai-je être utile à votre

inclination, car je suis sûr d'avance que celui que vous aimiez ne pouvait qu'être honnête. »

Il avait reposé sa tête sur l'oreiller, et parlait les yeux fermés.

— « Je ne connaissais personne, dis-je en tremblant.

— « Vous n'avez pas confiance en moi, Germaine?...

— « Oh si, j'ai une grande confiance en vous, monsieur André, mais je ne puis... vous dire autre chose, je ne connaissais personne.

— « Et pourtant vous aimiez quelqu'un, mon enfant?

— « Je ne l'avais jamais vu... qu'une nuit...

— « Une nuit? — s'écria-t-il en se mettant soudain sur son séant. — Une nuit?... achevez donc Germaine? »

Il était si impérieux que j'eus presque peur.

— « Une nuit... en rêve!... — ajoutai-je.

— « Ah! en rêve! » — répéta-t-il de sa voix habituelle, et il retomba sur l'oreiller comme lassé. Et pensif:

— « Quelle date, ce rêve, Germaine? »

Son accent était devenu si faible que je crus qu'il allait se trouver mal... et comme s'il se rappelait quelque chose :

— « N'est-ce pas la première nuit de mars, ma petite, ma petite Germaine? »

Le sang bouillonna dans mon cœur, dans ma tête, et ne sachant ce que je disais :

— « Vous m'avez donc vue aussi, monsieur André? »

Il sourit et me dit :

— « Oui, c'était vous, sans doute, qui la nuit du premier mars étiez à la petite croisée d'une étable, et regardiez la lune? Dans ce moment, revenant de voyage, je passais dans la cour de cette ferme.

— « Oui, c'était moi... quand vous m'avez revue depuis, m'avez-vous reconnue?

— « Je ne saurais vous avoir reconnue, Germaine, car je n'avais point distingué votre visage.

— « Moi, je vous ai reconnu....

— « Et comment? car vous aussi ne pouviez me voir distinctement dans la nuit?

— « C'est vrai, et pourtant je vous ai vu, comme je vous vois à cette heure.

Il secoua la tête et reprit :

— « Dans la nuit, j'ai donc passé dans votre rêve, Germaine? »

Je ne répondis pas.

— « Que faisiez-vous à cette heure, à votre croisée, ma pauvre enfant?

— « On m'avait fait promettre de saluer Mars, et j'accomplissais ma promesse.

— « Saluer Mars! qu'est-ce donc, Germaine?

— « C'est la coutume des filles de ce pays, monsieur André, de se lever à minuit, le dernier de février, pour saluer Mars.

— « Dans quelle intention font-elles cela? »

Je devins fort embarrassée, car je ne voulais pas le lui dire.

— « Je ne sais pas... c'est une idée quelles ont.

— « La savez-vous, cette idée?

— « C'est leur secret.

— « Et le vôtre aussi, Germaine? Vous ne voulez donc pas me le dire? »

Et comme je gardais le silence :

— « Voyons, ajouta-t-il, je parie que c'est pour savoir si elles deviendront riches?

— « Oh! ce n'est pas cela.

— « Peut-être pour que Mars leur envoie un mari? »

Je branlai la tête.

— « Alors, c'est pour qu'il leur montre, dans leur sommeil, quelque trésor caché, quelque bonheur inconnu, en un mot ce qui doit entrer dans leur avenir et faire leur vie? et cela traverse leur rêve! N'est-ce pas cela, Germaine? — ajouta-t-il, d'un ton si grave et si doux que je lui répondis de même :

— « Vous dites la vérité, monsieur André, cela est.

— « Pauvre chère Germaine! » — dit-il en pressant ma main.

Il la posa un moment sur sa poitrine; son

cœur battait bien fort!... oh! le mien aussi, mon Dieu!

Puis il pâlit et s'évanouit tout à fait.

J'appelai Mme Maréchal.

— « Il s'est sans doute fatigué à parler? — dit-elle; — il est si faible encore!

Il revint bientôt à lui.

— « Il ne faut plus babiller comme cela, — lui dit l'hôtesse, — je vous entendais causer avec Germaine; vous n'êtes pas encore assez fort pour faire tant de conversation. »

Il fit un signe de tête, et se retournant du côté de la muraille, il s'endormit.

Un des jours suivants, quel ne fut pas mon étonnement et ma joie en voyant arriver mon ancienne maîtresse, la fermière du Colombier.

Elle m'embrassa avec effusion.

— « Madame Maréchal, — dit-elle à l'hôtesse, — je viens vous prier d'assister à la noce de Tranquille, qui doit avoir lieu d'aujourd'hui en huit, il épouse la fille à Jacques Comanche, le propriétaire des Houlettes.

— « Je m'en étais toujours doutée, — dit Mme Maréchal, — il y avait longtemps que le père Guéret caressait l'idée de ce mariage, n'est-ce pas? Mais Tranquille n'y avait pas l'air bien porté, ce me semble?

— « C'est vrai, il ne voulait point se marier, mais il a fini par entendre raison, et Armande lui plaît à présent.

— « Elle est gentille, m'est avis? demanda Mme Maréchal.

— « Je ne puis mieux la comparer qu'à Germaine, — fit maîtresse Guéret, — c'est à croire que ce sont les deux sœurs.

— « Eh bien, maîtresse Guéret, j'ai aussi à vous inviter à une noce, moi.

— « Ursule se marie? fait-elle un bon mariage?

— « Si beau, que je n'y puis croire encore! un homme riche, de la ville, et qui est fou d'elle!

— « Tant mieux! si vous êtes contente, Mme Maréchal, à quand la noce?

— « Nous nous suivrons de près : la semaine d'après la vôtre.

— « Et Germaine, qu'en dites-vous, Mme Maréchal? N'est-ce pas que c'est un bon cadeau que je vous ai fait? — demanda gaiement maîtresse Guéret, en venant m'embrasser pour s'en aller.

— « C'est vrai que c'est une douce et bonne fille, bien honnête et bien travaillante, — dit ma maîtresse.

— « Oh! je le savais bien! » — fit la bienveillante fermière.

Et les deux femmes se quittèrent.

— Quel bonheur que ce pauvre Tranquille se marie, — dis-je en moi-même. La pensée de sa tristesse m'avait toujours pesé.

— Je savais bien que ça se passerait! continuai-je à part moi. — Cette certitude me rendit heureuse.

Après le mariage de Tranquille, eut lieu celui d'Ursule, qui se fit avec grand fracas.

Ce qui parut étrange dans le pays, c'est que

pas un des parents du marié n'assistât à la cérémonie.

Quoique je fusse bien simple, il m'avait toujours paru que cet homme était un hypocrite, et trompait la mère et la fille. Toutes deux complétement aveugles sur le compte de cet individu qui les avait fascinées, lui avaient donné le champ libre pour faire faire le contrat de mariage à sa guise, et il me resta toujours dans la pensée que là il avait fait des siennes, et qu'il n'était point si riche qu'il le disait.

Pendant tout ce temps, la convalescence de M. André avait avancé et il commençait à se lever, à descendre, puis à prendre l'air, assis sur un fauteuil.

Un jour qu'il était ainsi, à l'ombre de grands arbres dans le clos attenant à la maison, je m'étais mise à jardiner quelques fleurs.

C'était une de ces belles journées de la fin de l'été, où le ciel splendidement éclairé tempère les chauds rayons du soleil par les vents frais habituels à cette saison. Les fils de la

vierge volaient dans l'air en longues traînées blanches et les haies de clématites où gazouillaient des nuées d'oiseaux, jetaient à la brise leurs derniers parfums.

Le bon Dieu répandait en ce moment tant de bonheur sur la nature, que M. André habituellement triste et silencieux, me regardait travailler avec une expression pleine de joie, de repos et de calme. Pénétrée des mêmes sensations, je lui dis :

— « N'est-ce pas que c'est bon de ressusciter, monsieur André? et de respirer toutes ces douces senteurs de la terre et du ciel?

— « Oh! oui, c'est bien doux, Germaine, et je suis bien heureux!

— « Mon Dieu! qu'il fait bon vivre! — dis-je en jetant follement en l'air mon grossier chapeau de paille, — et que vous êtes bon, Seigneur, de nous donner tant de joie!... »

Il me semblait que mon cœur était trop petit pour contenir un tel bonheur!...

Monsieur André me regardait avec un sou-

rire contemplatif. Ses lèvres entr'ouvertes semblaient aspirer je ne sais quels délices, et ses yeux laisser échapper je ne sais quelles caresses.

— « Monsieur André, pourquoi sommes-nous si heureux, dites-moi ? Est-ce parce que le ciel est beau, la terre embaumée, l'air tiède, les oiseaux joyeux? Est-ce le soleil qui réchauffe le cœur ainsi, l'éclaire jusque dans ses profondeurs, et lui fait tout aimer, depuis le bon Dieu si miséricordieux, jusqu'à cette petite herbe qui se penche sous le vent? »

Et venant m'asseoir à ses pieds, sur le gazon, je fixai sur lui mes yeux interrogateurs.

— « Oui, Germaine, c'est un soleil radieux que celui sous lequel notre âme s'entr'ouvre, comme une fleur devant les rayons de celui-là. C'est une étincelle divine qui fait brûler doucement en nous tous ces parfums de jeunesse, de vie et d'amour qui montent de notre cœur comme un encens ! Et là-haut vers le ciel où

ne glisse pas un nuage, je ne puis, comme vous, Germaine, qu'envoyer un cri de reconnaissance!... Reconnaissance surtout de vous avoir sauvée, pauvre enfant, des dangers auxquels vous vous exposiez pour me soigner? »

— « Oh ne me remerciez pas! Excepté aujourd'hui, je n'ai jamais eu tant de bonheur que dans ce temps! »

En l'écoutant parler avec recueillement, ma main distraite arrachait quelques branches des petites plantes placées près de moi... Une odeur que je reconnus me fit regarder ces débris... C'était une touffe de thym que j'effeuillais ainsi!... brisant un petit rameau, je le tendis en silence à M. André.

Il me regarda avec un de ses sourires pensifs et heureux, le porta sans rien dire à ses lèvres, puis l'enfouit dans son vêtement. Nous restâmes un moment muets tous deux.....

— « Ah! qu'il est bon de revivre! » — s'écria-t-il enfin, comme je l'avais fait déjà au commencement de notre entretien... et un soupir

de bien-être ou de joie dégonfla sa poitrine.

Pour moi, j'avais envie de chanter et de pleurer, et chants et larmes restaient dans mon cœur comme un cantique attendri que Dieu comprenait sans doute, l'y ayant mis lui-même.

— « Germaine? Germaine? » — appela madame Maréchal.

Cette voix me fit souvenir... et d'un saut je fus auprès de ma maîtresse.

— « Voilà des voyageurs qui arrivent, » — ajouta-t-elle.

C'était une dame et son mari, sans doute.

Quel air dur et effronté, cette femme!

— « Une chambre et à dîner de suite! — commanda-t-elle. — Mais on étouffe ici! N'y a-t-il pas de jardin à cette auberge? »

Et apercevant le clos par la porte ouverte :

— « Louis, — dit-elle à son compagnon, — allons-y attendre le repas. »

Mme Maréchal courut aux provisions.

A peine l'étrangère était-elle sortie dans le jardin que j'entendis deux cris.

Je m'y précipitai.

M. André, la tête renversée en arrière, pâle, immobile, semblait mort.

Les voyageurs avaient disparu. Que s'était-il passé ?

Je pris du vinaigre, de l'eau et baignai le visage de M. André.

Il revint assez vite à lui-même, mais il semblait égaré ou hors de lui.

— « Est-elle encore là, l'indigne créature ? s'écria-t-il avec une fureur comprimée.

— « Qui donc? — fis-je en tremblant sans rien comprendre.

— « Qui ? mais elle... la voyageuse?

— « Non, tranquillisez-vous, — dis-je en essayant de le calmer. — Cette dame et son mari sont partis comme deux fous... Que vous ont-ils donc fait ? »

M. André redevint plus calme.

— « Silence, je vous en prie, Germaine,

reprit-il à voix basse... que ce qui vient de se passer soit un secret entre vous et moi?

— « Certainement, puisque vous le désirez; mais, cette dame, qui donc est-elle? »

Un affreux serrement de cœur m'étouffait.

— « Ah! ne m'interrogez pas, Germaine... Un jour, peut-être, si... j'en ai la force, je vous dirai tout... mais aujourd'hui... Ah! que cette image s'éloigne de ma vue... »

Et il mit sa tête dans ses mains... Ses dents claquaient. Du bonheur de tout à l'heure, il ne restait plus rien ! une angoisse que je ne pourrais dire l'avait remplacé.

Voyant l'état inquiétant de M. André, je lui dis :

— « Je vais aller vous conduire jusqu'à votre chambre, il faut vous coucher, monsieur... Comme vous avez froid ! »

Et lui prenant les mains, je tâchai de les lui réchauffer avec mon haleine.

— « Pauvre enfant!... fit-il, touché... c'est inutile, c'est le frisson de la fièvre. »

Je le conduisis à sa chambre, car à peine pouvait-il se soutenir, et je redescendis aussitôt.

— « Et les voyageurs ! — demanda en arrivant Mme Maréchal; — ils ne sont plus là ?

— « Ils sont partis sans rien dire, — lui dis-je. — Je crois bien que ce sont deux fous.

— « Ils sont peut-être dans le village? — reprit l'hôtesse, — ils vont revenir?

— « Ne les attendez pas, car ils ont repris leurs sacs de voyage et sont maintenant sur la route de Tours.

— « Qu'ils y restent s'ils veulent!... En voit-on du monde ridicule! » — fit Mme Maréchal en haussant les épaules. Et la question en resta là.

— « M. André a été pris de frisson, lui dis-je, je l'ai conduit jusqu'à sa chambre, il faudrait peut-être y aller voir? »

Elle monta et redescendit immédiatement toute troublée.

— « Mais, il est très-mal! — dit-elle, — il a une fièvre de cheval!... Va-t-il retomber malade à

présent?... Cours chez le docteur et ramène-le. »

Une heure après le médecin était là.

— « Voilà une grave rechute! — dit-il à l'hôtesse. — Il aura du bonheur s'il en réchappe!

— « Mais quoi donc a produit ce bouleversement?

— « Je ne vois rien qui ait pu l'émouvoir ou le contrarier, — répondit Mme Maréchal, — il était bien tranquillement assis dans le jardin, et il en est revenu dans cet état!...

— « C'est étrange! — fit le docteur en réfléchissant. N'importe, il faut porter remède immédiatement; aux prescriptions intelligemment exécutées, tient la vie de votre pensionnaire, Mme Maréchal. »

Tandis que le docteur écrivait l'ordonnance :

— « Il ne nous manquait plus que cela! — fit-elle désolée; — dans le coup le plus fort de l'ouvrage! dans le moment où il est impossible d'avoir du monde! heureusement qu'Ur-

sule n'est point encore partie rejoindre son mari à Tours, elle m'aidera pour le ménage, et toi, ma pauvre Germaine, toi qui t'y connais, aux malades, voilà encore ton rôle qui va recommencer! »

Elle lut l'ordonnance que le docteur lui expliqua.

— « Je ne me rappellerai jamais tout cela! » — fit-elle.

— « Moi je m'en souviendrai, Mme Maréchal, fiez-vous à moi. »

Et je volai chez le pharmacien, je rapportai tout et donnai les premiers soins. Je ne sais quelle compréhension Dieu avait mise en moi subitement.

Le malade, qui avait une fièvre affreuse, délirait.

Une fois, il répéta avec fureur :

— « Ma femme!! Elle!! La honte de ma vie!... »

Sa femme!! mon Dieu! mon Dieu! il est donc marié?

Et j'étouffai un cri qui soulevait ma poitrine...

— « Que dit-il, sa femme?... » dit Mme Maréchal étonnée.

— « Il délire et dit des mots sans suite, » — lui répondis-je, tâchant d'éloigner tout soupçon.

Ursule dans ce moment revenait du marché. Ne voyant personne en bas, elle entra inopinément dans la chambre.

— « M. André est encore malade? demanda-t-elle; cela n'en finira donc point?

— « O misérable! dit le malade en se levant sur son séant, et regardant Ursule avec des yeux étincelants de la fièvre et de la fureur, — n'approche pas, créature indigne!... mère dénaturée! »

Et son bras convulsif et menaçant s'étendait vers elle comme une horrible accusation.

Ursule se recula épouvantée: — « Que dit-il, Seigneur! » fit-elle en s'appuyant contre la muraille... elle était blême!

— « Quel délire effrayant! — dit la mère, — ma fille, donne-moi ce verre, c'est une potion, elle le calmera peut-être? »

Par un mouvement prompt comme l'éclair, M. André allongea sa main, saisit le verre que tendait Ursule, et le jeta violemment à terre.

— « Misérable! » répéta-t-il dans un rugissement.

— « Mais c'est un fou furieux! il faudra tâcher d'avoir un homme pour le soigner, » — fit Ursule en s'éloignant précipitamment et comme bouleversée. Mme Maréchal et moi le contenions.

— « S'il pouvait boire un peu de sa potion? — dit la bonne hôtesse; essaye, Germaine, de lui en présenter? »

Je quittai le bras du malade qui, agité par des soubresauts, ne quittait pas de ses yeux enflammés, la porte par où venait de disparaître Ursule.

Je m'approchai de lui avec une tasse.

— « Monsieur André, — lui dis-je toute tremblante... — buvez cela, je vous en prie! »

Il me regarda d'un air doux.

— « Oh! toi, tu es un ange! c'est toi que j'aime... » — fit-il en prenant la potion qu'il but docilement.

Puis sa tête retomba sur son oreiller, et bientôt il s'assoupit d'un sommeil agité.

Jusque-là, à peine avais-je eu le temps de penser, mais lorsque la réflexion put m'arriver, je me sentis un désespoir si grand que j'eusse voulu mourir.

Mme Maréchal et moi, nous soignâmes M. André pendant de longs jours et de longues nuits, et le danger passa. Il redevint calme, et pas un mot ne sortit de ses lèvres que pour nous remercier l'une et l'autre, d'un air malheureux.

La dernière nuit que je passai près de lui, pour un violent mal de tête que le docteur craignait, il me fallait tenir en la renouvelant souvent, une compresse sur son

front; la fatigue m'emporta et je m'endormis.

J'étais assise près de son lit, et sans m'en apercevoir ma main quitta le linge mouillé, et ma tête tomba sur le coin du traversin, où lui-même appuyait la sienne. Ce sommeil dura peu, et quand je m'éveillai, il me sembla sentir un souffle sur mes cheveux... J'ouvris les yeux et le vis un peu soulevé, le visage légèrement incliné vers le mien... il me regardait comme en extase.

Honteuse de je ne sais quel sentiment, je me retirai avec vivacité et fort rouge.

— « Oh, Germaine!... oh ma sœur! » — me dit-il, avec une sorte de reproche en me couvrant de son regard loyal.

Je me tus, toute confuse de mon premier mouvement.

— « Vous n'avez jamais eu de frère, vous Germaine, — reprit-il, — mais moi, j'ai eu une sœur bien-aimée... (là-haut maintenant, l'heureuse!) une sœur dévouée et tendre, dont plus d'une fois la tête a reposé près de la mienne,

en me soignant aussi... et tout à l'heure, en vous contemplant tombée de fatigue sur mes oreillers, j'ai cru la voir... et je faisais un rêve du ciel.

— « Mon frère! » lui dis-je tout bas, et je lui tendis la main.

Quelques jours après il entrait en pleine convalescence.

Une fois seule avec lui, je l'entendis se dire à lui-même :

— « Pourquoi hélas! suis-je revenu à la vie?

— « Reprenez courage, monsieur André, — lui dis-je, — il y a d'autres malheureux que vous qui sont bien obligés de vivre! »

Il attacha ses yeux sur les miens.

— « Vous savez? dit-il,... » — et comme je devinais qu'il voulait parler, je lui dis :

— « Oui, je sais tout, ne me dites rien,... vous vous agiteriez. »

— « Laissez-moi! reprit-il avec exaltation. Je veux vous dire toute ma vie, à vous, mon

sauveur, à vous, ange de dévouement, qui vous oubliez vous-même pour moi, je veux vous raconter mes souffrances pour que vous les partagiez, Germaine, écoutez-moi? »

Je fis un geste d'assentiment douloureux.

— « Mes longs malheurs seront courts à dire. Marié à une femme dont je fis le sort en l'épousant; cette femme que vous savez... elle m'a bientôt trahi et laissé pour un autre, en abandonnant un enfant de quelques mois, qu'elle allaitait, et qui, privé du sein maternel, succomba peu après cette fuite.

Un ami pour lequel j'avais sacrifié une partie de ma fortune, en répondant pour lui, m'a trahi aussi, et c'est lui que vous avez vu l'autre jour avec elle! Vous pensez peut-être que là finit cette série d'infamies? Non, car les misérables emportèrent avec eux un capital, ma fortune, que je venais de réaliser, et ils me laissèrent sans ressources!

Je quittai mon pays pour ne point assister à mon déshonneur; et afin de vivre, je demandai

l'emploi que j'occupe aujourd'hui, bien heureux encore de l'avoir obtenu ! Et maintenant, abandonné, isolé du monde entier, je n'ai à moi ni foyer, ni famille ! Et pour me consoler, pas même le droit d'avoir au cœur une affection ou une tendresse qui me referaient une vie nouvelle ! »

La tête dans mes mains, je sentais les larmes filtrer goutte à goutte entre mes doigts.

Hélas ! que lui répondre? Il disait vrai !

— « Vous avez au moins le droit d'avoir l'amitié d'une sœur? » lui dis-je.

— « Vous savez qu'elle est morte ! » répondit-il douloureusement.

— « Ne sembliez-vous pas, l'autre jour, l'avoir retrouvée en moi? » ajoutai-je en tremblant un peu.

Il prit une de mes mains et la joignant à la sienne :

— « Ma Germaine !... ma sœur bien-aimée ! » — fit-il en me baisant au front... et nos pleurs se mêlèrent dans ce nom !

IX

L'ÉPREUVE.

Le lendemain Ursule partit.

Sa mère qui ne devait plus tenir auberge, restant seule, lui donna presque tout le mobilier qui s'y trouvait, ne se réservant que le plus vieux et le plus mauvais.

La pauvre femme pleurait de tout son cœur en disant adieu à son Ursule; mais celle-ci, l'œil sec, dit à sa mère :

— « Pourquoi donc vous chagriner? Est-ce que je suis perdue, pour demeurer à Tours? »

Le mari qui était là, ajouta d'un air dégagé :

— « Vous viendrez nous voir, maman Maréchal, ainsi, séchez vos larmes. »

Ursule ayant embrassé tout le monde et ne m'ayant point adressé la parole;

— « Adieu, madame Ursule! » lui dis-je de moi-même, comme un pardon de ce qu'elle m'avait fait souffrir.

Elle fixa sur moi son regard méchant des plus mauvais jours.

— « T'embrasser! toi?... Tu te figures donc que j'ai oublié ce que tu es?... ou bien que je ne te connais pas, fille hypocrite? Tiens, puisque tu m'en donnes l'occasion toi-même, il faut que je te dise ma pensée sur toi : d'abord, ne sais-je pas pourquoi tu as quitté la ferme du Colombier? Tu commençais de bonne heure, ma mie! Car la maîtresse a été obligée de te renvoyer parce que tu aimais son fils, et qu'eux tous ne voulaient point de toi?... Aujourd'hui, tu as remplacé Tranquille par monsieur André, tu l'aimes,... mais celui-là aussi te laissera bien, pauvre niaise! C'est assez maintenant, va

raconter là-haut ce que je viens de te dire, » — ajouta-t-elle insolemment, en montrant du doigt la chambre du malade.

Elle monta lestement en voiture, et son mari qui souriait d'un air goguenard donna un grand coup de fouet à son cheval...

— « Attrape! » — dit-il en me regardant grossièrement, et ils partirent au galop.

J'avoue que j'étais restée anéantie sous ce flot d'injures lancé avec une volubilité qui ne m'avait pas permis une réponse. Cependant je me sentis si heureuse d'être enfin débarrassée de cette haine constante, que le dernier jet de son venin glissa sur moi en me touchant à peine.

. . . .

Le temps passait et monsieur André ne se remettait pas. Quoique levé et se traînant d'un lieu à un autre, il avait souvent des défaillances. Ses forces semblaient être complétement éteintes. Il dut donc renoncer au service actif du chemin de fer, et obtint une place dans une petite station isolée où s'arrêtaient

seulement les trains de marchandises de la petite vitesse.

Il devait partir dans une semaine. Pour moi-même, le temps du départ approchait, et tous deux, sans nous le dire, nous étions bien tristes.

— » Qu'allez-vous devenir là-bas, tout seul, maladif comme vous l'êtes, monsieur André? — lui demanda un jour la bonne hôtesse,.. — vous avez besoin de tant de soins encore! »

Oh! moi aussi, j'avais bien pensé à cela, et c'était ce qui m'attristait davantage; mais je n'osais le dire.

A cette réflexion de madame Maréchal, le pauvre homme soupira.

— « Il est vrai, dit-il, que je vais être bien seul,.. mais enfin! il faut se faire à son malheur! »

— « Si au moins, vous aviez pour vous soigner et tenir votre ménage, quelqu'un de connaissance, — continua-t-elle... — Ce serait moins triste pour vous... Voulez-vous que je vous

cherche une femme d'âge qui veuille bien aller si loin?

— « Volontiers, » — répondit-il avec indifférence. La conversation en resta là.

Si c'était vraiment mon frère, me dis-je, en moi-même, j'irais avec lui,... pourquoi pas? Il m'a appelé sa sœur et il est si honnête!

Mais je ne sais quel sentiment me fit garder le silence.

Le soir, madame Maréchal dit à monsieur André :

— « Je vous ai trouvé une brave femme dont je vous réponds, pour aller avec vous, mais comme il est très-coûteux pour elle de quitter sa famille et son pays, elle demande de gros gages,... cinquante écus?

— « Je puis les lui donner, dit M. André, et puisque vous me répondez de l'honnêteté de cette femme, arrêtez-là pour moi, jé vous prie. »

Ce fut fait sur l'heure même.

La nuit suivante, je fus réveillée par une

suffocation affreuse et un grand tumulte au dehors.

Je sautai au bas de mon lit et regardai effarée par ma fenêtre. Des flammes s'échappaient de l'auberge, et des étincelles apportées par le vent, tombaient dru sur le toit de paille de la masure, qui déjà brûlait comme allumette.

Je me précipitai vers l'escalier de bois vermoulu...

Il s'effondrait.

Que devenir, mon Dieu!

Au même instant, mes vitres volèrent en éclats, un homme sauta dans ma chambre; c'était M. André.

— « Dieu soit béni! elle vit encore! » s'écria-t-il.

Il me saisit dans ses bras, et voulut ainsi redescendre l'échelle sur laquelle il était venu.

Mais il s'arrêta terrifié.

— « Malheur! dit-il, le feu l'entame déjà! »

Me posant à terre:

— « Germaine, me dit-il vivement... les barreaux de l'échelle ne pourraient nous soutenir tous deux, descendez seule, votre poids léger ne les fera pas céder; mais hâtez-vous, la flamme est rapide.

— « Je ne me sauverai pas sans vous, — lui dis-je avec résolution. — Descendez le premier, vous me recevrez après si je tombe.

— « Que vous me faites souffrir ! — reprit-il avec angoisse, — tenez, si vous ne descendez à l'instant je me jette dans ces flammes ! »

Il avait ouvert précipitamment la porte, et les flammes s'élancèrent.

Prompte comme l'éclair, je mis le pied sur l'échelle.

Les barreaux craquaient en fumant.

Emportée par une pensée, j'avais des ailes, je crois, et j'atteignis enfin la terre.

Je me retournai... Là-haut mon âme était restée... à peine j'entrevis sa tête à travers la fumée et les effroyables langues de feu..... Désespérée, je tendis les bras !... Il s'é-

lança et vint tomber à quelques pas de moi.

Un double cri s'était échappé de nos deux poitrines... mais le sien était un cri de douleur. Cependant il était déjà relevé.

— « Vous êtes blessé?— lui demandai-je haletante.

— « Ce n'est rien, rassurez-vous,—me dit-il. Mais de sa main gauche il avait pris son bras droit qui pendait.

— « Oh!... vous avez le bras cassé?...

— « Ne vous effrayez pas, Germaine, continua-t-il sans s'émouvoir; — c'est vrai, il y a quelque chose comme cela... mais on en guérit facilement... maintenant, allons vite là-bas. »

Une foule de gens étaient amassés devant l'auberge qui brûlait, on s'empressait à la chaîne et à sauver ce qu'on pouvait du mobilier.

Des tas de linge, des meubles gisaient à terre, et cependant Mme Maréchal ne se lamentait pas trop.

— « Tout cela était bien vieux, — disait-elle, — et je suis assurée. »

Elle avait une autre maison dans le village; nous nous y réfugiâmes.

On fit venir un *ossier* pour soigner le bras de M. André.

— « Il est si mal cassé, que vous resterez estropié toute votre vie, » — lui dit-il brutalement en s'en allant.

Je finissais de mettre les derniers bandages, Mme Maréchal n'avait pu soutenir cette vue.

— « Et c'est pour moi que vous êtes en cet état!— dis-je au malade... et dans un transport de reconnaissance et de douleur, je baisai cette pauvre main qui restait immobile sous mes lèvres.

— « Ne vous faites donc pas cette peine, ma pauvre Germaine, je suis si heureux de vous avoir sauvée!... — me dit-il avec une douceur pénétrante.— Si vous saviez l'angoisse que j'ai éprouvée, lorsque de loin, j'ai vu brûler votre réduit!... Tenez, c'est horrible!... »

Et il cacha sa tête dans sa main gauche.

— « C'est vrai, que tu dois une fameuse chandelle à monsieur André, — dit Mme Maréchal qui revenait, — car sans lui, en vérité! personne ne pensait à toi, pauvre fille, tant chacun avait perdu la tête!...

Je ne pus répondre que par mes larmes.

— « Mme Maréchal, interrompit M. André, je vous prie de remercier la femme que vous avez retenue pour mon service, j'ai réfléchi que là-bas, je pourrai peut-être trouver une journalière, qui viendra seulement quelques heures chez moi.

— « Ah par exemple! Voilà un changement que je ne comprends point, monsieur André!.., dit l'hôtesse assez mécontente, — dans l'état où vous êtes, plus que jamais vous avez besoin d'une personne à vous... sans compter que vous me faites faire là une commission assez désagréable!...

— « Je suis fâché de vous occasionner cette

contrariété, madame Maréchal, mais... maintenant... je ne puis... »

Et il la regarda fixement.

Elle en fit de même, cherchant à comprendre...

— « Ah Seigneur Jésus! » — dit-elle en se levant subitement. Et se frappant le front : — « et vos papiers de là-haut?... »

— « Brûlés avec votre maison, » — répondit-il tranquillement.

— « Est-il possible! mon Dieu!... oh pauvre monsieur André! »

Et atterrée, elle pâlissait et rougissait... — « Mais vous avez cependant eu le temps d'y monter puisque ce côté n'a été brûlé qu'en dernier lieu.

— « Le temps! — reprit-il d'une voix vibrante, — tandis que là-bas une enfant, Germaine allait brûler! »

— « Quel cœur vous avez, monsieur André! — dit l'hôtesse avec admiration.

— « Mais, vous voilà sans ressources et

estropié pour un temps! et tout seul dans votre petite gare, que deviendrez-vous? »

Pour moi, j'avais tout compris... ses papiers, sa fortune, il l'avait laissée perdre pour me sauver!...

Cédant à un irrésistible mouvement, je me mis à genoux devant lui.

— « Oh! permettez-moi d'aller avec vous! — lui dis-je en joignant les mains... — ne me refusez pas, je vous en prie!... »

Il me regarda les yeux humides... il ne disait rien, je voyais battre ses tempes et sur son front passait, comme en certains temps sur le ciel, un rayon de soleil ou un nuage.

— « Emmenez-moi, je vous en conjure! » — dis-je encore.

— « Eh oui! monsieur André! pourquoi pas?... vous épouserez Germaine, et vous aurez en elle, une bonne petite femme, ma parole! mais j'entends du monde. » Et elle partit.

— « Qu'a-t-elle dit? » — répéta douloureusement M. André.

La sueur lui perlait au front.

La même souffrance passa en moi!...

— « Monsieur André, — lui dis-je, pour éloigner cette idée malheureuse, — ne pensons pas à cela... si vous aviez une sœur, n'irait-elle pas demeurer avec vous? ne le suis-je pas, moi aussi? »

— « Ma sœur! — reprit-il à plusieurs reprises, — ma sœur?... » — et comme s'il se parlait à lui-même:

— « Peut-être?... » — ajouta-t-il.

Et il abaissa sur moi un regard qui me rappela mon père.

— « N'est-ce pas, que vous voulez bien? — lui dis-je en souriant — je serais si heureuse!

— « Ma douce enfant, laissez-moi réfléchir à votre proposition, à votre dévouement; laissez-moi consulter mes forces?

— « Mais vous n'en avez pas, — lui dis-je.

— « Cela se pourrait!... » — reprit-il, avec un sourire.

Voulant le vaincre tout à fait, j'insistai en disant :

— « Vous ne pouvez pas vous en aller tout seul; et puisque vous êtes devenu pauvre et infirme pour moi, vous ne devez pas me refuser la consolation de vous aider dans votre vie, et de la dédommager de ses malheurs, par mes soins et mon amitié de tous les instants... Ah! si vous saviez combien je vous aime, vous ne voudriez pas me causer la peine d'un refus!... »

Dans un élan subit, il m'approcha de lui... c'était comme une joie folle qui le prenait... Puis, avec un gémissement, il m'éloigna.

— « Pauvre ange du bon Dieu! — dit-il avec tristesse, — vous me dites des choses qui me font voir une félicité que je n'ose accepter; car vous faire accepter ma misère et mon malheur!... oh! non, Germaine!

— « Vous êtes dur pour moi, monsieur André! — lui dis-je, blessée. — Si ce malheur et

cette misère font ma joie et ma richesse à moi?...

— « Admirable fille! comment vous dire qu'autre chose encore m'empêcherait d'accepter votre dévouement?... Le monde, vous n'y pensez pas? Que dirait-il d'une jeune fille qui, sans être la parente d'un homme, lui consacre sa vie? Le monde, Germaine, est impur et mauvais, et ne pouvant comprendre votre âme angélique, il vous mépriserait...

— « Que me fait le monde, monsieur André? Je ne crains que Dieu, et vivant sous son regard et sous sa loi, je ne m'inquiète pas du reste. Ma réputation serait perdue, dites-vous... et vous, n'avez-vous pas perdu pour moi votre fortune et ce qui l'aurait refaite peut-être, votre bras? Oh! laissons, je vous en supplie, toutes ces considérations, et dites-moi : Germaine, ma sœur, suivez-moi! »

Et je le quittai en lui disant :

— « A demain, ces bonnes paroles, n'est-pas? »

Tout le reste du jour, je l'entendis se promener dans sa chambre avec une grande agitation.

Il ne voulut pas souper.

Le soir, en priant, je demandai à Dieu qu'il le décidât à m'emmener.

Lorsqu'il redescendit le lendemain, je le regardai avec inquiétude, il était si pâle que je le crus malade. Pourtant, il y avait sur son visage un si grand air de joie, que j'en tressaillis...

— « Bonjour, ma sœur! » me dit-il tout bas, lorsque je le servis.

— « O Seigneur, merci! » m'écriai-je, comme soulevée par un espoir immense.

Il semblait tranquille et souriant.

— « Lorsque vous aurez un moment de liberté, je vous parlerai, Germaine, » me dit-il.

Nous étions heureux tous deux, je le sentais...

Vers deux heures de l'après-midi, l'ouvrage étant terminé en bas, ma maîtresse m'envoya faire la chambre de M. André.

Il était alors assis près de sa fenêtre ouverte, et songeait.

Le ciel était sombre et lourd; un orage se préparait, car des éclairs traversaient l'espace, et un vent étouffant passait sur la campagne qu'il flétrissait.

J'avais toujours ressenti un grand malaise à l'approche des orages, et dans ce moment surtout, il m'écrasait plus que de coutume.

— « On est malheureux par un temps pareil! dis-je à M. André.

— « Je vous assure, Germaine, — me répondit-il, — que pour ma part, je me sens tout en joie! car, sous ces nuages sombres qui s'entr'ouvrent, il me semble voir un ciel rayonnant où vous êtes... »

Un coup de tonnerre ébranla la maison.

— « Où je suis avec vous, n'est-ce pas? » — lui dis-je.

— « Oh! oui, Germaine!... et nous serons bien heureux dans cette vie, que je vous ferai si respectée et si douce! »

Le bonheur éclairait si vivement son visage, que je le reconnus à peine, et que moi-même, ne pouvant soutenir ma joie, je joignis les mains en m'écriant avec transport: — Que vous êtes bon, ô mon Dieu!

Au même moment, un horrible coup me fit chanceler en m'arrachant un cri. Folle de terreur, je me précipitai sur la poitrine de M. André, qui s'était levé soudain en m'entourant de son bras gauche.

Le bruit de la foudre et l'éclat des éclairs devinrent effroyables. Le sol tremblait et la maison semblait prête à s'écrouler.... Frémissante, la tête cachée contre lui, ayant à peine conscience de moi-même, j'étouffais de mon propre souffle, dont je devais le brûler aussi... A travers mes yeux fermés, je voyais des clartés subites, et sur cette poitrine où à chaque

explosion, je me pressais plus fort, j'entendais les battements de son cœur se mêler, dans mon oreille, au bruit de la foudre.

— « Germaine, — me dit-il, d'une voix tremblante, —rassurez-vous, l'orage s'éloigne. »

Quand je levai les yeux, un jet de feu m'aveugla et je me rejetai sur lui.

— « Mon Dieu, mon Dieu!.. » — fit-il avec angoisse.

Je crus qu'il priait.... Quel affreux tonnerre! pensai-je, puisqu'il prie et tremble aussi! Au même instant, je sentis ma tête détachée vivement de lui et je ne sais quelles flammes courir sur mes cheveux, mon visage et mes lèvres! Une étincelle s'y posa brûlante, dans un mot aussi doux qu'un soupir de joie! Ce fut un éblouissement! Ainsi qu'un vent violent enlace et unit deux roseaux déjà penchés l'un vers l'autre, la tempête avait mêlé nos âmes.

Ce moment fut un éclair aussi rapide que ceux du ciel, car, à peine en avais-je senti l'i-

vresse ou l'effroi qui fit me rejeter en arrière avec un cri, que le bras qui me pressait doucement, se détendit, et que lui, Lui, tomba affaissé sur une chaise, pâle comme la mort, et se couvrant la figure de sa main.

Appuyée contre la muraille, je ne sais quel trouble mêlé de joie et de souffrance me tenait là immobile, loin de lui?

Il me semblait que quelque chose venait de se briser dans notre vie, où cependant je sentais naître, je ne puis dire quelles douceurs inconnues.

Au bout d'un assez long silence, il vint vers moi, et d'un ton attristé, il me dit :

— « Germaine, pardonnez-moi?

— « Je suis seule fautive, » lui répondis-je doucement.

— « Vous êtes bonne! » — reprit-il avec reconnaissance, — mais, ma pauvre amie, ayons du courage! abandonnons des rêves impossibles, car, — ajouta-t-il amèrement, — cet amour de frère, s'effaçant au premier choc, dites vous-

même, Germaine, si c'était autre chose qu'une illusion? »

Je baissai la tête sans pouvoir articuler une parole.

— « Nous devons nous quitter, Germaine, » — continua-t-il d'une voix basse. Je tressaillis comme sous le coup de la mort, et ne pus lui répondre que par un regard chargé de larmes, il le prit pour un reproche.

— « Oh! pardonnez, » — répéta-t-il en me prenant la main d'une manière suppliante.

Levant la tête et le regardant franchement :

— « Ne croyez pas, — lui dis-je, — que j'aie contre vous le moindre ressentiment, c'est pour moi seule que je le garde.... Hélas! que voulez-vous, il me semblait me réfugier dans les bras de mon père! N'ai-je pas pour vous toutes les affections? Et, quand malade je vous soignais, ne me disais-je pas qu'une mère devait aimer son enfant comme je vous aimais alors? Est-ce que c'était aussi une illusion? »

A son tour il baissait la tête.

— « Eh bien? — repris-je résolue, — n'importe aujourd'hui comment je vous aime et vous m'aimez, ne repoussez pas cette amitié que Dieu m'aidera à préserver désormais comme un précieux trésor, mais ne parlez pas de séparation; l'éclair de tout à l'heure nous a montré le danger, nous l'éviterons. Oh! ne savez-vous pas quelle confiance j'ai en vous!... »

Il serra fortement ma main dans sa main qui tremblait.

— « Tout à l'heure, Germaine, vous rappeliez votre père, — dit-il, d'un accent altéré; — écoutez-moi vous parler comme il le ferait en cette circonstance! A vous, il dirait de ne point écouter votre cœur dévoué; à moi, il ordonnerait de laisser son enfant... et si nous lui désobéissions, il nous maudirait tous deux. »

J'écoutais avec terreur!

— « Seigneur mon Dieu, que faire? dis-je désespérée, en levant les yeux au ciel, — lui qui m'a sauvé la vie, lui qui a tout perdu pour

moi, richesse et santé, je dois le laisser malheureux, infirme, pauvre?... O père, tu n'ordonnerais pas cela.... »

— « Il l'ordonnerait, » Germaine! fit-il avec autorité.

Ne pouvant supporter la douleur qui me torturait, je m'écriai :

— « Pourquoi me brisez-vous le cœur ainsi? » Je pleurais.

Il se leva subitement et je l'entendis murmurer tout bas!

— « Que je souffre!! »

Ce mot arrêta mes larmes.

— « Cette lutte lui fait mal, me dis-je, nous verrons plus tard. »

Et je le laissai seul.

A l'heure du souper, comme il ne venait point, Mme Maréchal alla le chercher.

Il descendit alors, se plaça silencieusement à table et resta ainsi immobile et muet, tel qu'une statue.

— « Monsieur André, vous souffrez aujour-

d'lui davantage, n'est-ce pas ? » — demanda l'hôtesse en regardant sa pâleur effrayante.

— « Un peu plus, » — répondit-il seulement.

Je le regardai avec inquiétude! mes yeux rencontrèrent les siens, et ce regard morne de tout à l'heure, étincela de tant de tendresse et de tant de douleur, que je pensai mourir sous cette émotion.

Mme Maréchal mit devant lui son assiette servie, il se laissa faire comme indifférent.

Ainsi que j'en avais la coutume depuis qu'il avait le bras en écharpe, je lui coupai son pain et sa viande; mais cette fois, plus encore que les autres, je m'acquittai de ce soin avec mon âme tout entière, car c'était plutôt elle que mes doigts, qui touchait chaque chose destinée aux lèvres du pauvre malade.

Lui, ne me regarda pas, ses yeux baissés suivaient les mouvements de ma main, et lorsque je remis dans la sienne la fourchette qui m'avait servi, je sentis une goutte chaude

tomber sur ma manche... Chères larmes! dont j'ai longtemps baisé la trace...

Il goûta à peine ce qu'on lui présenta.

Madame Maréchal qui l'observait avec sollicitude, lui dit d'un ton maternel :

— « Mon pauvre monsieur André, tâchez de vous mettre un peu au-dessus de ce malheur!... Vous pourrez peut-être un jour réparer cette perte d'argent, en le regagnant? »

Il la regarda d'un air étonné; puis, se souvenant, et avec un sourire triste :

— « Mon argent? — fit-il, — c'est là une perte que j'avais presque oubliée;... mais il en est d'autres, — ajouta-t-il, — en me jetant un regard douloureux;... il en est d'autres, quoi qu'on s'y soit résigné, que l'on pleure toute une vie. »

L'hôtesse comprenant une douleur cachée, ne disait rien; alors, s'adressant à elle :

— « C'est aujourd'hui, — lui dit-il, — l'anniversaire de la mort d'une sœur bien-aimée,... et comme je suis affaibli depuis quelque temps

par les maladies... les épreuves... je n'ai pu vaincre cette douleur! Ah! que je suis faible! »

Son accent était sombre et brisé.

— « Hélas! je suis morte aussi pour lui! » pensai-je.

Jusqu'à l'heure du coucher, il resta près de nous, et il me sembla qu'il avait repris toute sa fermeté.

Il était même fort tard qu'il ne pensait pas à se retirer, Mme Maréchal en fit l'observation :

— « Onze heures! — fit-elle en se levant vivement, mais il est temps de se quitter, je crois! »

— « Déjà, mon Dieu! » — dit monsieur André.

L'hôtesse le regarda étonnée.

— « Vraiment! — fit-elle en riant... — Vous avez dit ce : déjà! comme si vous répondiez à l'appel de la mort!

— « Oh! à elle, je ne dirais pas : déjà! » — reprit-il.

Son expression était si navrante en faisant

cette réponse, que j'eus peur de ce qui pouvait se passer en lui.

Mme Maréchal crut à une plaisanterie, et gravissant devant nous l'escalier, se retira dans sa chambre en nous criant : Bonsoir !

M. André montait péniblement, il paraissait haletant.

— « Germaine, — me dit-il, — donnez-moi votre main, j'ai de la peine à marcher.

— « Vous avez quelque chose ce soir, monsieur André ? — lui demandai-je avec inquiétude ; et je lui donnai mon bras. Il chancelait.

— « Hélas ! ma pauvre enfant ! j'ai ce soir, ce que j'aurai toute ma vie, » — me répondit-il avec la tristesse qui veut sourire.

Oppressée, comme sous le poids d'un malheur ou de son pressentiment, je ne dis plus rien ; et pendant les quelques minutes que dura cette marche silencieuse, j'écoutais chaque souffle, chaque soupir s'échapper de sa poitrine, ainsi qu'on écoute un son qui vous est doux et qu'on n'entendra plus ! Sur mon

bras qui s'assouplissait sous le sien, je recueillais chaque mouvement de son corps souffrant, comme on voudrait retenir une pression qui vous est chère et qu'on ne sentira plus!

Arrivés devant sa porte, je la lui ouvris.

— « Bonsoir, monsieur André, et à demain... il sera plus heureux qu'aujourd'hui, n'est-ce pas? »

Il ne répondit pas, mais prenant ma main dans les deux siennes qui étaient glacées, il l'étreignit... puis la reportant à ses lèvres, il l'y pressa fortement comme s'il eût voulu lui faire étouffer quelque vague gémissement.

— « Adieu, Germaine! » fit-il d'une voix presque inintelligible.

Il entra précipitamment dans sa chambre, et moi j'allai m'enfermer dans la mienne en me disant, le cœur gros de larmes :

— « Qu'a-t-il, ce soir?... cet adieu... n'est-ce pas me dire que tout doit être fini entre nous?... O mon Dieu! ô mon Père! lui au moins, bénissez-le... Mais ne plus le voir, ne

plus être aimée de lui... est-ce possible?... »

La nuit fut agitée par ces pensées; pensées qui se taisaient quand j'entendais son pas à lui (car il marchait toujours) résonner à mon oreille, comme une cloche de mort...

Vers le matin, la fatigue m'emporta et je m'assoupis.

X

SACRIFICE.

— « Germaine ? Germaine ? comment, encore au lit quand il fait grand jour ! »

Cette voix était celle de Mme Maréchal qui entrait en ce moment dans ma chambre et me réveilla de mon lourd sommeil.

— « Comment, continua-t-elle, tu ne t'es seulement pas levée pour dire adieu à M. André ?

— « Adieu ! à M. André ? — dis-je en me mettant subitement sur mon séant... Je croyais rêver.

— « Mais, d'où viens-tu donc, Germaine ?

que tu as l'air toute *jugée*... Ne savais-tu pas qu'il devait se rendre aujourd'hui à son poste, de bonne heure? Aussi est-il parti avant le jour. »

Un cri que je comprimai en me rejetant sur mon oreiller, empêcha toute réponse de ma part.

— « Ah! tu es si surprise que cela, ma fille? Je croyais qu'hier au soir en te quittant il te disait adieu? »

Ne voulant pas qu'elle s'aperçut de rien, je lui dis en faisant un effort sur moi-même:

— « C'est vrai!... mais je ne savais pas qu'il partirait si matin.

— « Ah! c'est donc cela? dit-elle, car lorsqu'il est parti, et qu'étonnée de ne point te voir, je disais que j'allais te chercher: « Ne la réveillez pas, me dit-il, je ne le veux pas. » Mais il m'a chargée d'une commission pour toi, Germaine!... Ah! c'est un bien brave homme! Quelle idée malheureuse a-t-il de ne pas se marier! Il n'y a que cela à redire en

lui. Nous avons causé à ce sujet, — ajouta-t-elle comme en confidence.

— « Quelle commission? madame Maréchal, » — dis-je en interrompant l'hôtesse et faisant un grand effort, car je pouvais à peine parler.

— « La commission? la voilà, » — me répondit-elle en me présentant un petit paquet.

Je le gardai dans mes mains, et sans l'ouvrir, je le couvris de mon regard qui débordait de larmes.

— « Pauvre Germaine! Tu l'aimais bien tout de même, monsieur André! » — dit ma maîtresse avec bonté en remarquant mon émotion.

— « Il était si bon! » — fis-je en me comprimant.

— « Mais ouvre donc ton paquet, ma fille?

— « Plus tard.... Que vous a-t-il dit?

— « Voilà! Après m'avoir payée généreusement, car il a toutes les qualités, le cher homme! Il s'est exprimé ainsi à ton endroit : Quant à

Germaine, quoique j'eusse voulu lui donner une fortune, je ne puis lui laisser autre chose qu'un pauvre souvenir; c'est le couvert d'argent marqué à mon chiffre et qui me servait toujours, ainsi que mon verre qu'elle-même a si souvent porté à mes lèvres en me soignant. Ces objets sont de peu de valeur, il est vrai, mais rien ne saurait payer le dévouement qu'elle m'a montré,... et je suis sûr qu'elle aimera ces souvenirs en mémoire de moi.

Il était si ému qu'il ne put achever,... et il partit. »

Je pressai sur ma poitrine ce legs précieux, et me sentant mourir :

— « Madame Maréchal, — lui dis-je, en me mettant au bas de mon lit, — je descends de suite, laissez-moi m'habiller, car je suis honteuse de ma paresse.

— « Bien, Germaine! Je vais t'attendre en bas,... mais, avant de descendre, fais la chambre de monsieur André.

« Pauvre monsieur André! là-bas, tout seul!... Ah! s'il avait voulu m'écouter!... mais il paraît qu'il y a des empêchements et de trop grands obstacles pour qu'il puisse se marier... Que je le regrette! Il était si doux, si tranquille, si honnête!... »

Et seule elle parlait ainsi en descendant l'escalier.

— Ah! madame, — me dit Germaine, — j'avais déjà éprouvé bien des peines, des douleurs extrêmes, et pourtant aucune ne peut être comparée à celle que je ressentis à ce moment. Je n'en ai subi que plus tard une semblable : la mort d'un de mes enfants. Deux morts, sous lesquelles je suis morte moi-même.

Ah! quand je fus seule, quelles larmes, quelles angoisses! Que de sanglots, que de baisers sur ce cher souvenir que je ne pouvais arracher de mes lèvres.

Et dans sa chambre toute chaude encore de sa présence, si vide et si désolée maintenant... Non, je ne puis redire ces souffrances!

Quand plus calme, je me jetai au pied de son lit pour prier, je compris devant Dieu la grandeur de son sacrifice et son amour, dans l'adieu douloureux de la veille. Je baisai tout ce qu'il avait touché, et ne jetai même pas dehors, comme d'usage on fait, la poussière de ses pas, je la brûlai au feu, comme on brûle les choses bénites.

Sur le pavé, je ramassai de petits morceaux de papiers épars, où il avait écrit et qu'il avait déchirés; je ne savais point lire, mais je les recueillis pour les baiser,... sa main les avait caressés.

Bien souvent depuis je regardais ces petits signes noirs tracés par lui, et me figurant qu'ils me disaient de douces choses, je les mettais à mon oreille, et les écoutais, à mon visage, sur ma bouche qui leur répondait, et cela apaisait ma peine.

Mais, de ce moment, il n'y eut plus pour moi ni vie, ni jeunesse! Plus de soleil, plus de beaux jours.... j'essayais bien de rappeler

au moins l'image noire d'autrefois, de la retrouver dans mes songes, de l'écouter dans les vents ou les bruits de la campagne,... mais rien ne reparaissait, rien ne me parlait plus; tout était mort en moi.

Je tombai dans une grande mélancolie, et bientôt j'éprouvai un mal qui me cloua sur mon lit : c'était la variole, une variole effroyable!

Pensant que j'en tenais le germe de lui, je souffris avec une sorte de jouissance,... et quand je me relevai, et que pour la première fois, je me regardai dans un miroir, je jetai un cri d'horreur qui bientôt devint un cri de joie! Jamais je n'avais ressenti de plaisir à être belle qu'en pensant à lui.

Maintenant qu'il n'était plus là, j'étais bien aise de n'avoir plus rien pour plaire, j'eusse même été heureuse de mourir!

La maladie parcourut tout le pays et fit beaucoup de victimes.

Ma mère et mes deux sœurs furent atteintes.

Mon temps était fini chez Mme Maréchal, je fis écrire chez mes nouveaux maîtres de Tours afin d'y retarder mon arrivée, voulant aller soigner ma mère.

Je m'établis donc chez mes pauvres malades, mais aucun soin ne put les sauver. Mes deux petites sœurs moururent, et ma mère, folle de chagrin, succomba aussi.

Tous ces malheurs me donnèrent une rechute, dont cependant je me relevai assez vite.

J'appris sur ces entrefaites que Mme Maréchal s'était retirée à Tours auprès de sa fille Ursule, qui passait pour être très-malheureuse avec son mari.

Celui-ci, qui, malgré ses mensonges, n'avait rien que des dettes, mangeait la fortune de sa femme et la maltraitait pour combler la mesure !

La pauvre mère était donc venue près d'elle pour lui être un aide et un secours.

Enfin, après bien des retards, j'arrivai à Tours, chez les maîtres que m'avait choisis

M. André. Ces excellentes gens me reçurent avec une bonté qui me toucha, et là encore je reconnus l'affection de celui qui était toujours dans mon cœur. Ils étaient en effet ses amis, et j'en entendais souvent parler avec vénération. Seulement, ils n'avaient reçu aucune nouvelle de lui depuis sa position actuelle, cela les inquiétait... et moi, mon Dieu !...

— « Puis, disaient-ils, il est si loin, on ne le verra sans doute plus. »

Pendant deux années, je restai dans cette ignorance de lui, car personne ne put rien savoir de son sort.

Il m'eût semblé bien bon alors de reprendre une grande affection pour mes maîtres, comme autrefois pour la fermière du Colombier, mais depuis le brisement de mon cœur, il n'avait plus de force pour rien sentir, ni plaisir, ni amitié, ni peine, hors celle qui, comme dans un tombeau, était ensevelie au fond de moi-même.

Mes maîtres paraissaient s'attacher à moi,

et quoiqu'ils me trouvassent trop triste, ils se louaient de mon obéissance et de ma douceur. Ah ! ce n'était pourtant point de la vertu de ma part que cette soumission et cette humeur douce. C'était apathie, manque de volonté : tout m'était indifférent, il n'était resté en moi d'autres sentiments que le souvenir, le regret, la souffrance.

La demoiselle devait se marier.

— « Nous n'avons plus besoin de servante, me dit un jour sa mère.... Elia se marie, elle entre dans une maison toute montée et nous demeurerons avec elle. Mais j'ai pensé à votre sort, Germaine, et je veux vous marier aussi.

—« Madame, vous êtes bien bonne de penser à mon avenir, — lui dis-je, — mais je ne veux pas me marier.

— « Ecoutez-moi, ma fille, — continua-t-elle, — j'ai pour vous un très-joli parti, un homme rangé, honnête, doux, et ce qui ne gâte rien à l'affaire, un bel homme. C'est un veuf que sa position force à se remarier, et quoiqu'il re-

grette toujours sa femme, il rendra sa seconde très-heureuse, j'en suis sûre : réfléchissez à cela, Germaine.

— « Madame, je suis bien décidée à rester fille, » lui répondis-je.

— « Ta, ta, ta ! — dit-elle en s'en allant, — nous verrons cela plus tard. »

Pendant ce jour la chaleur avait été extrême, nous étions en été. Lorsque le soir je me couchai dans ma chambrette au rez-de-chaussée, je laissai ma fenêtre ouverte.

Vers minuit, l'air fraîchit et la lune monta dans le ciel. Ne pouvant dormir, un peu agitée et contrariée par les paroles de ma maîtresse, je regardais la lumière douce de la lune et je me disais : « Si celle de Mars nous fait apparaître celui que nous devons aimer, peut-être celle d'août nous le ferait-elle revoir quand nous l'avons perdu ? » Je ne sais pourquoi cette nuit-là me semblait si belle, si sereine et si douce. Depuis longtemps je n'avais pris aucun plaisir à ces contemplations de la nature que

j'aimais tant autrefois : à cette heure, je ne pouvais m'en rassasier; j'aspirais chaque parfum, chaque murmure apporté par la brise, et je tressaillais comme à l'approche d'une personne aimée.

Mes pensées se perdirent bientôt dans le rêve, et peu à peu je me trouvai transportée dans un pays lointain dont les montagnes touchaient les nuages, et dont les rivages étaient baignés par les flots de la mer.

Sur un haut rocher je vis une ombre... un homme... il était assis, la tête dans ses mains, immobile et morne. Je le contemplais ainsi, quand il leva les yeux sur moi.

C'était Lui! son visage ruisselait : était-ce des larmes ou des vagues qui montaient jusqu'à lui? Je ne sais...

Il se leva, vint droit à moi, attacha sur mes yeux son regard austère et doux, puis, me touchant du doigt le front, il prononça ce mot : « Oublie. »

Je me réveillai subitement sous cette parole,

sous ce contact surtout,... je portai ma main à mon front, et j'y trouvai un pétale de rose noire que le vent de la nuit y avait sans doute apporté.

— « Oublier?... t'oublier, toi! — répondis-je à ma vision, oh! non. »

Hélas! ce rêve me rendit plus triste encore!

Quelques jours après, arriva à la maison, quelqu'un de la connaissance de M. André.

On était au dîner, je servais.

— « Que devient-il dans ce lointain pays? — demanda-t-on.

— « Sa position s'est améliorée, — répondit le personnage,—il a hérité d'un parent éloigné qui lui a légué assez de fortune pour le faire vivre dans une certaine aisance, et il mène une vie très-retirée, bien soigné du reste par une vieille servante dévouée qui, elle aussi, faisait partie de l'héritage.

— « Quel homme plus que lui mérite d'être heureux? — dit mon maître. — Mais ne

s'était-il pas cassé un bras dans un incendie, en sauvant quelqu'un?

— « Oui, car André est l'homme de tous les dévouements, de toutes les vertus, — répondit son ami; — mais de ce dévouement il en est resté victime, pouvant à peine se servir de son bras, et de plus si maladif qu'il a été obligé de donner sa démission.

— « Quelle position affreuse lui a fait son horrible femme! à ce roi des hommes! — dit ma maîtresse.

— « Eh bien, cette femme s'est rangée, dit-on, — répliqua l'étranger. — Elle semble repentante et fait mille démarches pour se réconcilier avec son mari, mais celui-ci l'a prise en horreur et il repousse chaque tentative.

— « Il fait bien, — dit mon maître.

— « Mais non, monsieur, — reprit l'autre, — car si réellement elle était revenue au bien, elle pourrait le dédommager par une vie plus heureuse; il est si seul, si isolé! peut-être cette femme a-t-elle du cœur?...

— « Elle a plutôt de l'intérêt, — fit mon maître avec ironie, — car ces démarches pour une réconciliation n'ont été faites, je le vois, que depuis l'héritage. En outre, elle le sait malade, et toutes ces considérations peuvent se mêler au repentir de cette créature.

— « Je ne saurais dire si vous avez raison ou tort, cependant je crois qu'André avec sa douceur, ses principes religieux, sa bonté, ne serait pas si inexorable, s'il n'avait au cœur quelque chose d'intime, de profond, qui le rend sourd à tout arrangement. Chez lui, ce ne peut être qu'un sentiment honnête, lui l'homme sans tache! Mais un sentiment qui dans sa position est sans aucune issue et très-fâcheux. Aussi est-il d'une tristesse dont rien ne peut le distraire. Mais comprenez bien que je n'émets là qu'un soupçon, car jamais je n'ai surpris le secret de ce cœur malheureux!

— « Pauvre ami! — dit ma maîtresse, — malgré tout, je souhaiterais la réconciliation, car admettons que l'intérêt soit pour quelque chose

dans le repentir de la coupable, cet intérêt même lui dicterait de refaire à son mari une vie heureuse. D'ailleurs, ces sortes de femmes, une fois revenues de leurs égarements, retrouvent parfois de bons sentiments. Dites-lui cela de ma part, je désire tant lui voir un peu de bonheur! Quand le verrons-nous?

— « Je ne sais, il est au bout du monde! mais il m'a chargé de lui rapporter des nouvelles de vous tous, et aussi d'une jeune fille qu'il a placée, je crois, chez vous?

— « Oui, de Germaine! nous l'aimons bien. Tenez, la voilà! »

On me regarda. Pouvant à peine me tenir, et ne voulant cependant perdre aucune parole, je m'étais appuyée contre le mur.

— « Comme vous êtes pâle, Germaine! — dit ma maîtresse en venant vivement à moi. — Êtes-vous malade?

— « Non, madame, je me suis seulement coupée un peu. »

Et je lui montrai un doigt qui saignait.

N'ayant pas eu la force de maîtriser la douleur qui me traversait l'âme, je n'avais trouvé d'autre moyen que d'en éprouver une autre dans mon corps, et serrant dans ma main un couteau nouvellement affilé, je m'étais en effet coupée.

Ma maîtresse me regarda d'une manière attentive, mais pleine de bonté, et elle voulut me faire boire un verre d'eau sucrée. Tout en resta là.

Le soir, elle me fit retirer de bonne heure, me trouvant brûlante, et peu après elle vint dans ma chambre:

— « Vous avez les yeux rouges, Germaine, vous avez pleuré? Voyons qu'avez-vous eu au dîner? » — me demanda-t-elle avec bonté en s'asseyant près de mon lit.

— « Vous le savez, madame, — lui dis-je en balbutiant un peu.... — je m'étais coupée au doigt.

— « Quand on parlait de monsieur André, n'est-ce pas, ma bonne Germaine? »

Son regard m'interrogeait doucement.

Ce nom me donna un coup, et je ne pus répondre.

— « N'ayez pas honte de votre émotion, mon enfant, je la comprends, car n'est-ce pas lui qui vous protégeait?

— « C'est lui aussi, madame, qui m'a sauvée de l'incendie... Comprenez-vous maintenant mon trouble en entendant rappeler cette action?...

— « Ah c'était vous, pauvre petite! Oui, certes je conçois tout l'attachement que vous devez avoir pour votre sauveur, et la reconnaissance que vous lui conservez. »

Assise dans mon lit, immobile, les bras croisés sur ma poitrine, pour qu'on n'en vit pas les battements, je ne dis plus rien; elle aussi gardait le silence et semblait rêver.

Portant les yeux sur mon crucifix :

— « Qu'est-ce, — me dit-elle, — que cette

branche? ce n'est pas du buis? c'est donc l'usage dans votre pays de faire bénir du thym?

— « Non, madame, mais cela est un souvenir...

— « Un souvenir de lui? »

Son accent était si maternel que je lui répondis simplement : — « Oui, madame. »

— « Écoutez, ma chère enfant, — continua-t-elle du même ton doux, — je me suis toujours doutée de l'attachement que vous avez pour monsieur André, comme aujourd'hui, je devine celui qu'il conserve pour vous. Tous deux vous êtes des cœurs religieux et honnêtes, et je suis sûre que cette affection réciproque a été marquée par bien des sacrifices...

— « Lui seul les a faits, madame, car moi j'aurais voulu lui consacrer ma vie...

— « Oui, vous étiez heureuse, je le sens, de vous sacrifier vous-même à lui, mais il n'a point accepté cette immolation... et il est parti... n'est-ce pas? »

Ce souvenir fit monter des larmes à mes yeux.

— « Oh ! c'est là une grande âme ! Germaine, — fit-elle avec admiration.

« Mais savez-vous le sacrifice qu'à votre tour vous devez lui faire ?... c'est celui de vos sentiments... »

J'eus un mouvement d'étonnement et de révolte.

— « Vous avez entendu son ami ? — continua ma maîtresse, — et au soupçon qu'il a émis, vous avez bien vu que vous étiez toujours au fond de son cœur ? mais n'avez-vous pas compris aussi que vous y étiez comme un obstacle à une vie plus heureuse ? Car, sans cette affection qu'il renferme en lui-même, il pardonnerait peut-être à sa femme, et celle-ci, j'en suis persuadée, par l'intérêt même qu'elle y aurait, ferait en sorte de réparer le passé et de lui rendre une existence au moins reposée et calme. »

Je sentais sous chacune de ses paroles, une

sueur froide m'envelopper comme un vêtement glacé.

— « Sa femme, — dis-je, — c'est une misérable, guidée seulement par de basses intentions, et qui le rendra toujours malheureux !

— « Voyons, ma pauvre Germaine, calmez-vous, et dans votre conscience pure, dans votre cœur généreux, examinez la question; demandez-vous, si alors même que cette femme agirait dans des vues intéressées, elle n'aurait point un intérêt particulier à paraître douce et convenable avec lui, pour regagner ses bonnes grâces? et dites-moi, cela étant, s'il ne serait point plus heureux qu'il ne l'est aujourd'hui, dans son isolement profond ?

— « Vous me faites bien mal, madame ! — lui dis-je, — d'ailleurs, je ne puis rien à ces choses, je ne suis rien dans sa vie, et je n'ai de place que dans son souvenir.

— « Vous l'avez toute entière dans son cœur, Germaine! et vous devez vous en ôter vous-même.

— « Mais vous me dites là des choses impossibles, madame, suis-je maîtresse de cela?

— « Oui, vous pouvez cela, ma bonne Germaine, en lui donnant la preuve que vous n'avez plus pour lui que des sentiments de reconnaissance et d'amitié fraternelle.

— « Et cette preuve serait?... — demandai-je avec anxiété.

— « De vous marier, Germaine; alors, lui-même ne conserverait plus pour vous que l'intérêt d'un père ou d'un frère, et le pardon de la repentante lui serait plus facile à accorder... Comprenez-vous?

— « Ce que je comprends, c'est qu'il ne m'aimerait plus, mon Dieu!! Oh! non, je ne veux pas!... »

Ces paroles de révolte s'échappèrent comme un cri de mon cœur...

— « Vraiment, vous ne l'aimez guère, Germaine, en l'aimant d'une manière si égoïste! » — dit amèrement ma maîtresse.

J'étais bouleversée.

— « Je ne l'aime pas ! Lui ! Lui qui faisait ma vie et qui l'a emportée sans retour ? car à présent, je suis morte ! morte ! »

Et les sanglots m'échappèrent.

Ma maîtresse me laissa pleurer en me tenant la main.

— « Pleurez, pauvre enfant ! et priez Dieu, il vous inspirera... »

Un souvenir subit m'apparut : Mon rêve ! ce mot : « Oublie ! » Hélas ! il le veut donc aussi, me demandai-je.

Ma maîtresse allait sortir.

— « Restez, madame, — m'écriai-je d'une voix résolue ! — Dites ce que j'ai à faire, je suis décidée à tout pour son bonheur.

— « Courageuse fille ? — me dit-elle, d'un ton touché... — Eh bien ! laissez-moi arranger vos affaires, et consentez à recevoir celui dont je vous ai déjà parlé et qui a demandé votre main ? L'ami de M. André sera instruit de ces projets de mariage, et il les lui rapportera... »

Une dernière angoisse aussi douloureuse que doit l'être la séparation de l'âme du corps, m'étreignit un moment, mais tout était fini.

— « Et vous lui aurez rendu un intérieur... continua ma maîtresse.

— « Que Celui dont vous m'avez parlé, madame, vienne quand vous voudrez, — dis-je résignée.

— « Le temps presse, — fit-elle, — nous partons bientôt... Je veux assister à votre mariage, ma bonne Germaine, votre futur viendra demain. »

Il vint en effet. De quelle manière il était et quels furent les arrangements de ce mariage, cela m'était bien égal ! Je ne sais comment j'ai éprouvé tant de souffrances sans y périr !

Avant de nous marier, je lui dis :

— « Je ne vous cache pas que j'ai eu au cœur une vive amitié qui ne s'effacera, je crois, jamais, mais je serai pour vous une femme fidèle et dévouée.

— « J'aime mieux que ce soit comme cela,

— me répondit-il ; — car, de mon côté, l'image de ma pauvre défunte ne me quitte pas, mais ne craignez rien cependant, car je serai pour vous un mari doux et bon. »

Nous nous donnâmes la main, et un mois après j'étais mariée.

Ce que je demandai au bon Dieu, quand à l'autel il nous bénissait, ah ! ce ne fut pas mon bonheur (pouvait-il y en avoir pour un cœur brisé comme le mien ?), mais son bonheur à Lui !

Et pourtant, voyez, je n'ai jamais osé depuis demander de ses nouvelles. Qu'il soit heureux avec sa femme, ou malheureux dans la constance de son amour pour moi, ces deux pensées m'ont toujours fait peur... Depuis dix ans, c'est aujourd'hui la première fois que ce nom qui dort au fond de moi-même est revenu sur mes lèvres ; mais le dirai-je ? son image ne m'a jamais quittée... J'ai essayé de l'effacer et je n'ai pu... J'ai brûlé jusqu'au bouquet de thym qui se penchait sur mon lit comme pour

le couvrir du rêve du passé... Rien n'a fait! Dieu voulait sans doute que cela fût ainsi!

Dans un vieux petit coffret qui me vient de mon père, j'ai enseveli avec les boucles de cheveux de mon pauvre enfant mort, le couvert et la coupe; et quand viennent le 28 février et le 10 mai... deux jours anniversaires dans lesquels j'ai vu l'un, pour la première fois, et l'autre, l'ange, pour la dernière..... j'ouvre ce cher tombeau qui renferme le meilleur de moi-même, la partie vive de mon cœur! et j'y laisse la prière du sacrifice. »

Germaine s'était tue depuis un moment, et j'étais encore sous l'émotion de son récit, que j'avais suivi de plus en plus illuminé des vifs rayonnements de son âme. Parfois même ils avaient répandu sur son visage une de ces beautés immatérielles qui vous saisissent, et je me souvenais alors de ce passage d'un des chefs-d'œuvre de Balzac :

« Une chose digne de remarque est la puis-
« sance d'infusion que possèdent les senti-

« ments. Quelque grossière que soit une créa-
« ture, dès qu'elle exprime une affection forte
« et vraie, elle exhale un fluide particulier qui
« modifie la physionomie, anime le geste,
« colore la voix. Souvent l'être le plus stupide
« arrive, sous l'effort de la passion, à la plus
« haute éloquence dans l'idée, si ce n'est dans
« le langage, et semble se mouvoir dans une
« sphère lumineuse. »

Germaine, recueillie dans les souvenirs qu'elle venait d'évoquer, était silencieuse, et ses yeux humides et brillants semblaient se perdre dans une lointaine vision.

Un gros soupir sortit de sa poitrine; puis revenant à sa vie actuelle, elle regarda sa montre :

— « Une heure du matin! » fit-elle en se levant d'un bond.

— « Vous m'avez bien émue, Germaine! lui dis-je en lui tendant la main.

— « Et les petits papiers, les avez-vous en-

core? Les écoutez-vous toujours? — ajoutai-je d'un ton de malice attendrie.

Elle rougit un peu, et avec un sourire mélancolique, presque bas, elle me dit :

— « Je n'en ai plus que les cendres! »

ÉPILOGUE

Nous étions à la fin de mai, un an après les touchantes confidences de Germaine. Elle venait à peine de sortir pour une longue course, lorsqu'on sonna à ma porte, j'allai ouvrir.

Un homme d'une quarantaine d'années, au teint basané et d'une très-haute stature, était là.

Il dit mon nom. — « C'est moi, monsieur.

— « C'est bien chez vous, madame, qu'est

placée une jeune femme du nom de Germaine?

— « Oui, monsieur, mais elle n'est pas là. »

Il fit un geste de déception; puis, comme prenant un parti :

— « Au surplus, dit-il, cela vaut peut-être mieux quant à présent; alors, madame, je désirerais vous parler à son sujet. »

Le timbre de voix de l'étranger était si sympathique et si doux, son air si honnête, que je l'introduisis chez moi avec confiance.

Puis, devant ce personnage austère et très-sombre, dont l'expression d'infinie tristesse m'avait frappée et qui me parlait de Germaine, j'eus un pressentiment et lui dis sans préambule :

— « N'êtes-vous point monsieur André?

— « Oui, madame, et j'allais me nommer; mais, comment ai-je l'honneur d'être connu de vous? » — me demanda-t-il avec une certaine surprise.

— « Je vous le dirai plus tard, monsieur; en attendant, soyez le bienvenu. »

Sans être gauche, il paraissait un peu embarrassé; mais comme les natures droites ne restent jamais dans une position équivoque, il se remit promptement, et allant de suite au but :

— « Germaine vous aura sans douté parlé de moi? » — me dit-il avec une nuance de chagrin.

— « J'ai découvert ce que vous aviez été dans sa vie, et elle m'a confié ce secret, qui, au reste, est aussi honorable pour elle que pour vous, monsieur. »

Le visage et l'attitude de cet homme étaient d'une incroyable dignité, malgré l'émotion visible qu'il comprimait.

— « Dans les circonstances actuelles, la Providence a sans doute sagement agi, — dit-il, — en permettant que vous connaissiez tout, car étant venu non-seulement pour la voir, elle, mais encore pour vous confier des affaires

délicates, vous prier de m'y aider pour elle (sachant, madame, ce que vous êtes pour Germaine...), il m'eût fallu vous dire aussi le passé... retour un peu douloureux... que je remercie la chère créature de m'avoir épargné. »

Pendant qu'il parlait, je regardais ce visage où la maladie et le malheur avaient laissé de cruelles traces, mais qui conservait une beauté intellectuelle et énergique qui vous subjuguait.

Il y avait une sorte de magie dans ces yeux profonds qui devaient foudroyer dans la colère ou caresser dans la tendresse. Sur sa bouche sérieuse aux dents éclatantes, on devinait d'enivrants sourires dans le bonheur, et l'expression terrible du dédain dans le mépris. Sa voix surtout vous tenait sous un charme extrême, on y sentait aussi bien les suaves intonations de l'amour, que le timbre imposant de la force, et le cri puissant de la douleur ou de la haine.

De cet ensemble il se dégageait tant de grandeur et de simplicité, tant de douceur et d'énergie, qu'au premier coup d'œil votre sympathie et votre estime étaient gagnées.

— « Je vous écoute, monsieur, et suis toute prête à vous rendre service, s'il est en mon pouvoir. »

Il s'inclina pour me remercier, et reprit avec une émotion contenue :

— « Ce que Germaine ne vous aura pas assez bien dit, madame, c'est le dévouement sans bornes qu'elle m'a prodigué, aux heures de la maladie et du danger, aux jours douloureux de l'épreuve! Il n'y a pas de sœur, pas de femme, pas de mère qui se soit plus sacrifiée et dans son repos et dans sa jeunesse, dans sa vie et dans son cœur, que cette admirable enfant de dix-huit ans, jetée là sur ma route par des événements étranges, et clouée à mon chevet de malade comme l'ange dévoué et pur de la consolation!

« Oh! madame, je l'ai d'abord bien combattue

cette inclination que je sentais peu à peu monter dans mon âme, comme le soleil monte à l'horizon... et quand je l'ai sentie devenir un sentiment immense, envahissant mon cœur tout entier, lui versant à flots la lumière et la chaleur de la vie, la résurrection de la jeunesse et du bonheur, je fus saisi d'une douleur sans nom, d'un remords sans bornes qui se changeaient souvent en une sensation de félicité incomparable! Et je luttais, et dans la souffrance et dans la joie, dans la douceur de la consolation, comme dans les murmures de ma conscience! Mais hélas! que faire contre la providence ou la fatalité qui semblait chaque jour vouloir serrer les liens qui unissaient mon cœur à ce cœur dévoué, si naïf et si pur, qu'il ne se cachait pas même de son amour! de cet amour qui lui inspira un jour une sublime illusion et une suprême prière...

« Devant cette immolation, surtout devant ma faiblesse, j'ai dû fuir et la laisser seule en lui brisant le cœur!... »

Il s'arrêta très-ému... puis reprenant son sang-froid :

— « Ce que Germaine n'a pu vous dire encore, c'est ma vie, depuis cette séparation, adoucie seulement par la pensée de sa tranquillité sous le toit ami où je la savais.

« Puisque vous connaissez les événements de ma vie, madame, vous savez combien une femme, la mienne, l'avait remplie d'amertume et de honte! Cette misérable me sachant revenu à une certaine aisance (car j'avais fait un héritage), s'est dite repentante, et tenta de se rapprocher de moi. Je connaissais trop son âme vile pour être dupe de ses semblants de repentir, et je ne consentis à la revoir qu'à son lit de mort, il y a quelques mois, afin qu'elle pût aller avec mon pardon implorer celui de Dieu.

« Me voyant libre enfin, je donnai l'essor à tous les sentiments que j'avais essayé de comprimer; Germaine entra en souveraine dans mon cœur, d'où j'avais voulu en vain tant de fois la bannir!... et j'accourais, espérant la

trouver libre encore elle-même, pour lui demander de vouloir bien être ma femme...

« Ah madame! — reprit-il avec une explosion douloureuse... — avoir souffert, lutté toute une vie, s'être consumé dans les mille souffrances d'un amour impossible, entrevoir enfin l'espérance, croire le bonheur venu... et le voir tout à coup disparaître ainsi qu'un songe au réveil!... »

Il passa sa main sur ses yeux comme pour en ôter une image.

— « On ne vous avait donc pas dit depuis longtemps son mariage? » — lui demandai-je étonnée.

— « Non, madame! Voulant me soustraire aux demandes intéressées de ma femme, j'allai en pays étranger, aussi bien pour oublier le désespoir que l'image bien-aimée de ma vie; et je parvins à me tenir éloigné de toutes nouvelles jusqu'à ce que ma belle-mère découvrant mon asile, me fit supplier de me rendre auprès de sa fille expirante.

« Ce ne fut donc qu'après cette mort et ayant eu à régler quelques affaires indispensables que je vins ici, chez un ami, et c'est celui-ci qui m'apprit le plus grand de tous mes malheurs... le mariage de Germaine.

« Et cependant, combien de fois, pour combattre mon égoïsme, ai-je désiré dans ma raison, qu'elle s'unît à un honnête homme qui la rendît heureuse ! Que de fois, dans mes promenades solitaires, au bord de la mer, ma voix s'est-elle perdue dans le bruit des flots en lui criant ce mot : Oublie ! oublie ! »

Je ne pus contenir un geste de surprise :

— « Savez-vous pourquoi elle s'est mariée ? » — lui demandai-je, ne voulant point qu'il l'accusât dans son cœur.

— « Non, — dit-il, — mais elle était jeune, seule sur la terre, et ne pouvait renoncer à l'avenir, à la famille. »

Il y avait une imperceptible nuance d'amertume dans ces mots...

— « Vous vous trompez, lui dis-je,... Ger-

maine s'est mariée, encore par un sentiment de dévouement pour vous! Jusque dans cet acte, qu'au fond de vous-même, sans vous l'avouer, vous sentez comme une infidélité, il y a de sa part un suprême et dernier sacrifice! On lui avait dit qu'elle était un obstacle à votre réconciliation avec votre femme, peut-être aussi à un retour de tranquillité et de bonheur pour vous; de plus, que la sachant mariée, ainsi que vous deviez l'apprendre par votre ami revenant de Tours, rien alors dans votre cœur ne s'opposerait au retour d'une femme repentante, qui voulait réparer le passé et vous apporter une existence paisible... Et la pauvre fille a brisé l'obstacle en consentant à ce mariage, comprenez-vous?

— « Oh! Germaine! — fit-il dans un cri d'angoisse et d'admiration.

— « Et savez-vous qui a complétement décidé ce pauvre cœur qui faiblissait devant cette immolation terrible?... C'est ce mot que dans la grandeur de votre âme, vous jetiez à la mer et aux vents : « Oublie! oublie! » Elle

l'a entendu! Et baissant sa tête résignée, à cet ordre ou à cette prière, elle a répondu: « Oui. »

M. André me sembla atterré de cette révélation inattendue. J'avais voulu la lui faire, quoiqu'il m'en coûtât de le voir souffrir davantage encore; mais je tenais à ce que Germaine conservât intacte, dans la pensée de son ami, son auréole de fidélité.

— « Elle l'a entendu! répéta-t-il plusieurs fois avec saisissement.

— « Vous, qui avez éprouvé, — lui dis-je, — un de ces sentiments profonds qui ébranlent la vie tout entière, n'avez-vous jamais senti que les émotions fortes de l'un allaient parfois retentir comme un écho dans le cœur de l'autre? Que ces deux êtres soient réunis ou séparés, cette commotion les frappe ensemble, même à travers l'étendue qui les sépare. Cette puissance surnaturelle de l'âme pour qui la distance n'existe pas, n'est-elle pas l'explication naturelle de nos joies sans sujet et de nos larmes sans cause?

— « Que de fois, — répondit-il, — ai-je pressenti, pensé, éprouvé même ce que vous me dites là!... Mais, mon Dieu, pourquoi avoir permis qu'elle n'entendît que ce mot?... »

Il resta un moment silencieux, puis, se réfugiant dans la pensée unique du bonheur de Germaine :

— « Est-elle au moins contente de son sort? — demanda-t-il?

— « Elle a trouvé un honnête homme qui l'a comprise et lui rend la vie facile, — lui dis-je, — quant au bonheur, vous savez vous-même qu'il n'y en a qu'un seul dans la vie, et une fois celui-là disparu, aucun autre n'est possible.

— « C'est vrai! oh! c'est vrai! — fit-il.

— « Cependant, — repris-je, — elle a su apprécier les qualités de son mari, comme lui a su apprécier les siennes, elle aime ses enfants, et son existence serait calme si la gêne n'était là!

— « Je le savais, et voilà pourquoi, madame, je viens vers vous. J'ai maintenant un

peu d'aisance, et je ne puis vous dire ce que je souffre en pensant que la pauvreté l'étreint! Ayant fait quelques économies, je veux les lui consacrer, sans toutefois qu'elle puisse se douter d'où lui vient cet aide, — car elle ne l'accepterait jamais de moi, je le sais, fit-il amèrement. — Je vous demanderai donc en grâce, madame, de vouloir bien vous charger de les lui remettre vous-même, n'importe sous quel prétexte et sous quel nom. J'ai placé pour elle un petit capital dont je vous prierai de garder les titres et de recevoir l'intérêt. Cela lui fera une modeste pension, qui cependant pourra la mettre à l'abri du besoin; et j'ai fait en sorte qu'après moi (Dieu veuille que ce ne soit pas long!), elle hérite de ce que je possède. A ce moment où je ne serai plus, vous pourrez tout lui dire, madame... alors, sa prière pourra venir peut-être rafraîchir mon âme!... — ajouta-t-il avec mélancolie.

— « Vous êtes un grand cœur, monsieur André! — lui dis-je toute émue.

— « Ah! madame! quelle vie de bonheur et de tendresse je lui aurais faite! quel ciel j'avais entrevu! » — dit-il en revenant à cette pensée qu'il semblait ne pouvoir bannir encore!

Et je regardais silencieusement cet homme dont l'œil attendri semblait regarder un mirage de félicité.

Cela dura peu, car il ajouta presque bas, d'un ton brisé, et comme s'il eût été seul:

— « Tout est bien fini, à présent, tout!... »

Revenant à lui, et me présentant des pa piers, les titres en question:

— « Que je vous remercie, madame! me dit-il, du service immense que vous me rendez! Que vous êtes bonne de vous en charger!

— « Soyez certain que j'en suis heureuse! — lui dis-je avec élan. — Mais vous me connaissez donc pour me confier une aussi délicate mission? »

Il sourit tristement, et fit un geste qui valait plus qu'une réponse.

— « De plus, croyez-vous, madame, ajouta-t-il, que tout ce qui la protége et l'aime me soit étranger?

Il reprit avec un peu d'embarras :

— « Quand doit-elle revenir? — me demanda-t-il, — que j'emporte au moins la consolation de la revoir une fois encore!

— « Monsieur, — lui dis-je avec sympathie, — vous avez été jusque-là courageux et fort, soyez-le encore : faites un dernier sacrifice en ne la voyant pas. Ne troublez point de nouveau ce pauvre cœur, n'en remuez pas les cendres à peine refroidies, et laissez-y sommeiller les souvenirs d'un bonheur dont il ne lui est plus permis de jouir.

— « Partir sans la voir! mais ce n'est pas possible! — dit-il d'une voix vibrante,... — n'ai-je pas fait ce voyage pour rencontrer son regard une fois encore? pour mettre sur son front le baiser de l'éternel adieu? car je ne reviendrai jamais, madame!

— « Vous voulez donc la rendre malheu-

reuse? car enfin elle vous aime toujours, la pauvre femme! »

Un sourire éclaira d'un rayon lumineux ce visage sombre et révolté de tout à l'heure, puis avec des intonations d'une infinie tendresse :

— « O Germaine, tu m'aimes donc encore? qu'ai-je besoin de plus maintenant?... Toi, mon enfant, toi, la consolatrice de mes mauvais jours, toi qui m'as sauvé de la mort, toi, ma sœur!... Oh! non, je ne troublerai pas ton repos, je ne te reverrai plus!... »

Il eut un soupir convulsif.

— « Je vous reconnais, monsieur André, » — dis-je attendrie, en lui tendant la main.

Il la pressa avec respect, et prenant silencieusement son portefeuille, il en sortit une petite miniature qu'il me montra en me disant : — « La reconnaissez-vous? »

Je retins une exclamation! J'avais devant moi une adorable enfant de dix-huit ans dont les grands cheveux noirs splendidement ondulés,

s'échappaient de tous côtés d'un petit bonnet à peine posé sur leurs mille boucles.

Ses longs yeux noirs avaient quelque chose de contristé et de tendre en même temps, qui disait aussi bien l'ennui du moment que ce qui se cachait de doux au fond de son cœur.

L'ombre de ses grands cils tombant sur les joues teintées d'un léger incarnat, faisait paraître plus blanche cette peau transparente où couraient les veines, et plus délicates ces nuances diaphanes et rosées.

Une merveilleuse petite bouche qui voulait se faire sérieuse, et pourtant entr'ouverte comme pour aspirer un souffle ou une joie; un cou élégant dont les fins contours et la blancheur se perdaient dans un fichu de paysanne; tout cet ensemble était si exquis, d'une si belle et si pure expression; tant de douceur, de tendresse naïve, tant de charme en un mot était répandu sur cette image, qu'on eût dit qu'elle était l'œuvre fantaisiste d'un peintre amoureux.

— « Je crois la voir, dit M. André en la contemplant, et vous, madame?... »

— « Je n'ai pas connu comme vous Germaine dans sa jeunesse, — lui dis-je, un peu embarrassée de ma réponse (car pour tout au monde je n'eusse voulu lui ôter la suave beauté du souvenir). — Mais vous savez que les années modifient toujours un peu les traits.

— « Alors même qu'elle serait changée, elle sera toujours belle pour moi! » — interrompit-il, avec cet amour jaloux qu'un rien blesse.

Qu'il ne la revoie pas, mon Dieu! pensai-je alors.

L'avouerai-je? cet amour qui était là devant moi, si puissant, si profond, je tremblais de le voir s'évanouir dans le premier regard jeté sur la pauvre Germaine. Pour moi-même, je voulais conserver la grande image de cet inébranlable attachement; et à tort ou à raison, j'aurais tout fait, tout dit, pour éviter le choc de l'épreuve; car n'a-t-on pas vu quelquefois les sentiments les plus passionnés de l'homme,

résister au malheur, à l'absence, aux épreuves les plus rudes, les plus décisives, aux fautes même de la femme aimée, et tomber tout à coup à la vue de l'altération ou du déclin de ses charmes.

— « Germaine a une beauté qui résistera à tout, — dis-je à M. André, pour lui donner le change.

— « Son âme est cependant encore plus belle ! — reprit-il.

— « Vous avez raison ! »

Au même moment j'entendis le bruit d'une clef dans la serrure.

— La voilà ! que faire ? me dis-je avec trouble. Obéissant à la première idée qui me vint à l'esprit, je prétextai soudain la venue d'une ouvrière que j'attendais, et je sortis en priant M. André de m'attendre quelques minutes.

C'était en effet Germaine qui arrivait chargée de commissions.

— « Je me suis bien dépêchée, — me dit

elle, — car il me semblait que quelque chose me pressait de rentrer.

— « Parlez bas, parlez bas ! Germaine, j'ai du monde qui m'attend dans le salon, déposez vos paquets là, et allez vite chez l'herboriste me chercher du tilleul, j'ai très-mal à la tête. » L'herboriste était fort loin.

— « Madame est bien colorée en effet ! — fit-elle en me regardant avec attention.

— « Il pleut un peu, je vais prendre un parapluie, » — ajouta-t-elle.

En l'atteignant, elle heurta un vêtement accroché au-dessus, et le fit tomber.

— « A qui donc cela ? demanda-t-elle en le ramassant et l'examinant avec une émotion visible... elle était devenue fort rouge...

— « C'est le pardessus de mon père qui est là... — dis-je vivement, et presque aussi rouge qu'elle... — Allez vite, je vous prie, faire ma commission.

— « Que je suis sotte ! — répliqua-t-elle en le remettant en place... — il me semblait... Pour-

quoi donc tout m'émeut-il aujourd'hui? pourquoi ai-je le cœur si gros?... »

Elle jeta un regard humide sur ce vêtement dont elle redressa doucement les plis, puis s'éloigna en essuyant ses yeux...

Pauvre Germaine!

C'était le pardessus de M. André!

Je rentrai assez agitée au salon où je trouvai M. André dans un trouble extrême, cela me fit froid au cœur...

— « J'ai entendu, — me dit-il, — une voix qu'il m'a semblé reconnaître. Et, vous l'avouerai-je? j'ai regardé par la porte entr'ouverte... mais j'ai vu que je m'étais trompé. Ah! si c'eût été Germaine, vous aurais-je tenu parole, madame?...

— « Heureusement, — lui répondis-je, — vous avez été l'un et l'autre sauvés de cette épreuve! et vous voyez, monsieur, comme nos sens nous trompent! »

Je dois dire que je me faisais effort pour rassurer ma parole tremblante.

— « Mais cette voix!... cette voix!... — répétait-il en se disposant à partir. — Cependant ce n'est pas elle!... »

Prise d'une idée subite, je le conduisis à une fenêtre, et lui montrant une plante:

— « C'est le jardin de Germaine, — lui dis-je en souriant.

— « Du thym fleuri! — fit-il, d'un accent touché.

Il inclina sa tête sur la touffe fraîche, y resta un moment comme s'il eût voulu en emporter tous les parfums et en détacha une petite branche.

— « Comment vivre maintenant? » — murmura-t-il.

On sentait que tout était brisé dans cet homme.

— « En pensant que vous lui êtes utile, » — repris-je, ne sachant plus rien trouver devant cette grande douleur.

— « Ma mort lui serait plus utile que ma

vie. D'ailleurs, ne suis-je pas déjà mort pour elle?

— « Votre souvenir ne le sera jamais dans son cœur, monsieur André.

— « Il faut partir! — fit-il douloureusement en regardant sa montre, — je n'ai que le temps d'aller prendre le train du soir pour Bordeaux. »

Quand il me renouvela ses remerciements, je serrai avec émotion la main de cet homme si grand et si noble, il pressa la mienne avec force.

— « Adieu, madame.... Adieu à elle!... »

Ce furent ses derniers mots.

Un quart d'heure après, Germaine rentrait.

— « Ah! — dit-elle en allant à sa croisée, — comme mon pauvre thym est ébouriffé! on dirait que le vent l'a tourmenté? Allons! voilà une branche brisée!... où est-elle allée?... »

Et elle passa sa main sur la plante pour la remettre en ordre, et y pencha son visage sans se douter qu'un souffle, qu'un baiser qui l'eus-

sent fait frissonner, avaient attiédi et agité ce feuillage.

. . . .

J'ai fait à Germaine une histoire assez vraisemblable, et à laquelle elle croit naïvement, pour lui faire accepter le legs de monsieur André.

Maintenant, elle s'est retirée chez elle avec toute sa petite famille; l'ordre et l'aisance règnent dans cet intérieur paisible. Son mari et ses enfants sont bien vêtus, entourés de sollicitude, et elle les regarde souvent avec un calme sourire.

— « C'est bon, me dit-elle un jour, de voir les autres heureux!... Mais lui! ah! mon Dieu, qu'il le soit aussi! »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE J. BROCHIN.


BIBL

